

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 40 —

Les exilés du ciel croûteux



ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 40

LES EXILÉS DU CIEL CROÛTEUX

(1988)



CHAPITRE PREMIER

Désormais, chaque matin, Ann Suba passait l'inspection des étables, réservant l'après-midi aux cultures hors sol et à l'agro-alimentaire, une usine souterraine transformant les produits de la colonie. Ainsi en avait décidé le collectif. Rigil avait dû s'incliner, lui qui désirait la priver de tous pouvoirs et la renvoyer comme gardienne de femelles de yaks, mais une majorité s'était décidée en faveur de la physicienne. Même les plus fanatisés, ceux qui ne rêvaient que de voir réapparaître le Soleil dans les plus brefs délais, éprouvaient une grande gêne à l'égard de leur ancienne dirigeante.

Elle se levait très tôt, des heures avant que la vallée étroite ne voie le jour. Elle utilisait les échafaudages, les échelles, pour ne rencontrer personne. Les gens paraissaient si ennuyés de la voir réduite à un rôle subalterne qu'elle les avait en pitié. Ce matin-là, elle sortit dans l'air glacé, regarda un train charbonnier qui ahanait dans le fond sombre de la faille, commença de descendre les échelons. Lorsqu'elle pénétrait dans les étables, un bonheur tranquille l'envahissait. On avait cru l'humilier mais, au contraire, elle puisait une sérénité nouvelle dans cette tâche. De plus, les yaks dégageaient beaucoup de chaleur. Les gardiens l'attendaient avec un bon lait frais tiré, du beurre. Mais le pain commençait à faire défaut, conséquence de l'idéologie de Rigil et de la folie scientifique de Charlster. L'électricité produite par le réacteur nucléaire se trouvait détournée en grande partie et le blé spécial, pourtant résistant aux grands froids, n'arriverait jamais à maturité. On avait commencé de le donner en herbe aux animaux.

— Vous êtes là, Astyasa ?

Le géant, déboulonné lui aussi de ses fonctions, chargeait des containers de lait pour la fabrique de beurre. Il l'entraîna dans un

coin sombre de la caverne-étable :

— Ils ont des difficultés avec l'émetteur d'ultrasons. Comme ceux-ci ne sont pas répercutés dans le vide, ils essayent, à l'aide d'un laser, de soutenir l'émission mais n'y parviennent pas. Vous souvenez-vous des procédés utilisés autrefois à Jarvis Point quand vous viviez là-bas avec Ma Ker et Julius ?

— Charlster est un astrophysicien. Il n'y connaît rien en technique appliquée. C'est très ardu. Nous avons travaillé pendant des mois avant d'obtenir un résultat mitigé.

— Je préfère vous prévenir, car bientôt ils devront faire appel à vos connaissances.

— Merci de m'alerter. Mais ils peuvent trouver l'essentiel dans les archives de Ma Ker... Ça va mal, Astyasa. Les stocks sont en train de fondre et notre agro-alimentaire ne fonctionne qu'à quarante pour cent. Bientôt nous n'aurons plus de pain. En revanche, la viande ne manquera pas, puisqu'il faudra abattre des bêtes au détriment de la production de lait, donc du beurre et du fromage.

— Hier, le collectif n'a pas pu se réunir. Le quorum n'était pas atteint et Rigil n'a quand même pas osé le coup de force.

— Ce sera pour la prochaine fois.

Les vaches ne donnaient plus autant de lait et, chaque jour, elle calculait les quantités obtenues, établissait un graphique. Comme elle ne le vit pas accroché au tableau prévu, le responsable lui dit que des gens étaient venus le prier de l'ôter, l'accusant de démoraliser la population.

— La courbe était de plus en plus infléchie, dit-il. Bientôt les femelles de yaks ne donneront plus rien.

Le même jour, elle apprit que le saccharose allait manquer, lui aussi, pour la fabrication des miels et des confitures synthétiques. Et on n'avait plus de charbon pour en retirer des édulcorants. Elle ne disait rien, ne voulait pas envenimer la situation, préférait que les gens se rendent compte par eux-mêmes de la brutale chute de leur confort. Ils avaient atteint sous sa direction un grand niveau de vie, avec nourriture et chaleur à volonté, mais avec Rigil et Charlster tout était à recommencer.

On lui avait laissé son bureau et elle s'y retirait pour écrire des rapports que l'on devait déchirer, établir des prévisions dont personne ne tiendrait compte.

Elle rêvait de Liensun, de la colonie installée sur la banquise du nord Pacifique. Le garçon était revenu avec le dirigeable *Ma Ker*, pour débarquer un groupe de garçons et de filles regagnant les Échafaudages après l'ultimatum de Rigil. Ce dernier avait menacé de considérer leurs familles comme des otages. Mais l'opération avait été un échec pour le petit potentat car au dernier moment beaucoup avaient refusé de débarquer.

Et Liensun était reparti, l'abandonnant, elle, à son sort, n'essayant pas de lui venir en aide, ni d'obliger Rigil à modifier ses plans. Reviendrait-il ? Avec d'autres moyens, d'autres intentions ? Elle n'aurait su l'affirmer.

Les prêtres tibétains envoyaient observation sur observation auxquelles Rigil ne répondait pas. Ils proposaient la levée du blocus ferroviaire contre la possibilité d'envoyer des observateurs dans les cavernes creusées dans la falaise. Une condition inacceptable pour Charlster.

Cette idée des archives de *Ma Ker* commença de la préoccuper et elle se demanda si, depuis la mort de la vieille dame, on y avait touché. Le décès s'était produit bien avant l'arrivée de Charlster et à une époque où l'idéologie des Rénos avait été mise en sommeil, priorité étant donnée à l'installation de la colonie.

Elle y réfléchit toute la journée, durant ses visites et ses vérifications. Dans la nuit, elle se réveilla pour y réfléchir. Toutes les affaires de *Ma Ker* avaient dû être entreposées en un seul endroit, mais où ?

Ce nouveau matin lui apporta une autre surprise désagréable. On n'éclairait plus les étables, on avait ordonné d'utiliser les vieilles lampes à beurre rance et l'odeur la suffoqua dès l'entrée, lui rappela les temps héroïques de la colonie.

— Délestage des centres d'élevage, dit le gardien. Depuis minuit. Je n'ai été averti que peu de temps avant.

Dans les bassins de culture hors sol, c'était la consternation du personnel. Pas assez de lumière pour obtenir au moins des pousses, des germes.

— Ils ont affirmé que c'était momentané, juste pour un essai, mais la lumière n'a pas été rétablie.

Dans les galeries, c'était la pagaille monstre. Les gens utilisaient des lumignons, des bougies bricolées et à nouveau on empruntait les

échelles et les passerelles. Ann Suba s'attendait à une catastrophe, les échafaudages n'étant plus très bien entretenus depuis que la vie s'était regroupée dans les cavernes.

Elle essaya d'aller discuter avec Rigil mais se heurta à un garde d'une quinzaine d'années, devant la porte de son bureau. Le garçon, armé d'une longue matraque, prenait un air féroce. Il parut ennuyé que ce soit elle qui se présente. Charlster et Rigil avaient su utiliser les plus jeunes, les dressant contre leurs parents, qu'ils traitaient de passéistes.

— Rigil n'est pas là. Il est à l'observatoire.

Elle y grimpa et se heurta à deux autres gardes, qui avaient ordre de ne pas déranger l'expérience en cours.

— Quelle expérience ?

Les deux gamins l'ignoraient mais la regardaient en coin avec défiance. Si Charlster essayait l'émetteur d'ultrasons sans prendre de précautions, il prenait des risques énormes. Cette émission pouvait provoquer des éboulements, des avalanches, détraquer les organismes, car des fuites pouvaient se produire.

L'accès au plateau lui-même était interdit et elle dut retourner dans son étage. C'est alors qu'elle songea aux archives de Ma Ker et s'enfonça dans les cavernes des réserves. On y trouvait un peu de tout, des appareils au rebut, des stocks de laine, du charbon, mais aussi des bagages entassés là, au hasard, bagages ayant appartenu à des Rénos morts depuis. Il y avait aussi des pièces détachées pour les dirigeables, deux filtres à hélium hors d'usage et une caisse de ballonnets.

Elle se salit terriblement mais ne trouva pas les affaires de la vieille dame, pensa qu'elle avait besoin d'une douche mais, méfiante, ne s'y risqua qu'après avoir vérifié la température de l'eau. Elle rencontra Astyasa à la cafétéria et s'arrangea pour s'asseoir en face de lui.

— Qui s'est occupé de Ma Ker, dans les derniers moments ? demanda-t-elle.

— Mais, tout le monde !

Il s'offusquait. En effet toute la colonie avait assisté la vieille dame, chacun, même ceux qui la détestaient, participant à l'émotion générale.

— Il y avait une aide-soignante, quelqu'un ?

— Ah ! une garde de nuit et une de jour, en effet. Ce sont elles qui ont fait sa toilette.

Ann Suba retrouva l'une d'elles dans l'hôpital de la colonie. Elle se nommait Chadig et enrageait de ne pouvoir travailler normalement, avec ce délestage de courant.

— J'ai des examens à faire passer et je suis très en retard. Oui, j'ai préparé Ma Ker pour la cérémonie de surgélation. Elle est dans la caverne spéciale.

— Vous avez vidé sa cellule vous-même ?

— J'ai surveillé l'opération pour que tout soit emballé et préservé de la destruction. Tous les papiers ont été rangés dans des containers plastiques.

— Mais où sont-ils actuellement ?

Chadig la regarda d'un air songeur. Ann prenait un gros risque, ne sachant pas si elle partageait les idées de Rigil ou prenait quelque distance.

— Je ne sais plus qui a ordonné que tout ça soit transporté dans la caverne des Fresques.

La caverne en question se situait tout en haut de la falaise et ses fresques magnifiques racontaient l'histoire du monde, la Grande Panique. Des véhicules inconnus, des appareils ou des machines dont on avait perdu l'usage avaient été dessinés par des Tibétains. À une époque, ils étaient d'un haut niveau de civilisation et avaient, en quelque sorte, joui d'un sursis de plusieurs années avant que la glaciation ne les atteigne.

— Tout est là-haut, car on a jugé que ses papiers et les fresques possédaient des points communs, dit l'aide-soignante.

Pour atteindre la caverne, elle devrait passer par les échafaudages, escalader des échelles, franchir des passerelles vertigineuses. Jamais elle n'oserait le faire de nuit et, même de jour, la pensée de cette expédition la terrorisait.

— Ann Suba, est-ce que Ma Ker aurait accepté ce que nous vivons ?

La jeune femme soupira et secoua la tête.

— Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?

— Parce que nous avons oublié l'essentiel, dit Ann. Nous étions gavés, béats, arrivés à un point limite où quelque chose devait se produire.

Le même soir, elle ne fut pas surprise de voir Rigil pénétrer dans son bureau.

— Je vous dérange ?

— Non. Justement, je suis en train de rédiger un rapport sur la pénurie d'aliments de première nécessité. Je serais heureuse de vous le remettre en main propre.

Il soupira :

— Je sais tout cela, je sais que nous faisons vivre aux gens une difficile période mais c'est absolument nécessaire. Si nous réussissons, nous vivrons des moments d'exaltation tels que tout le reste sera vite oublié. Nous sommes des Rénovateurs, nous arrivons au terme d'une suite de générations qui ont attendu avec espoir ce moment-là. Souvenez-vous, vous-même, quand jadis, depuis cet endroit situé sur la banquise du Pacifique, vous avez réussi à ressusciter notre astre magnifique durant plusieurs jours !

La jeune femme souriait vaguement, comme si, effectivement, elle revivait ces minutes exaltantes.

— Moi, j'étais encore en Australasienne, dans la Dépression Indienne et je n'ai rien vu de cette merveille.

Ann Suba aurait pu lui répondre qu'elle-même n'en avait pas trop vu. Hostiles au projet, son mari Greog et elle avaient été emprisonnés par les autres, durant la terrible expérience. Par Ma et Julius les premiers. Il y avait aussi Helmatt et sa femme, morts tous les deux depuis.

— Vous étiez combien à Jarvis Point ?

— Dix.

— Julius Ker avait eu la rétine brûlée par une erreur qui lui était imputée ? Il était aveugle.

— C'est exact...

— Mais comment avez-vous pu avoir assez d'énergie pour atteindre les strates de poussières ? Vous ne disposiez pas de réacteur nucléaire, je suppose ?

— Juste de diesels électriques fonctionnant à l'huile de baleine, mais nous avions avec nous des gens très astucieux. C'étaient des savants qui avaient su devenir des techniciens. Ils ne travaillaient pas dans l'abstrait. Personnellement, j'ai refusé de participer aux dernières phases des travaux, ainsi que mon mari. Nous désapprouvions les risques que nous allions faire prendre aux

populations. Et sur la banquise, vingt mille Roux émigraient vers l'Est. Ils allaient être condamnés.

— Quoi, vous vous souciez des Roux ?

— Notre philosophie était humanitaire. Et nous ne voulions pas de réacteur nucléaire, car c'était à cause de l'énergie atomique que le Soleil avait disparu.

— Vous avez changé, ensuite.

— J'ai accepté l'énergie nucléaire pour notre survie, mais je ne pensais pas que nous reprendrions un jour ces terribles expériences avec la même indifférence pour les autres.

— Un instant, chaque chose en son temps. Comment, avec si peu d'énergie, pouviez-vous arriver à la floculation des poussières, ce qui évidemment entraînait la formation d'une lucarne dans le ciel par où le Soleil pouvait darder ses rayons ? Vous étiez des génies, nous en sommes d'accord, mais encore ? Qui dirigeait les travaux ?

— Helmatt et son épouse.

Rigil lui lança un sale regard :

— Facile à dire, puisque ce couple est mort depuis. Helmatt a réussi à se réfugier ici un temps, a lui-même ouvert une petite, toute petite lucarne, mais Liensun l'a combattu.

— C'est exact...

— Vous êtes sûre qu'Helmatt a emporté ses secrets dans sa mort ? Où est morte sa femme ?

— Nous l'ignorons. Nous nous sommes séparés après cette tragique expérience de Jarvis Point. Nous avons fui vers le nord, et trouvé un endroit pour nous installer et construire notre premier dirigeable, grâce à la découverte du filtre à hélium sur des baleineaux. Nous avons mis au point un appareil similaire, et vous connaissez la suite, Fraternité I, puis Fraternité II, dans le corps amibien de Jelly, la monstreuse.

— J'ai rejoint, à Fraternité I... Je suis bon électronicien mais je ne suis pas à la hauteur de vos savants, ni de vous-même. Pourquoi refusez-vous de collaborer ?

— Parce que je ne veux pas d'un retour brutal à l'ère solaire. Je veux qu'on procède par étapes, sur une et même deux générations pour éviter au maximum les catastrophes humaines, écologiques, pour ne pas transformer la Terre en boule liquide perdue dans un brouillard constant. Tout le monde ne peut vivre en haute altitude...

Ensuite je n'ai pas les qualités requises pour bricoler avec un émetteur d'ultrasons, un laser et quelques appareils aussi sophistiqués.

— Notre problème, c'est la propagation des ultrasons dans le vide, et vous le savez bien.

— C'est toujours le même. Peut-être peut-on flocler les strates différemment...

— Et ce nœud spatial, qu'en pensez-vous ?

— Je ne l'ai pas vu. Il est décrit dans des formules très ardues, très compliquées, et je n'ai pas eu le temps de les vérifier quand je dirigeais le collectif d'administration.

L'homme la contempla en silence, évaluant sa sincérité. Il savait qu'elle était habile, déterminée et assez secrète. On ne lui connaissait personne qui soit proche d'elle depuis que ce Liensun avait quitté les Échafaudages.

— Julius Ker s'y entendait, lui ? Il a participé aux travaux ?

— Bien entendu. C'était le patron de notre petit groupe.

— Et Ma Ker ?

— Elle était opposée à cette expérience et je ne crois pas qu'elle ait beaucoup aidé les autres. Elle s'occupait de l'intendance, de l'huile de baleine, du ravitaillement. Par la suite, elle nous a délivrés, quand les autres ont commencé à vouloir fuir... Les hommes du Président Kid – on l'appelait plutôt le Gnome à cette époque – nous pourchassaient, avec Lien Rag à leur tête.

— Le fameux Lien Rag ?

— Lui-même. Il fallait fuir. Nous avons fait brûler les installations et nous sommes partis vers le nord.

— Qu'est-ce qui a brûlé ?

— Tous les appareils, les papiers... Nous avons peur qu'on les retrouve sur nous.

— Ma Ker poursuivait tout de même l'idéologie, puisqu'elle a fait voler ce réacteur aux Sibériens, et a toujours cherché à préparer une série de travaux expérimentaux.

— Oui, mais toujours avec une extrême prudence.

Rigil se leva, l'air très mécontent :

— Je ne vous crois pas. Vous me mentez pour ne pas collaborer à notre projet. Faut-il que Charlster vienne vous supplier ?

— Ça ne changera rien à mon ignorance. Je suis incapable de me

mettre à ce travail-là, il faudrait pour cela que je me replonge dans mes études durant des mois. J'ai beaucoup perdu... Déjà, Ma Ker m'avait quelque peu mise de côté. Souvenez-vous... Il y a eu scission lorsqu'elle a décidé d'installer les Rénos dans l'amibe géante. Nous sommes partis de notre côté, en train, pour finalement vous rejoindre plus tard dans ces montagnes.

CHAPITRE II

Le soir où Farnelle atteignit New York Station, une grande émotion s'était emparée de l'agglomération. Dans la draisine taxi qui la conduisait au train-palais présidentiel, elle regardait les groupes qui discutaient sur les quais, les patrouilles de surveillance uniquement composées d'hommes de la Traction.

— On ne voit guère d'Aiguilleurs dans le coin, risqua-t-elle auprès de son chauffeur, un gros homme placide qui mâchouillait un cigare infect, certainement euphorisant.

— On s'en passe très bien. Lady Yeuse n'en veut pas dans sa capitale et nous l'approuvons tous. Les types de la Traction sont aussi efficaces et eux, au moins, ils ne considèrent pas les voyageurs comme des débiles mentaux.

Il la regardait dans son rétroviseur :

— Vous n'avez pas l'accent d'ici, vous...

— J'arrive de l'Antarctique.

— Ça fait un bout de voyage, dites...

— Mais cette agitation sur les quais, qu'est-ce qui la provoque ?

— Oh ! des rumeurs. Paraîtrait que les Aiguilleurs se sont donné un nouveau patron qui ne serait autre que le vieux que l'on disait mort. C'est si embrouillé que je ne m'y retrouve plus.

— Maliox est donc bien mort ?

— Ils l'ont certainement zigouillé... Le nouveau, j'ignore son nom, et je m'en passe.

Avant de pénétrer dans le train-palais présidentiel elle fut soumise à une fouille sévère, avant d'être admise auprès de Lady Yeuse qui se précipita pour l'embrasser.

— Enfin, te voilà !

— Non sans mal, dit Farnelle. Quelle aventure depuis notre

séparation à Gravel Station...

— Gdami ?

La visiteuse changea de visage et montra son inquiétude :

— Il a voulu rester là-bas auprès d'une tribu de Roux sur la banquise Atlantique, un lieu perdu où on n'a pas vu un train depuis des années.

— Mais la locomotive ?

— Je l'ai abandonnée aussi là-bas. Elle veillera sur mon fils. Elle l'a adopté, saura le protéger, le soigner et au besoin s'enfuir avec lui pour me rejoindre. C'est une folie, je sais, mais je ne pouvais plus vivre seule, loin de tout. Gdami est un métis de Roux plus proche des Hommes du Froid que de nous. Il supporte gaillardement de basses températures, ne se plaît qu'à la pêche et à la chasse, court la banquise comme n'importe quel gosse des tribus. Que fallait-il ? Du point de vue moral, pour les Hommes du Chaud, je suis une mère indigne. Chez les Roux, c'est tout à fait normal. Dès qu'il sait marcher, pêcher et chasser, un gosse, même si petit, acquiert son autonomie. Mais que se passe-t-il dans cette station. Les gens m'ont parus inquiets, agités. Déjà dans l'express qui m'a conduite ici depuis la Patagonie.

Yeuse sonna pour qu'on apporte du thé et des pâtisseries. Farnelle dégrafa sa combinaison isotherme, s'installa à l'aise.

— Il se passe, dit la présidente quand le serveur eut disparu, que le vieux Palaga est revenu. Oui, le Maître Suprême des Aiguilleurs, celui qui aurait plus de cent cinquante ans...

— C'est une rumeur absurde, non ?

— Pas du tout. J'en ai eu la confirmation officielle. Une simple requête signée de son nom... C'est incroyable, fou, mais c'est ainsi... Il a disparu dès que je suis devenue l'héritière de Lady Diana et le voilà qui réapparaît. C'est incompréhensible... Et je ne sais rien, absolument rien sur lui.

Le téléphone sonna et elle écouta avec attention son interlocuteur sans dire un seul mot. Juste à la fin elle remercia avant de raccrocher :

— C'est le responsable de la Sécurité locale, un de la Traction, qui me faisait son rapport. Il pense que des gens à la solde des Aiguilleurs se répandent en ville pour répéter partout que le Maître Suprême est ressuscité et qu'il a repris tous ses pouvoirs. Cette

nouvelle surnaturelle bouleverse les voyageurs, crée une atmosphère d'angoisse. Les gens détestent la caste, et en ont une peur irraisonnée. Tout pourrait arriver... Une émeute contre les tours de contrôle tenues par les Aiguilleurs ou contre les dispatchings. Contre les trains-quartiers d'habitation regroupés dans une partie de la cité avec sa coupole indépendante et ses accès particuliers. Il y a quelques Rénovateurs du Soleil qui, bien que surveillés, sont capables d'organiser des manifestations. Les minorités religieuses suivront, comme les Grégoriens, par exemple, et les sectes démoniaques.

Farnelle dégustait ses pâtisseries sans trop se troubler. Les Aiguilleurs l'avaient traquée en vain dans la Dépression Indienne, puis sur le Réseau du 40^e... Ils avaient voulu la tuer, s'étaient trompés de cible, avaient abattu une pauvre veuve avec laquelle elle voyageait dans ce train-ville habité par des ouvriers intérimaires retournant à Magellan Station.

Elle raconta brièvement ses aventures à Yeuse qui l'écouta avec une attention soutenue.

— Ils ont peur de toi, conclut-elle, donc ils savent que tu peux commander la Locomotive-dieu. T'es-tu rendu compte de la ferveur, que dis-je, du fanatisme qu'elle engendrait sur son passage ? J'ai eu des rapports impressionnants.

— Je n'ai rien fait pour favoriser ce culte. Je me suis seulement défendue des attaques et j'ai même failli être la victime de ces croyants, dans une station perdue. Ils s'étaient couchés sur les voies, m'immobilisant durant des jours.

Plus tard, après que Farnelle eut été conduite dans son luxueux compartiment où elle prit un bain et se changea, elles se retrouvèrent en tête à tête pour un dîner tranquille.

— Sur les quais, les gens ont fini par rentrer chez eux, mais on a arrêté des provocateurs, certainement payés par les Aiguilleurs. On est en train de les interroger, de fouiller leurs compartiments. En général, ce sont des gens qui sont si bien payés par la caste qu'ils ne travaillent presque plus et se font vite repérer. Mais d'autres sont assez habiles pour continuer à pratiquer une activité, et ceux-là sont les plus dangereux, car ils peuvent gangrener leur milieu professionnel.

— Mais qu'as-tu fait pour combattre les Aiguilleurs ?

Yeuse versait du vin dans les verres :

— J'ai demandé l'aide de Jdrien.

— Le Messie des Roux ?

— Il me paraissait armé pour ce genre de combat, avec ses pouvoirs de télépathe et sa possibilité d'agir sur les centres nerveux comme sur les installations électroniques... Malheureusement il a disparu depuis son départ pour le nord de la Concession. Son enquête devait l'entraîner dans la Province de la Baie d'Hudson. Nous étions convenus d'un silence et d'une grande discrétion, mais, une nuit, il a essayé d'entrer en communication mentale avec moi. Je dormais profondément. Ce fut sa seule tentative et depuis il a cessé tout contact télépathique.

— Se méfierait-il des Aiguilleurs ? Seraient-ils eux-mêmes capables de posséder ce don ?

— Je l'ignore. On ne connaît rien d'eux. Les grands maîtres sont inaccessibles. Le seul qui était approchable, Maliox, a été tué par les siens, accusé de collaboration avec moi. Je devais retrouver Jdrien à Fur Station mais je ne sais si je dois y aller, de crainte de tomber dans un piège.

Farnelle y songea, dans la nuit, mais ne put revoir son amie qu'à la fin de l'après-midi du jour suivant. Il y avait eu des affrontements avec les Aiguilleurs, à la suite d'une provocation indéterminée. La police de la Traction avait envahi un centre de triage, et les Aiguilleurs, aussitôt, de déclencher une grève, avec occupation des dispatchings. Yeuse avait donné le feu vert pour qu'on procède à une évacuation rapide, mais le trafic était paralysé sur le secteur ouest et risquait de l'être tout autour de la capitale.

— Et ces imbéciles de la CANYST se croient obligés de me donner des conseils. Ils ont une trouille bleue de la caste et sont pratiquement à ses ordres. Il est vrai qu'elle est à l'origine de la CANYST et qu'ils lui doivent les privilèges énormes dont ils jouissent, tous les délégués.

Yeuse lui demanda de servir de l'alcool, elle avait besoin d'un coup de fouet. Farnelle lui proposa de se rendre à Fur Station à sa place pour essayer d'avoir des nouvelles de Jdrien.

— C'est trop dangereux. Ils ont déjà essayé de t'abattre dans ce train-ville. Non, ils ont désormais ton signalement, ton aura, ton spectre biologique et ils disposent de détecteurs très perfectionnés.

Même si tu te déguises, ils te repéreront.

— Je peux quand même tenter l'aventure... J'ai envie de le rencontrer ce beau métis qui a l'air de te faire rêver. Chaque fois que tu prononces son nom, tes yeux deviennent tendres.

Ce qui fit rougir la présidente, qui s'en défendit en affirmant que c'était surtout le fils de Lien Rag et, en quelque sorte, son fils adoptif.

— Tu ne reculerais pas devant ce genre d'inceste, ironisa gentiment Farnelle.

Mais Yeuse dut repartir pour le quartier général de la police de New York Station, devant l'aggravation des événements, avec une succession de grèves sur les grands réseaux. Farnelle retourna dans son compartiment, brancha la télévision. Celle-ci allait dans le sens présidentiel et accablait les Aiguilleurs. On pouvait voir les affrontements dans les centres de triage, les tours d'aiguillage et les dispatchings. Les images s'attardaient sur les armes dont disposaient les Aiguilleurs. On apercevait des revolvers et même des mitraillettes. Les policiers de la Traction n'utilisaient que des matraques et des gaz incapacitants. Mais les Aiguilleurs disposaient de masques filtrants. On avait arrêté une dizaine de grévistes et la caméra insistait sur les uniformes, les grades. Ces hommes défiaient les téléspectateurs avec une morgue irritante. Farnelle était terriblement angoissée, se faisait du souci pour Yeuse, qui n'aurait pas dû quitter le train-palais.

Elle veilla une partie de la nuit, appelant le compartiment de son amie. Celle-ci répondit vers quatre heures du matin d'une voix lasse :

— Nous devons nous rencontrer demain matin, le maître Aiguilleur principal de New York Station et moi, pour essayer de calmer le jeu. Ils ne s'attendaient pas à une réaction aussi ferme de la Traction, ni surtout du public qui, depuis une heure du matin, commence à se rassembler pour venir en aide aux forces de l'ordre. Ils ont réussi à pénétrer dans le quartier des Aiguilleurs et l'occupent pacifiquement, et les familles de ces grévistes commencent d'être affolées. C'est la première fois qu'un tel fait se produit. Lady Diana avait toujours composé avec eux.

— Ça prouve qu'avec toi, il y a du changement dans l'air, approuva Farnelle.

— Ça prouve peut-être aussi que je ne suis pas habile diplomate... Et que demain je triompherai moins. Ce sont des êtres machiavéliques et conditionnés. Ils ne supporteront pas cet échec, ni surtout d'avoir perdu la face.

Le lendemain, Yeuse discuta six heures avec le maître principal de New York Station qui demandait en préalable l'évacuation des wagons-quartiers d'habitation, mais Yeuse faisait la sourde oreille.

— Ce territoire est le vôtre, selon l'acte signé par Lady Diana. Je n'ai pas à envoyer la police de la Traction là-bas.

— Nos hommes ne peuvent pénétrer dans cet endroit. Ils mettraient en jeu la vie de leurs femmes et de leurs enfants.

— La population n'est pas aussi sanguinaire que vous le craignez. Vous ne vous êtes jamais rendu compte qu'en la méprisant vous la montiez contre votre corps ? Pour vous, les voyageurs ne sont que des sous-humains que vous ne traitez jamais avec égalité. Vous paralysez des trains entiers sur des voies de garage, les retardez sur des voies lentes, pour faire quoi ? Le plus souvent, pour acheminer des convois de marchandises qui vous sont destinées. Tout le monde sait cela...

Le maître principal gardait son air buté et prétentieux et Yeuse faillit se mettre en colère, abandonner la discussion et exiger qu'on remplace ce dignitaire vaniteux. Mais il lui fallait trouver un accord à tout prix. Le ravitaillement de New York Station dépendait du bon vouloir des Aiguilleurs. De plus, on annonçait des mouvements séditieux dans d'autres stations, des agressions contre des patrouilles de la police des Aiguilleurs, par exemple.

— Ouvrez les réseaux, et je me charge de faire évacuer votre quartier résidentiel, dit-elle. Mais si à midi les trains ne circulent pas, il sera inutile que vous me demandiez une entrevue. J'exigerai une autre personnalité d'un grade plus élevé. Et après tout, il n'y a aucune raison pour que le Maître Suprême ne participe pas à ces discussions.

L'Aiguilleur encaissa mal cette menace. Il ergota encore quelques minutes avant de donner ordre par téléphone que l'on commence par rouvrir le réseau du Nord.

Ce soir-là, Farnelle annonça à Yeuse que sa décision était irrévocable. Elle partirait à la recherche de Jdrien, dès le lendemain.

CHAPITRE III

La première nuit où le dirigeable *Ma Ker* survola la capitale de la Compagnie de la Banquise, le Président Kid était en voyage sur le grand Viaduc, installant une nouvelle colonie sur une branche latérale éloignée. C'était toujours une opération publicitaire qui se déroulait sous l'œil des caméras de toutes les télévisions. La création d'un poste d'activités humaines, en pleine banquise du Pacifique, mais à trente mètres au-dessus du niveau de celle-ci, s'effectuait dans des conditions spéciales. Le recrutement des familles volontaires, par exemple – on n'acceptait que des familles unies –, demandait des mois. Une enquête détaillée était exigée, aussi bien sur les qualités morales que physiques, les motivations, les projets, les antécédents. La vie, déjà difficile pour la majorité des gens de la Compagnie en milieu aussi fragile, apparaissait souvent comme tout à fait inimaginable le long du grand Viaduc. La majorité de la population calmait ses angoisses en absorbant des tranquillisants pour oublier les fosses du Pacifique, juste en dessous de la couche de glace. Mais aller vivre sur le Viaduc, ce monument gigantesque édifié selon des techniques ultramodernes, qui pouvait s'écrouler en quelques heures ? Merci bien. Aussi, seuls les aventuriers se présentèrent au début de la colonisation, attirés par les avantages énormes qu'on leur offrait. Mais le Président Kid ne voulait pas des aventuriers. Il voulait des créateurs d'activités économiques. Il avait fallu attendre des années que l'exemple exaltant de réussites indéniables se répande dans la population, pour que celle-ci commence à rêver de fortune à faire dans ces lointains dangereux.

Liensun, à bord du *Ma Ker*, essaya en vain d'entrer en communication avec le Kid et n'eut comme réponse que les faisceaux des puissants projecteurs qui le cernèrent. Titanpolis avait

déjà fait des cauchemars, autrefois, avec un troupeau de baleines volantes frôlant ses coupoles cristallines en pleine nuit, et s'était dotée de moyens de détection. Le dirigeable dut prendre de la hauteur pour retrouver une obscurité protectrice.

— Le Président Kid refuserait-il de répondre ? fit Zabel.

— Non, il n'est pas dans sa capitale. Peut-être en inspection à l'Est, sur le Viaduc.

Le *Ma Ker* piqua donc vers l'Est et ce fut le lendemain matin que les appels incessants de Guhan furent enfin couronnés de succès. Un technicien répondit, affirmant qu'il avertissait le Président. Il fallut encore une demi-heure avant que le Kid en personne réponde.

— Ici Liensun, dit le garçon.

Et sans tergiverser il le mit au courant de la situation. Les Rénovateurs des Échafaudages, fanatisés par un certain Rigil et par le professeur Charlster, se disposaient à entamer une série d'expériences, dangereuses pour l'humanité, et principalement pour les habitants des banquises.

— Je suis au courant, dit le Kid.

Liensun en fut quelque peu dépité mais poursuivit son récit, raconta qu'il avait essayé, en vain, de persuader Rigil de ne pas entreprendre ces essais.

— D'ici un mois, il sera trop tard, conclut-il.

— Que proposez-vous ?

— Je suis isolé, avec un petit groupe. Nous, nous ne pouvons rien entreprendre, par contre, vous disposez de commandos habitués à patrouiller sur les glaces.

— Oh ! que dites-vous là ? ironisa le Kid. Vous allez me dénoncer à la CANYST comme hors-la-loi ? Vous savez bien que nul ne peut agir, quelle qu'en soit la raison, en dehors des rails.

— Laissez ça aux Aiguilleurs... Je vous propose de transporter ces commandos jusqu'aux Échafaudages pour les envahir et mettre fin aux agissements de cette bande.

— Vous voulez rire ? fit le Kid. Mes commandos sont rudement entraînés, ne craignent ni la glace, ni la banquise, ni l'eau qui est en dessous, mais il ne faut pas leur demander d'embarquer dans votre engin... Ils ne l'accepteront jamais. Vous savez, le respect du Rail est terriblement ancré chez tout Homme du Chaud, également chez

vous, je suppose, même si c'est à votre corps défendant. Mes hommes ont tout accepté, mais toujours dans des limites raisonnables et toujours à portée des réseaux. Non, il faudrait des mois de traitement psychologique pour les convaincre d'embarquer à bord de votre appareil.

— Alors, Rigil et Charlster sont libres d'opérer en toute tranquillité ?

— Non, mais je voudrais vous entretenir de vive voix et non par radio. Imaginez qu'il y ait des relais secrets disposés sur la banquise et que des oreilles indiscretes surprennent nos propos...

— Donnez-moi rendez-vous...

— Eh bien, disons à cet endroit que vous connaissez parfaitement, et où vous avez séjourné un temps.

Liensun comprit à quoi le Kid faisait allusion.

— D'accord. Quand ?

— Mettons dans six heures. Quand cette inauguration sera terminée. Il se peut que je sois en retard.

C'était une branche latérale, orientée au sud, que le Kid désignait. Liensun l'avait utilisée pour monter son dirigeable et voler au secours de son demi-frère Jdrien, lorsque ce dernier essayait de dissuader l'amibe géante Jelly de ravager le nord de la Compagnie. Liensun avait travaillé là avec des techniciens du Kid, méfiants et hargneux. Il en conservait un mauvais souvenir. Lui aussi haïssait ce Viaduc gigantesque et fragile, cette folie d'un homme diminué qui voulait laisser son empreinte sur cette terre glacée.

L'atterrissage fut compliqué par un vent puissant qui les contraignit à des manœuvres délicates. Les ancres chauffantes ne tenaient pas, et ils durent utiliser les harpons. Il fallut ensuite ficeler littéralement l'appareil, dégonfler en partie les ballonnets pour qu'ils offrent moins de résistance à la tempête.

Une fois sur le sol glacé, Liensun alla visiter les installations abandonnées, s'installa dans un wagon dont il relança le chauffage à l'huile de baleine, non sans difficulté. Il préparait, pour le Kid, leur lieu de rencontre.

Le Président arriva seul, à bord d'une draisine, ayant abandonné son train spécial sur le grand axe ouest-est du Viaduc. Derrière la double vitre de son compartiment, Liensun le vit

débarquer, sur ses petites jambes. Un pingouin maladroit mais têtu, qui se dirigeait directement vers les wagons, dédaignant la masse grise du dirigeable. Comment pouvait-il savoir que Liensun l'attendait là ?

— Excusez mon retard, mais ces inaugurations sont délicates. Aujourd'hui, au dernier moment, alors que les officiels se hâtaient de repartir pour Titanpolis, deux familles ont décidé de renoncer à cette colonie. Ils voulaient rendre l'argent (une fortune), les équipements, le wagon d'habitation, enfin tout, quoi. Il y en avait pour cinq cent mille calories, environ six mille dollars. Et le plus embêtant, c'est que les autres commençaient à se démoraliser...

— Vous imaginez leur vie ? Moi, par exemple, je hais cet endroit. Je préfère encore la banquise. Ici, on est à trente mètres au-dessus, et dans une situation précaire...

— Ce Viaduc a été construit selon les plans de votre père Lien Rag, et nous avons eu très peu d'accidents.

— C'est encore trop, murmura Liensun.

Mais le Kid se hissait derrière un bureau, posait ses mains sur le plateau :

— J'ai envoyé, depuis une semaine, deux trains de commandos.

Liensun en resta estomaqué, ne trouva rien à dire sur le moment, tant l'idée lui paraissait absurde.

— Je sais à quoi vous pensez. Il s'agit de trains de marchandises, vides, qui vont acheter du charbon. J'ai rapidement conclu un accord avec les dirigeants de la Sun Company. On achète du charbon et de la viande de yak. Je leur ai déjà prêté de l'argent et j'ai recommencé. Ils ne fouilleront pas les trains. Ils sont d'accord pour que les Échafaudages soient nettoyés... C'est mon secrétaire particulier, Fields, qui a tout négocié. Il est retourné là-bas.

Le Gnome eut un rire enfantin :

— Il déteste ce genre de mission mais s'en sort très bien. La preuve... De plus, j'ai d'autres atouts en main. Lady Yeuse est entièrement d'accord avec moi pour arrêter cette folie... Et si jamais les Australasiens ou les Sibériens se fâchent, elle me soutiendra.

— Vous voulez liquider les Échafaudages ?

— C'est tout ce qu'il reste à faire, face à des imbéciles fanatiques.

— Mais il y a des innocents, parmi ces Rénovateurs. Rigil a usé de menaces pour convaincre le collectif. Vous n'allez pas punir tout

le monde à cause de lui et de Charlster ?

— Écoutez, j'ai envoyé deux trains avec des commandos et des ordres précis, il est trop tard pour leur demander d'y aller doucement. J'ai un aperçu de la situation et je sais comment se présente l'affaire. Il faut bombarder la falaise et puis attaquer, sinon on n'en viendra jamais à bout.

Liensun se leva d'un bond :

— Je refuse ce plan, le bombardement est à exclure.

— De toute façon...

— Non, il n'est pas trop tard, avec le *Ma Ker* je peux me trouver là-bas en cinquante heures environ si vous me fournissez de l'huile et apportez vos nouvelles instructions.

Le Kid le fixait froidement. Il émanait de cette portion d'homme une autorité indéniable et Liensun lui-même en subissait la puissance.

— Mon petit, il faut en finir. J'ai bâti une Compagnie, un empire, et je vais encore aller plus loin vers l'est et vers le nord. Je coloniserai toute cette banquise déserte, effrayante, mais riche en ressources. Et une poignée de fous viendrait contrecarrer cette merveilleuse aventure ? Jamais de la vie !

— Le réchauffement naturel viendra bien à bout de votre sale Viaduc, cria Liensun. Je ne veux pas qu'on détruise la colonie des Échafaudages... Il faut s'introduire dans les cavernes pour arrêter Rigil et Charlster, c'est tout.

— Et mettre en péril tous mes commandos ? Ils ont demandé des années d'entraînement. Ce sont tous, ou leurs fils, des chasseurs de phoques, des hommes dévoués et efficaces. Mais il est une chose que je dois vous révéler, les commandos banquisiens ne seront pas seuls. J'ai passé aussi un accord avec les baleines volantes, enfin les Hommes-Jonas qui vivent en symbiose avec elles. Elles sont en train de voler vers le Tibet. Si les Hommes-Jonas parviennent à maîtriser les fanatiques sans violence, tout ira bien, sinon ils laisseront agir mes commandos, c'est tout ce que je peux vous dire.

Il sauta de sa chaise et longea le bureau, ne le dépassant que de quelques centimètres.

— En tout cas je vous remercie de vous être dérangé pour m'avertir, même si c'était déjà fait. Je vous en suis reconnaissant.

CHAPITRE IV

Kurts, l'ex-pirate, n'avait pas voulu croire ce que lui racontait Gus, le cul-de-jatte. Bal ne pouvait être morte, ni sa tribu, et surtout pas à cause des tablettes nutritives dévorées en trop grande quantité. Il refusait sa propre responsabilité pour avoir généreusement alimenté les Trues qui vivaient dans les bas-fonds marécageux du satellite S.A.S.

Du dos de Gus il avait détaché le harnais dans lequel l'infirmier avait remonté le nouveau-né de Bal, à peine âgé d'un mois. L'enfant avait les yeux bandés à cause de la vive clarté. Le système de nuit et de jour artificiels venait de se détraquer.

— Pourtant vous l'avez vue, Bal, lorsqu'elle est montée prendre des plaquettes dans le distributeur, là-bas.

— Nous l'avons vue, dit Lien Rag, ému.

— Déjà elle était malade, fit Gus. Elle m'a raconté qu'elle était venue chercher cette nourriture en espérant sauver sa tribu. Mais c'est peu après qu'ils ont compris, mais trop tard, ils agonisaient, que les éléments de cette nourriture ne leur convenaient pas.

— Je ne l'admettrai jamais, dit Kurts, d'une voix sourde.

— Il n'y a plus d'humains dans les marécages. La tribu de Bal était la dernière à survivre, plus ou moins bien.

— Je descendrai, le tabou a disparu... Bal a besoin de moi.

— Cet enfant aussi, dit Lien Rag. Souviens-toi, quand Jdrien est né. Sa mère Rousse, Jdrou, ne savait comment le protéger du froid et elle m'a demandé de venir m'occuper de l'enfant. Jdrien n'avait aucune chance de survivre, et pourtant c'est un homme, à présent...

Il y avait une autre coïncidence. Jdrien avait été ensuite, en l'absence forcée de Lien Rag, adopté par le Kid, un handicapé physique, lui aussi. Et lorsqu'on remarquait le regard attentif,

inquiet, de Gus, on pouvait établir une corrélation, après tant d'années.

— Tu ne me demandes pas comment il s'appelle ? demanda l'infirmier.

Kurts hocha la tête.

— Kurty... Il faudrait lui trouver un lait proche de celui de sa mère. Elle avait les seins vides quand je l'ai retrouvée et j'ai fabriqué un liquide nutritif avec du soja mais je ne pense pas que ça lui suffira.

— Les mémoires, dit soudain Kurts, tu as les mémoires ?

— L'enfant d'abord, les mémoires plus tard. Elles ne risquent rien. Les Trues les possédaient depuis si longtemps dans un container étanche...

— Donne-les-moi, dit Kurts, avec un regard mauvais.

— Non. Il faut du lait et tu sauras en trouver, je te fais confiance.

Lien Rag grimaça :

— Il n'y a que des femelles hybrides dans le coin. Tu ne voudrais quand même pas...

— Si, le lait de ces femelles en vaut un autre. Kurts connaît très bien cette jungle. Je suis sûr qu'il nous ramènera une bonne laitière, qu'elle soit moitié animale et moitié femme, quelle importance dans ce monde absurde ?

Il reprit le bébé, alla dans un coin d'ombre du nid et le berça. Lien Rag approuvait de la tête :

— Il a raison, Kurts, toi seul peux lui trouver une femelle... Et ne tarde pas.

— Vous êtes cinglés tous les deux, balbutia le géant, complètement cinglés... Du lait, il y en a dans les magasins en haut... Vous n'allez pas nourrir ce gosse avec celui d'une de ces loupées ?

— Mais si... N'oublie pas que Bal t'a envoyé son petit en le confiant à Gus, avec les logiciels également...

Son ami reculait lentement, les yeux fixes, comme s'il rêvait ou était somnambule. Il se heurta à un tronc, se laissa glisser dans le feuillage et finit par disparaître. Lien Rag s'assit à côté de Gus qui préparait le lait de soja dans sa propre bouche, le recueillait ensuite avec un tube en plastique, pour le souffler délicatement entre les deux lèvres rose pâle.

Kurty ne ressemblait à aucun autre nourrisson, avec son corps

lisse, très long, ses rares cheveux déjà coiffés en couronne à l'aide d'une argile de marais.

— Il n'est guère phosphorescent.

— Il n'avait pas encore mangé les bestioles des marécages. Il est magnifique, n'est-ce pas ? Il ressemble à Kurts, surtout côté oreilles. Mais il n'y a plus trace de roussitude chez lui.

Lien Rag frôla la peau de l'épaule. Le bébé frissonna et son nez court palpita.

— Il ne t'a pas cru.

— La vérité terrible finira par se glisser en lui dans quelques jours. Il ne faut pas qu'il descende. Les grosses mâchoires attaquaient les plates-formes lacustres, quand je suis arrivé, et elles ont dû finir par les ronger pour dévorer les corps. Il ne trouvera plus rien...

— Ce sont vraiment les plaquettes ?

— C'est ce que m'ont dit Bal et les autres survivants. Ils pensent que l'ordinateur avait dû les fourrer de substances nocives. Toujours cette idée qu'ils étaient pourchassés par cette puissance électronique... C'était une nourriture trop riche et ils mouraient tous d'un engorgement du foie. Ils étaient maigres, et tout un côté à droite de leur ventre était énorme.

D'un seul coup, ce fut la nuit et l'enfant se mit à pleurer. Gus lui ôta son bandeau et, à la lueur atténuée d'une lampe, Lien Rag découvrit l'immensité de ses yeux.

— Ils lui mangent le visage, commenta Gus, et en bas ils y voyaient comme nous en plein jour. Je ne sais pas comment faisait Bal pour accoutumer son regard, mais j'ai préféré lui bander les yeux, pour éviter qu'il ait la rétine brûlée. Ils doivent être très fragiles, de ce côté-là.

Il continuait à nourrir l'enfant et Lien Rag faisait l'inventaire de leurs provisions, ne trouvait rien de plus adéquat pour Kurty.

— J'ai bien failli ne pas remonter, dit-il. J'ai appelé, mais en vain...

— Il m'a fallu construire une sorte de radeau pour les rejoindre, un machin très étroit, à cause des racines qui sont serrées. Je devais parfois les contourner pour passer, et toujours ces mâchoires, ces animaux étranges.

— Les lucioles, tu as vu les lucioles, m'as-tu dit ?

— Des animaux qui volent et qui dévorent des œufs blanchâtres. C'est leur grande occupation. Lien, pourra-t-on l'embarquer avec nous, pour retourner sur Terre ?

— Pourquoi pas ?

— Mais trouverons-nous un scaphandre à sa taille ?

Lien préféra ne pas répondre. Les scaphandres qu'il avait parfois aperçus sur les écrans de la salle de contrôle, là-haut, étaient tous taillés pour des adultes.

Il ferma les yeux, essaya de dormir mais pensait à Kurts, en train de traquer une femelle garou, et ça l'amusait.

— Gus..., une question : si tu les avais trouvés en bonne santé..., je veux parler des Trues, serais-tu revenu vers nous ?

— Tu connais la réponse : certainement pas. Oh ! je n'ai rien contre toi ou Kurts, mais eux n'auraient rien remarqué. On pouvait s'acclimater, en bas... J'aurais pu leur être utile, mais c'était vraiment trop tard. Et leurs morts pourrissaient très vite, dans les deux heures qui suivaient la fin.

Kurty dormait dans ses bras, le paralysant sur place. Sans ses bras, Gus ne pouvait plus bouger, mais il acceptait ce sacrifice avec satisfaction, semblait-il.

À cause de cette nuit imprévue, Kurts ne revint que lentement, tirant derrière lui une chèvre-garou capturée à la course. À l'aide d'une corde qui l'étranglait à moitié il l'obligeait à le suivre, tandis qu'elle poussait des cris inarticulés à consonance humaine.

Lien Rag entendit ses cris, puis reconnut la voix de Kurts qui tempêtait, et alluma des torches pour signaler le nid. Pour finir le trajet, Kurts avait préféré prendre l'hybride à bras-le-corps. C'était une chèvre à face humaine et aux mamelles ressemblant à de gros seins de femme. Elle était terrorisée et égrenait des crottes malodorantes dans le nid.

— Tenez-la, dit Gus, je vais mettre l'enfant à son tétin.

— Il n'est pas trop gros ? s'inquiéta Lien Rag.

— Je pense que ça ira.

— Elle avait un petit, dit Kurts. Mais déjà assez grand pour se nourrir de végétaux.

Ils ne le crurent pas. Il avait dû tuer le petit pour que l'hybride n'ait plus envie de fuir. Dès que l'enfant téta goulûment, elle cessa de trembler et passa curieusement sa tête entre ses pattes de devant

pour voir qui lui prenait son lait.

— Il faudra l'attacher et la nourrir, dit Gus.

— On ne va pas moisir ici ! protesta Lien Rag.

— Juste deux jours, le temps que Kurty récupère.

— Moi, je reste, dit le géant... Où voulez-vous que j'aille ?

Curieusement, il n'attachait plus une grande importance aux mémoires que Gus avait remontées de chez les Trues. Le cul-de-jatte, confiant le gosse à Lien Rag, alla chercher le container.

— Nous pouvons remonter dans la salle de contrôle et voir ce que contiennent ces logiciels, non ?

— Et les scaphandres ? demanda Lien Rag.

— Plus tard.

— De toute façon, dit l'infirmier, il faudra se relayer, pour le gosse. On ne peut pas l'entraîner dans toutes nos recherches. Imaginez ce que ça donnerait dans les cryos, lui qui a toujours vécu dans une température étouffante et humide.

— L'enfant, grogna Kurts, toujours l'enfant...

Mais il s'était accroupi pour le regarder téter et quand il eut fini, il le déposa dans une sorte de hamac pour qu'il dorme. La chèvre-garou fut attachée à côté d'un arbuste épais dont les feuilles caoutchouteuses paraissaient lui plaire.

— On ne pourra pas la nourrir partout, dit Lien Rag. Il faudra traverser la jungle de métal pour revenir.

— Non, dit Kurts, je connais un autre itinéraire plus court...

L'enfant pleura trois heures plus tard, Lien Rag sursauta dans son sommeil et alla le fourrer sous la chèvre hybride qui le regardait avec des yeux féminins, humides, insupportables. Il se dit que la prochaine fois il lui fabriquerait une cagoule. Les gros seins eux-mêmes le troublaient, sous le ventre dénudé. Il les caressa machinalement et l'étrange animal commença à pousser de petits cris de plaisir, si bien qu'il arrêta et se contenta de regarder faire Kurty. Le bébé se gavait. Encore fallait-il espérer que ce lait ne lui serait pas contraire, à la longue.

Pendant deux jours ils patientèrent. Gus affirmait que l'enfant prenait du poids et Kurts était en train de démolir rageusement le distributeur jaune.

— Il faudra emporter des tablettes et les analyser, dit Lien Rag. Peut-être que les Trues avaient raison. Peut-être sont-elles

empoisonnées.

Ils se préparaient à quitter la jungle végétale et ce serait une curieuse caravane, avec Lien Rag qui porterait l'enfant dans son dos, Kurts qui tirerait la chèvre-garou et Gus qui irait devant pour signaler les obstacles...

Le plus gênant fut l'animal qui avait du mal à suivre le rythme des hommes. C'était un mammifère doux, qui n'avait pas l'habitude de parcourir de grandes distances en dehors de la jungle. Le pire fut lorsque Kurts se rendit compte qu'elle ruminait. L'animal au visage de femme caricatural faisait remonter son bol alimentaire dans sa bouche et le mastiquait à nouveau d'un air béat. Ce fut plus fort que lui, mais il lui donna un coup de pied dans le derrière et la pauvre hybride se mit à crier comme une mégère agressée.

— Je vous en prie, s'emporta Gus, maîtrisez-vous !

— Vous avez vu ça ? Elle me donne envie de vomir, oui. Et mon enfant sera nourri avec le produit de cette rumination ?

— Pour le moment je ne vois pas d'autre moyen, répliqua Gus, énervé.

— Et puis elle n'arrête pas de chier. Sur terre, les chèvres font de toutes petites crottes rigolotes, noires et dures, sans odeur. Celle-là c'est...

— C'est humain, des crottes humaines, fit Gus, philosophe.

C'étaient constamment des arrêts, des vociférations si bien que Kurty se mettait à brailler et que son père devait le bercer, furieux, durant des heures. Il n'était pas content que Bal ait oublié le « S » terminal de son nom.

— Kurtsy aurait été plus joli, non, Kurty c'est ridicule...

Ils quittèrent la jungle pour une sorte de savane brûlée par un excès de chaleur, et se demandaient ce qu'ils pourraient donner à la chèvre-garou quand ils arriveraient à l'étape. Lien Rag pensait au soja mais leur réserve s'épuiserait vite.

Et puis ce fut la nuit comme ça, sans prévenir, et ils durent s'immobiliser. L'hybride en profita pour s'échapper mais Gus la retrouva plus loin, en train de boire dans une sorte de marigot infect recueillant l'eau de condensation. Il attrapa sa corde avec les dents et elle essaya en vain de le traîner. Alors elle se retourna vers lui et lui donna des coups de ses toutes petites cornes. Lien Rag arriva à la rescousse et ils la tirèrent vers le campement. L'enfant avait à

nouveau faim et ils étaient émerveillés et inquiets à la fois de son appétit. Il vidait un des deux seins en quelques instants. C'était tout à fait visible puisque l'autre restait ferme et tendu.

— Nous allons trouver une sorte d'ancien puits d'ascenseur... Ou de monte-charge, expliquait Kurts. Il n'en reste pas grand-chose mais on peut faire de l'escalade et à une trentaine de mètres on aperçoit les anciens câbles. Je vais vous y conduire.

— Toi tu t'obstines à vouloir rester ici ?

— Je ne sais pas encore... Il me semble que je n'ai pas le droit de quitter ces bas-fonds. J'ai souvent l'impression que Bal va surgir enfin pour reprendre son petit et que nous partirons tous les trois ensemble.

Dans l'émotion générale la chèvre-garou poussa un cri attendri.

— Merde ! elle le lèche.

— C'est une langue de chèvre, pas de femme, dit Lien Rag.

Elle avait écarté ses deux pattes avant, s'était contorsionnée afin de lécher le gosse qui s'était arrêté de téter pour regarder cette étrange figure à l'envers.

— Elle s'y attache, c'est bon signe, elle n'essayera plus de fuir, dit Gus.

— Méfiance, répondit Kurts, ces hybrides sont des rusés. Elle fait peut-être semblant.

Mais ensuite elle se coucha sur le côté et s'arrangea pour que Kurty soit confortablement installé sur son ventre. Elle fermait les yeux en paraissant fredonner quelque chose. Ils fixaient le tableau, complètement dépassés par les événements.

CHAPITRE V

À Fur Station depuis deux jours, Farnelle n'avait rien appris sur le passage de Jdrien. C'était la foire mensuelle à la fourrure et la foule était telle qu'elle se sentait en sécurité. D'ailleurs on voyait très peu de policiers Aiguilleurs dans ces occasions-là. Les vendeurs arrivaient du nord, des Esquimaux, des Roux qui, eux, restaient à l'extérieur de la station, trop chaude à leur goût. Ils avaient de superbes fourrures de loups gris et rouges et les acheteurs en combinaisons spéciales se pressaient autour des peaux.

Jdrien était venu là, puis avait disparu sans que personne puisse dire où il était allé. Yeuse pensait qu'il avait dû essayer de se rapprocher de Salt Station, mais c'était un endroit trop difficile d'accès pour que Farnelle en fasse autant.

Pour se rendre dans la Province de la Baie d'Hudson, il fallait un passeport spécial que Lady Yeuse lui avait procuré, mais elle devait obligatoirement le faire viser par les autorités locales et elle s'y rendit, découvrit une file d'attente de plusieurs dizaines de personnes. Lorsque ce fut son tour, le fonctionnaire la regarda un bref instant puis disparut. Elle avait opté pour la franchise. Elle représentait la présidente, sur son ordre de mission, et pensait que personne n'oserait s'attaquer ouvertement à elle.

Ce fut un Aiguilleur gradé qui vint la chercher. Elle ne s'y connaissait pas trop dans leur hiérarchie, mais supposa que c'était un maître de première classe, au moins. Il la pria avec courtoisie de venir s'asseoir dans son bureau, le temps que le visa soit accordé.

— Vous n'allez pas, vous, une représentante de la présidence, attendre avec cette foule.

Il lui servit à boire, parla de choses et d'autres et peu après on apporta son passeport visé.

— Nous vous souhaitons un agréable séjour dans notre Province.

Elle alla louer une draisine et quitta Fur Station pour le nord, en roulant sur une voie prioritaire. On devait la surveiller de toutes les façons et les aiguillages à mémoire devaient enregistrer le passage de sa draisine, puisque tous les véhicules possédaient un code d'identification.

Après deux jours – elle avait passé la nuit dans un minable traintel d'Y station –, elle atteignit Port Harri Station. Yeuse et elle avaient espéré qu'en se rapprochant du lieu de la disparition de Jdrien, ce dernier se manifesterait par des appels télépathiques, mais c'est en vain qu'elle rôda dans la station. Le Messie des Roux n'entra pas en communication mentale avec elle.

Jdrien avait pu abandonner les rails pour marcher à travers la banquise, car sa constitution lui permettait, une fois chaudement vêtu, d'affronter les basses températures. Dans ce cas elle ne pouvait espérer découvrir ses traces.

Pendant quelques jours elle traîna dans les bars, les restaurants, y compris les plus modestes cafétérias, et on commença de la connaître. Elle se méfiait de tout le monde mais se montrait souriante, joviale même, avec son franc parler habituel. C'est ainsi qu'elle découvrit une chose qui, au départ, ne lui parut pas très importante, mais qui, peu à peu, la força à s'intéresser à ce mode de locomotion utilisé par certains éleveurs de la région : les attelages de chiens de traîneaux.

— Je vous crois pas, déclara-t-elle, en jouant l'ivresse à un interlocuteur grand buveur de bière, qui lui affirmait qu'il y avait au moins vingt attelages dans le coin.

— Vous pariez, petite voyageuse ?

— Topons là.

— Ils en ont tous... Vous croyez qu'ils vont attendre que les caribous, les ovibos viennent s'empêtrer dans les rails ? Ces troupeaux-là ont compris que les rails, c'est par là qu'arrivent l'homme et ses fusils, et qu'il vaut mieux les éviter. Et les chasseurs sont marrons, sauf ceux qui ont des chiens, un bon traîneau et du poisson gelé.

— Pour manger en route ?

— Pour nourrir les chiens.

Elle y pensa par la suite, au restaurant, et se dit que Jdrien avait peut-être emprunté un attelage de chiens, l'avait loué ou même acheté. Comme elle l'avait fait pour Jdrien, Yeuse lui avait remis une très grosse somme en dollars. Farnelle lui avait rappelé que déjà à Gravel Station elle l'avait bien gâtée en billets de banque, mais Yeuse avait insisté. Avec des dollars plein les poches on pouvait faire parler les gens.

Elle ne retrouva son raconteur d'histoires de chiens que le lendemain :

— Je tiens le pari.

— Dix dollars.

— Cinquante.

Il la regarda avec suspicion :

— Si vous travaillez pour eux, dites-le tout de suite.

Elle n'avait pas besoin d'une explication supplémentaire, savait qui il désignait ainsi. Mais il pouvait lui-même être à la solde de ces « eux ». Dans cette Province on disait qu'il y en avait un sur dix habitants, peut-être même plus.

— Vous avez une draisine ? Bon, je vais vous amener chez un copain et vous verrez son attelage... Il est splendide.

Ils partirent chez le copain, un éleveur de renards argentés qui refusa au début de leur montrer ses chiens.

Il fallut quelques tournées d'alcool qu'il distillait lui-même pour le convaincre.

— Je vous préviens, c'est en dehors de la verrière. Faut aller à cinq cents mètres.

Pour le compagnon de Farnelle c'était le bout du monde, mais elle marcha sans peine jusqu'à un igloo habilement construit dans un faux tas de congères. Les chiens logeaient là. Le traîneau était dressé contre la paroi.

— Ils sont extraordinaires. Avec eux, je suis tranquille, plus qu'avec ma draisine, et ils sont capables de lutter contre les loups. On sort une fois par semaine.

— Vous les vendez ? demanda Farnelle quand ils furent de retour au chaud.

— Vous voulez rire, vendre des bêtes pareilles ?

— Mais si je voulais un attelage ?

— Ma petite voyageuse, faudrait d'abord apprendre à les mener

et ça prend du temps, croyez-moi. Des semaines...

— Un type, qui arriverait comme ça, ne pourrait pas du jour au lendemain repartir avec un attelage ? fit-elle découragée.

— Ça dépend du bonhomme. Mais je vais vous dire, avec une femme ils se montrent plus coriaces, plus cabochards... Si, je vous assure, et ce n'est pas faire du sexisme. Vous, peut-être en une semaine vous y arriveriez mais c'est quand même dur. Faut être patient, mais ferme, juste, mais ne pas hésiter à taper parfois.

Il refusa de lui indiquer où elle pourrait trouver des chiens à louer ou à acheter. Elle lui offrit une prime mais il se fâcha un brin, disant qu'il gagnait bien assez sa vie sans avoir besoin qu'on lui achète un copain.

Ce fut sur le chemin du retour que son compagnon de bar, auquel elle avait payé les cinquante dollars du pari, lui dit qu'il pourrait peut-être faire quelque chose pour elle, si elle était prête à le dédommager.

— Combien ? demanda-t-elle.

— Cent ?

— Quatre-vingts.

Il lui donna un nom, Wantchey. L'homme avait une ferme d'élevage d'agneaux caraculs, fournissait des fourrures de prix et de la laine très recherchée, mais clandestinement il formait des chiens de traîneaux et avait toujours un attelage à vendre.

— Mais je vous préviens, il est très cher.

— Comment arrive-t-on chez lui ?

— À ses risques et périls. Il est très surveillé par les Aiguilleurs qui voudraient bien le prendre en flagrant délit, mais c'est un malin. Si vous allez directement à sa ferme, vous serez immanquablement suivie.

L'homme n'était pas net. Il pouvait, d'un côté, lui escroquer quatre-vingts dollars, puis avertir les Aiguilleurs qui le récompenseraient d'une belle prime. On les disait fort généreux pour les délateurs. Mais elle jouait la naïve, écoutait ses instructions.

— Il ne vous recevra pas si vous êtes accompagnée, vous voyez ce que je veux dire par là ?

— Tout à fait.

— Alors, il faut dépasser l'embranchement de sa ligne privée

d'une vingtaine de kilomètres, jusqu'à une voie de garage signalée par trois panneaux successifs. J'ai vu que vous étiez capable d'affronter la glace, tout à l'heure. Là, il faudra franchir les congères. Si vous le prévenez Wantchey sera de l'autre côté avec un traîneau et vous amènera vers ses chiens, en moins d'une heure. Mais je vous le dis, il vous faudra franchir une espèce de colline de congères.

— Je peux appeler Wantchey sans risque ?

— Dites que vous voulez du caracul sur pattes, il comprendra, si vous précisez que c'est exactement du breitschwanz que vous recherchez. C'est une variété prélevée sur un agneau né avant terme. Impossible donc de l'avoir sur pattes.

— Et il sera derrière les congères ?

— Vous pouvez y compter. Préparez au moins mille dollars, ma belle voyageuse.

Lorsque plus tard elle téléphona depuis son traintel, l'homme ne parut pas surpris et lui fixa rendez-vous pour le lendemain dix heures, derrière les congères.

Elle se leva bien avant le jour, s'équipa avec soin. En cas d'attente prolongée, elle ne voulait pas risquer de geler dans une méchante combinaison isotherme. Celle qu'elle enfila lui avait été fournie par Yeuse et offrait toutes les garanties.

Dans la draisine elle emportait des rations alimentaires et cachait un pistolet automatique sous la fourrure qu'elle gardait sur sa combinaison.

À dix heures moins le quart, elle immobilisait la draisine sur la voie de garage, et abandonnait celle-ci pour gravir les congères sur sa droite. Elle dut marquer plusieurs arrêts à cause de son essoufflement et pour éviter de trop transpirer. Le système de ventilation et absorption de l'excès d'humidité était toujours la principale cause de défaillance de ces combinaisons. Elle passa dans une sorte de faille, découvrit l'immensité de la banquise de la Baie d'Hudson, de l'autre côté.

Wantchey était en retard et elle n'apercevait aucun traîneau se dirigeant vers elle, pas même un point noir en train de grossir.

Au bout d'une heure, elle estima que le rendez-vous avait été annulé pour des raisons de sécurité, et décida de rejoindre son véhicule. Le réseau secondaire lui apparut, ainsi que la voie de garage, dans sa nudité : la draisine avait disparu.

CHAPITRE VI

Depuis que les Tibétains isolaient la colonie par un blocus impitoyable, les Rénovateurs craignaient qu'ils n'escaladent la face sud de leur falaise. Déjà, les habitants de cette Compagnie, habitués depuis des générations à évoluer à des hauteurs vertigineuses, avaient établi quelques échafaudages, quelques passerelles, jusqu'au jour où, grâce à quelques imitations de peintures rupestres, on avait stoppé leur invasion. Très respectueux des ancêtres, les Tibétains avaient refusé de profaner cette montagne sacrée. Mais les Rénovateurs restaient vigilants et, depuis que Rigil et Charlster avaient pris le pouvoir, une patrouille effectuait des rondes nocturnes pour éviter toute attaque surprise. De plus, des radars et des capteurs d'infrarouges étaient disposés sur le plateau supérieur.

La patrouille venait de rejoindre son poste creusé dans la roche et protégé par une trappe imitant la glace. Les hommes se réchauffaient auprès d'un radiateur et buvaient du thé au beurre, leur combinaison isotherme n'ayant pas toutes les qualités requises pour leur permettre d'évoluer durant une heure par moins soixante-dix degrés. Une autre patrouille se préparait.

Et soudain, un des capteurs à infrarouges donna l'alerte. Il stridula, prévenant tout le poste qui s'équipa en hâte. Le chef avertit immédiatement Rigil, qui dormait. Lorsque ce dernier grimpa jusqu'au poste, les deux tiers des hommes de veille couraient vers le bord de la falaise et des projecteurs installés au loin illuminaient la nuit, juste à l'aplomb du vide.

— Curieux que l'infrarouge continue à siffler, remarqua quelqu'un.

— On ne voit pas un Tibétain, pourtant.

Le chef de patrouille indiqua qu'ils approchaient de l'abîme,

mais n'avaient pour l'instant rencontré aucun point de résistance de la part des Tibétains. La logique guerrière aurait voulu que la première vague d'assaut établisse un front dès que les appareils se seraient mis à fonctionner.

— Vous savez, la logique des Tibétains est tout à fait différente de la nôtre, dit Rigil.

Charlster arrivait en robe de chambre épaisse, suivi par deux jeunes filles à peine vêtues et effarées.

— Est-ce le début de la guerre ? demanda-t-il, inquiet... Si jamais un obus ou un missile atteint le dôme de notre observatoire, nous devons remettre l'expérience de plusieurs mois.

— Tout est prévu, lui annonça Rigil.

Au même instant, la voix du chef de patrouille couvrit les leurs dans le poste souterrain :

— Rien à signaler, tout est calme. Nous sommes au bord de la falaise et nous éclairons les échafaudages en dessous. Il n'y a aucune trace suspecte, aucune silhouette. Dans la vallée, un train charbonnier vient de passer normalement... Nos projecteurs couvrent des kilomètres carrés de désert total.

— Vous voyez, dit Rigil, c'est une fausse alerte. Un détecteur qui s'est détraqué. Nous allons demander au chef de patrouille d'aller l'examiner et, au besoin, de le mettre hors circuit.

Le détecteur cessa d'être excité et la stridulation s'arrêta, au grand soulagement de tout le monde. Les deux filles qui accompagnaient le professeur avaient de petits sourires équivoques pour les garçons du poste, émoustillés par leur semi-nudité. Tous savaient qu'elles sortaient de la couchette du vieux savant. Ce n'était plus un secret pour personne. Si les plus âgés s'en moquaient, les plus jeunes commençaient de trouver le personnage bien bizarre.

— Ici le chef de patrouille. Nous avons découvert le détecteur défectueux. Il avait été légèrement tordu lors de la dernière tempête, par la chute d'un bloc de glace. Il est dirigé vers le haut.

— Qu'aurait-il pu détecter, s'interrogea Rigil, il n'y a pas de gros oiseaux dans ces montagnes ?

— Un dirigeable, fit Charlster.

— Liensun est reparti pour sa banquise avec le *Ma Ker*... Orientez tous les projecteurs vers le haut. Il est possible que ce jeune imbécile soit revenu clandestinement pour rencontrer Ann

Suba. C'est un ambitieux qui se donne des côtés chevaleresques.

On orienta aussi des détecteurs à infrarouges, des radars, des asdics, mais rien n'apparut sur les écrans et les sirènes ne se déclenchèrent pas.

— C'est tout de même étrange, insista Charlster. À votre place je donnerais à ces hommes l'ordre de rester au-dehors encore un peu. Et je réveillerais le reste des forces de sécurité de la colonie.

— Je m'excuse, intervint le chef de poste, mais les hommes doivent maintenant rentrer. Leur combinaison ne peut les protéger au-delà d'un certain temps.

— Mais alors, si les Tibétains attaquaient ?

— Nous avons des bunkers enterrés d'où nous pouvons couvrir, avec un feu nourri, tout le plateau.

— Et contre le dirigeable ?

— Deux batteries de missiles automatiques, guidage aux infrarouges.

Il fallut rappeler les hommes qui commençaient de se geler à l'extérieur et bientôt le poste fut trop étroit. Charlster, suivi par ses deux compagnes, descendit d'un étage dans la salle du quartier général. Rigil le rejoignit, commuta tous les écrans et ils purent constater le vide total du plateau, balayé par un léger vent, et celui du ciel.

— Je ne suis pas rassuré, dit Charlster.

Il renvoya ses deux amies en leur murmurant à l'oreille quelque chose qui les fit rire.

— Vous avez du café ?

— Tout de suite, s'empressa Rigil.

— Il est minuit, dit Charlster. Je venais à peine de me coucher, après avoir travaillé toute la soirée avec ces deux jeunes filles qui sont très douées pour les sciences... Je vais attendre une heure avant d'aller me remettre à mon bureau. Je ne dormirai pas.

Ils burent du café et Rigil fit même apporter un en-cas de la cafétéria, le professeur ayant une petite faim. Il grignota son sandwich au poulet avec plaisir, mais son grand front restait barré par des rides de réflexions anxieuses.

— Liensun n'aurait pas pu revenir avec un commando, essayait de le rassurer Rigil.

— Et s'il s'était associé avec les Tibétains, le Grand Lama ?

— Ces derniers considèrent le dirigeable avec une grande méfiance. Aucun Tibétain n'aurait embarqué à son bord, et de surcroît la capacité de cet appareil est quand même limitée.

Rigil demanda qu'on fasse apparaître la carte cathodique du plateau au-dessus et l'examina avec soin.

— Ici la falaise sud, par où nous avons toujours craint une attaque des Tibétains. Elle n'est jamais venue mais, avec leurs échafaudages et leurs passerelles, ils ont atteint une belle hauteur... Ici, au sud-est, une falaise plus étroite mais nue. Enfin, notre falaise d'origine avec nos échafaudages, à l'est.

— Pourraient-ils venir par le nord ?

— C'est exclu. Il faudrait entreprendre une très lointaine escalade, puis marcher toute une journée parmi des glaciers fantastiques, et des séracs chaotiques offrent des obstacles quasi infranchissables. Je crois savoir à quoi vous pensez... Un dirigeable pourrait s'ancrer de ce côté-là et le commando arriverait directement ici. Mais dans quel état et avec quel matériel, puisqu'il lui faudrait une nuit et une journée de progression pénible ?

Soudain, il y eut une autre alerte. Rigil se précipita dans l'escalier taillé à même le roc, suivi par un Charlster plus lent, moins entraîné.

— C'est toujours le même détecteur, mais cette fois nous avons eu une image sur l'écran radar. Nous l'avons enregistrée et nous allons vous la passer.

Charlster la regarda attentivement, se la fit projeter encore deux fois.

— Ça ne ressemble pas à un dirigeable, dit Rigil. Cette forme très fuselée... Il n'y a pas de nacelle... Les gouvernes ne sont jamais disposées ainsi... Et c'est absolument silencieux.

— Un phénomène magnétique, murmura quelqu'un, avec la crainte de dire une sottise.

— Ce serait possible, dit le professeur, mais pourquoi l'infrarouge aurait-il fonctionné ? Je me demande si les Tibétains ne sont pas en train de nous taquiner avec une baudruche bricolée. J'ai lu que jadis ils étaient amateurs de cerfs-volants, de montgolfières gonflées à l'air chaud. Le rayonnement aurait pu être suffisant si un brûleur, par exemple un de leurs réchauds à charbon, avait été accroché en dessous... Mais ce n'est qu'une vague hypothèse.

— Vous n'avez pas ouvert le feu ? demanda Rigil au chef de poste.

— Ce fut très fugitif et les batteries n'ont jamais eu le temps de pivoter pour viser cette cible. Il semble que l'objet soit allé vers l'Est. Il survolerait la vallée en ce moment. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il est d'une extrême maniabilité. Rien à voir avec le dirigeable *Ma Ker* de Liensun. Il a pivoté en quelques fractions de seconde, sur une image qui n'a pas été enregistrée.

Charlster reprit du café et se sentit encore une petite faim pour un sandwich à la viande fumée et au beurre salé. Il demanda si on ne pouvait pas servir ses deux collaboratrices qui attendaient dans son bureau.

Rigil commençait de le trouver agaçant et même légèrement sénile. Il aurait préféré qu'il retourne se coucher, faire réchauffer sa vieille peau par les deux jeunettes. Lui, avait un pressentiment. Il ne s'agissait pas d'un dirigeable. Il aurait préféré que ce fût le *Ma Ker* et cet aventurier de Liensun. L'inconnu l'horrifiait. Cette chose fuselée qui flottait dans les airs, silencieusement, car aucun bruit de moteur n'avait été perçu ni enregistré, ressemblait à une menace.

— Je vais me coucher, décréta enfin le professeur, au grand soulagement de Rigil qui remonta dans le poste.

Les radars chassaient la moindre anomalie dans le ciel d'un noir d'encre, mais apparemment il n'y avait plus rien.

Cette nuit-là Ann Suba se réveilla brusquement et se dressa sur sa couche. Elle avait rêvé de Liensun, sans savoir si c'était de son seul fait ou bien s'il avait tenté d'atteindre son esprit. Elle s'habilla en frissonnant, le chauffage étant fortement réduit, passa dans son bureau qui donnait sur un étage des échafaudages, une passerelle assez fragile. Heureusement, il y avait de l'électricité et à travers la baie en verre organique la flaque de lumière éclairait la balustrade, et même un peu au-delà.

Elle se pencha sur son journal qu'elle tenait avec application, les événements actuels lui paraissant trop importants pour ne pas en transcrire les faits saillants, lorsque son regard fut attiré marginalement.

Un cri de terreur lui échappa. Une grosse masse noire venait de s'immobiliser contre la balustrade, flottant dans l'air de la vallée. Une forme fuselée, surmontée d'un panache en forme de crosse qui,

à la réflexion, était un jet de vapeur. Toute la passerelle craquait car cette masse se balançait lourdement.

CHAPITRE VII

Au bout de trois jours ils se retrouvèrent tous en territoire connu, Lien Rag, Gus, Kurts, le petit Kurty accroché sur le dos de la chèvre-garou, baptisée Gueule Plate par Gus. La caravane avait eu assez de chance dans ce puits d'ascenseur désaffecté, exception faite d'une partie de leur équipement, qui leur avait échappé au cours d'une manœuvre délicate et avait été engloutie dans le liquide invisible du fond. Durant toute l'escalade, la pesanteur était restée assez fixe, contrairement aux espérances de Kurts qui souhaitait qu'elle s'inverse. Ils auraient descendu au lieu de grimper, et ainsi économisé leurs forces. Mais, par contre, tout ce liquide qui stagnait au fond les aurait peut-être noyés.

Ils retrouvaient les cabines qui leur paraissaient désormais d'un confort luxueux, les douches, la nourriture dans les frigos, la salle de contrôle. Gueule Plate s'était tellement attachée au bébé qu'on ne pouvait plus l'en séparer. Il fallait que les trois hommes se liguent pour l'immobiliser. La première fois, ils avaient négligé de lui fourrer un bâillon dans la bouche, et ce visage féminin très grossier avait ouvert une gueule affreuse sur des dents extrêmement pointues. Kurts en portait encore la marque sur son mollet droit.

Désormais ils négociaient avec elle l'échange de nourriture contre Kurty. Il fallait le nettoyer, le bercer un peu tout de même, et son père commençait de regarder la loupée d'un sale œil jaloux. Dans les germoirs ils trouvèrent pour elle une herbe très haute. Durant leur absence, du moins celle de Lien et de Gus, elle avait fortement poussé.

— Curieux que les Garous ne soient pas venus faucher de la nourriture, comme d'habitude.

Kurts emporta son gosse dans le bain avec lui, le nettoya avec

un soin extrême tandis que Gueule Plate s'empiffrait d'herbe savoureuse en poussant de petits cris d'extase qui les gênaient tous.

— On dirait une femme en train de faire l'amour, constata Gus.

Lien Rag, une fois récuré, se mit à la cuisine, prépara une série de plats en sifflotant gaiement. L'apparition de Kurty était pour lui le signe d'une prochaine libération de ce satellite infernal. Ils trouveraient les scaphandres, plongeraient dans le vide sidéral pour arraisonner une de ces navettes folles qui allaient et venaient entre Concrete Station et le satellite. Il fallait faire vite, de crainte que la singularité du système ne se détraque encore plus. Tout se détraquait, dans ce monde artificiel.

Ils dormirent comme des bienheureux, sauf Kurts qui dut admettre la chèvre-garou dans sa cabine. À cause de l'odeur et des regards enamorés qu'elle lui lançait il ne parvenait pas à dormir tranquille, mais le petit était bien, dans le douillet du ventre moelleux, à proximité des deux mamelles, des deux seins plutôt, toujours approvisionnés pour ses fringales.

Dans la nuit, le thermomètre chuta en quelques minutes et ce fut l'alerte générale. Il fallut trouver de quoi couvrir le gosse, la chèvre-garou qui grelottait, habituée à un climat tropical, essayer de détecter la panne. Gus se glissa dans sa combinaison et partit en quête du fusible fondu, mais ne le trouva pas. Tous les voyants de la salle de contrôle étaient au rouge et il hésita avant de donner l'alerte générale.

— Si c'est le réacteur, on est foutus...

— Le cœur central est inaccessible à des gens comme nous. Tout est codé, expliqua Lien Rag, à la suite de Kurts. Nous avons en vain cherché la formule durant toutes ces années.

Déjà, les traînées de condensation gelaient et Kurts s'inquiétait pour Kurty qui se plaignait, malgré la chaleur de sa nourrice et les couvertures spéciales. Gueule Plate claquait des dents et c'était tout bonnement insupportable.

Tant que dura la nuit, et celle-là fut de trente-quatre heures, ils ne purent rien faire, sinon faire dégeler de la nourriture, entasser tout ce qui pouvait les réchauffer sur l'enfant et la chèvre-garou. Kurts annonça que si ça continuait, il prendrait l'enfant dans sa combinaison et que la nourrice à quatre pattes irait se faire voir ailleurs.

— Ici, on a du lait pour le gosse.

— Oui, mais celui de Gueule Plate lui a particulièrement réussi, plaïda Gus. Depuis que je l'ai trouvé il a pris un bon kilo, et même davantage.

— Je ne veux pas qu'il devienne obèse, répliqua Kurts, avec une mauvaise foi évidente.

Mais Gus, qui fouinait partout, découvrit qu'un Garou s'était introduit dans un transformateur où il avait complètement grillé, mettant une bonne partie de Salt en panne. Il dut déblayer à coups de pic le cadavre brûlé, puis congelé, le détacha en morceaux répugnants avant de rétablir le courant. Lien Rag vint le remplacer, mais, comme des Garous se manifestaient à nouveau, il ne voulait pas abandonner la surveillance des germoirs.

— Il faut aussi protéger Kurty, ces loupés pourraient le kidnapper pour l'avaler.

Mais Gueule Plate veillait malgré le froid et poussait des clameurs de poissarde dès qu'un de ces hybrides approchait de sa cabine.

— Les loupés ne viennent que lorsqu'ils sentent une présence humaine dans le coin, décréta, ce soir-là, Gus. La preuve, quand nous sommes partis, ils ont laissé les graines germer, mais dès que nous sommes revenus ils ont rappliqué.

— On pourrait parler d'anthropotropisme dans ce cas, dit Lien Rag. C'est tout à fait plausible. Ils doivent regarder, et faire une association entre la possibilité de manger et la présence d'un de nous trois. On devrait chercher comment les éloigner.

— Non, dit Gus, ce qu'il faut faire, maintenant qu'on a pris quelques vacances, c'est rechercher les scaphandres sidéraux, et ensuite voir ce que donnent les fameux logiciels que conservaient les Trues. Rien ne prouve qu'il s'agit bien des mémoires perdues de l'ordinateur.

— Les agonisants t'ont pourtant dit que c'était bien ça, non ?

— Les agonisants avaient une idée fixe. L'ordinateur les avait empoisonnés et ces logiciels allaient les venger. Mais nous seront-ils utiles ?

Désormais ils passèrent la majeure partie de leur temps dans la salle des contrôles et des terminaux. Ils s'organisèrent. Gueule Plate et Kurty furent installés dans un coin, pour éviter qu'ils ne soient

attaqués par les loupés. L'ennui, c'était que Gueule Plate était gourmande des instruments fabriqués en chitine et de tous les câbles qu'elle apercevait.

— En plus elle crotte partout, s'emportait Kurts, qui se promenait avec un aspirateur portatif dont il vidait le réservoir, avec des mines écoeurées.

Un premier logiciel fut enfin proposé à l'ordinateur avec une émotion quasi religieuse et, comme la chèvre-garou choisissait ce moment pour roucouler d'une voix tendre tout en léchant Kurty, le père de ce dernier alla lui donner un coup de pied dans le derrière, si bien que l'hybride se mit à pleurer à chaudes larmes. Il fallut galoper lui chercher une sucrerie pour la calmer, encore qu'elle préférât les paquets de sel, mais ce dernier était plus rare parmi leurs réserves que les douceurs, ce qui n'était pas surprenant, vu l'appellation de cette partie du satellite.

— Attention.

Ils fixèrent les écrans, n'osant plus bouger, ni se regarder, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que Lien Rag osa dire ce que les autres pensaient :

— Il n'y a que des formules de mathématiques. Aucun de nous n'est fichu de les comprendre. Ce sont des données réservées à l'ordinateur, mais encore faudrait-il savoir si elles ne sont pas dangereuses pour nous.

Mais lorsque Gus, juché sur le tabouret de commande, voulut retirer le logiciel, l'ordinateur protesta en lettres rouges sur l'écran principal :

« Enregistrement non terminé, équations non vérifiées, données incomplètes. »

Gus eut le réflexe de demander quelles étaient ces données, et l'ordinateur consentit à préciser qu'il s'agissait de paramètres qui permettaient de fixer à chaque instant la position du satellite par rapport au Soleil, les stabilisateurs gyroscopiques utilisant l'astre, invisible derrière l'écran de poussières lunaires, comme axe directionnel.

— Ça, c'est important, dit Lien Rag. Il faut continuer la lecture de ce logiciel et l'enregistrement. Je suis certain que la gravitation de S.A.S. en sera améliorée, peut-être définitivement assise...

— Tu crois que les Trues avaient voulu le chamboulement de

l'apesanteur pour ennuyer leurs ennemis ? demanda Gus.

— Certainement. D'autant plus que dans leur marécage ils en souffraient moins que par ici.

— Dans combien de temps devrions-nous constater une amélioration ? demanda Kurts. Va-t-il y avoir des modifications ? Que j'aie au moins le temps de choper Kurty pour l'empêcher de s'envoler.

— Tout va aller très vite, mais nous ne devrions pas en souffrir puisque, par hasard, nous traversons une période de stabilité.

Néanmoins ils attendirent avec angoisse. Jusqu'à ce que Gus pousse un soupir de déception :

— Je me sens légèrement plus lourd. Quand je me soulève sur mes bras j'ai l'impression de peser deux ou trois kilos de plus.

Tous ressentait le même effet, même la chèvre-garou dont les mamelles-seins parurent pendre davantage.

CHAPITRE VIII

Depuis combien de temps ? Depuis combien de temps se trouvait-il immergé jusqu'au cou dans ce cuveau rempli de lanoline pure ? Il avait perdu la notion du temps qui passait et son propre calendrier anatomique, détraqué depuis, ne lui était d'aucune utilité. Régulièrement il s'efforçait d'analyser sa situation, même si ce test ne lui apportait aucun progrès dans sa recherche du temps écoulé.

Il s'était réveillé dans ce cuveau rempli de graisse épurée, debout, les pieds emprisonnés, invisibles dans cette couche, de couleur vaguement jaune. Ses bras étaient libres mais il ne pouvait constamment les garder sur sa tête ou au-dessus de la surface. Ils s'enlisaient lentement et pour les libérer c'était une longue affaire. Ses muscles s'atrophiaient, tandis que cette matière, utilisée le plus souvent comme excipient, pénétrait sa peau, gonflait ses tissus.

On ne lui donnait pas à manger mais il pouvait puiser à pleines mains dans la lanoline s'il le désirait. Elle n'avait presque pas de goût et, à condition de ne pas trop en mettre à la fois dans sa bouche, il réussissait à l'avaler, mais son palais s'amollissait et s'irritait d'un rien.

Il pouvait boire, lorsqu'ils daignaient faire descendre vers lui un tube articulé qui n'en finissait pas de tourner autour de sa tête, et qu'il devait happer d'une main pour le placer entre ses lèvres et en avaler l'eau qui lui parvenait en goutte à goutte. Toujours sans prévenir, le tube remontait vers le plafond et, un jour qu'il avait essayé de le retenir entre ses dents, il avait dû attendre quarante-huit heures avant de boire à nouveau.

Cette masse de lanoline l'étouffait lentement, bouchait ses pores. Même si on avait libéré ses chevilles il n'aurait jamais

retrouvé la force de se hisser hors du cuveau. Il s'affaissait. Lentement mais inexorablement. Au début, en se raidissant il réussissait à sortir le haut de ses épaules mais désormais la surface de la lanoline remontait vers son menton, on avait la fausse impression d'être soutenu par cette graisse alors qu'en fait on se laissait aller. Il n'avait presque plus la force de réagir.

Et lorsqu'il levait les yeux, il ne voyait que l'écran vert sur lequel s'écrivait en lettres noires le texte suivant :

« Votre curiosité envers les Aiguilleurs est seule responsable de votre sort. Cette station fait partie de nos privilèges accordés en d'autres temps. Vous êtes venu ici sur ordre de la nouvelle présidente, Yeuse. Nous pouvons mettre fin à votre attente si vous acceptez de collaborer avec nous. Notre première question est : Où se trouvent réellement votre père Lien Rag, l'ex hors-la-loi Kurts et le cousin de votre père, Lienty Ragus ? »

« Votre attente ». Il avait souri de cette hypocrisie tranquille. « Votre attente », alors qu'il s'enlisait au fil des heures et que bientôt la lanoline pénétrerait dans sa bouche, ses narines, achèverait de l'asphyxier. Le texte persistait, ne disparaissait jamais de l'écran. Il avait essayé d'atteindre par télépathie le cerveau du manipulateur qui pianotait ces lettres sur un clavier, mais s'était heurté à une résistance inattendue. Les murs qui l'environnaient étaient doublés d'une matière qui stoppaient net les ondes mentales. Celles-ci ricochaient et pénétraient douloureusement dans son cerveau. Très vite, il avait renoncé à cette tentative. Il s'était aussi attaqué au système qui enserrait ses chevilles mais il était simple, mécanique, et ses pouvoirs ne pouvaient rien contre.

Dans les premières heures il avait pensé à Nella, la femme Aiguilleur qui avait préféré se suicider plutôt que de retomber entre les mains de ses amis. Quel curieux suicide ! Elle avait prononcé un mot interdit et les sons ainsi produits l'avaient tuée, soit par arrêt cardiaque, soit par hémorragie cérébrale. Le mot était Ophiuchus et chaque syllabe dite à voix haute devait enclencher un processus, par exemple la formation d'un caillot de sang au niveau du cœur ou du cerveau, à l'aide d'un relais qui ordonnait la fabrication de fibrine. Est-ce que tous les Aiguilleurs se voyaient greffer un tel relais au sujet de ce même mot ? Et si quelqu'un d'étranger le prononçait, un Aiguilleur pouvait-il en mourir ou bien le relais était-il réglé en

harmonie avec sa propre voix ?

C'était au début qu'il se posait ces questions, mais depuis il avait même oublié les conditions de son arrestation, le loco-car fuyant en direction de l'Ouest, rattrapé par une vedette rapide, la voie coupée, les gaz anesthésiants diffusés par une torpille monorail. Et les deux frères, Harry et Frege ? Comble de l'ironie, ils fabriquaient de la lanoline à partir du suint de mouton. Où étaient-ils ? Morts, ou plongés eux aussi dans un cuveau identique ?

Depuis la veille, il résistait à la tentation d'avaler de la graisse pour calmer sa faim. Un raisonnement naïf, d'une logique stupide reliée à la réalité. Il se disait que s'il continuait à s'enliser il en avalerait, s'en goinfrerait sans le vouloir et qu'il était superflu de commencer avant.

Le tuyau descendit du plafond et une goutte d'eau tomba sur son front. Une délicieuse goutte d'eau fraîche. Peut-être tiède en fait, mais dans cette chaleur il la trouvait délicieuse. Il pencha la tête en arrière et commença à libérer sa main droite de l'étau de la graisse. Jamais il n'y parviendrait. Elle refusait de monter, ses muscles n'ayant plus de tonicité. Elle esquissait, sans qu'il la vît, des mouvements convulsifs mais n'apparaissait pas à la surface et le tuyau tournoyait à quelques centimètres de sa bouche qu'il ouvrait pourtant toute grande. Une autre goutte frappa son nez et le fit rugir de désespoir. Il le crut, mais n'émit qu'une plainte sourde.

Le tuyau glissa encore un peu et frôla son front. Il se renversa encore plus et essaya d'aspirer de toutes ses forces pour l'attirer entre ses lèvres mais il traînait sur sa joue droite, remontait vers l'œil qu'il taquinait douloureusement. Enfin il vint à la bouche et Jdrien reçut une petite quantité d'eau dans la gorge, s'étrangla, toussa, éructa et du coup rejeta le tuyau qui remonta tout aussitôt. Il protesta en mots indignés mais la pièce n'en renvoya aucun écho.

Pendant tout ce temps, comme indépendante de lui, sa main avait gagné quelques centimètres mais la douleur de son bras était telle qu'il préféra renoncer à la voir émerger de la surface jaune.

Parfois, il contemplait cette surface, guettait des bulles qui montaient de son propre corps malgré sa honte du début. C'était une distraction, mieux, un semblant de vie, la lanoline pouvant ensuite acquérir une horizontalité parfaite, sans défaut, désespérante. Comme une banquise effrayante. Il rêvait d'ailleurs

de banquise à perte de vue, en arrivait à attendre du fin fond, la limite du cuveau, l'apparition de points sombres. Ce seraient les Roux, ses frères, qui accourraient à son aide. Les tribus de tout le nord Arctique qui, après des jours et des nuits de marche forcée, apparaîtraient à l'horizon de Salt Station, pénétreraient dans les égouts, surgiraient en plusieurs points de la station. Ils sauraient détruire le dôme pour évacuer la chaleur qui leur était nuisible, faire front devant les armes sophistiquées des Aiguilleurs. Leur grand nombre – ils pourraient bien être cent mille – découragerait les servants des mitrailleuses, les préposés aux lance-flammes.

Mais cette mini-banquise de graisse restait immobile, figée pour l'éternité. Plus de bulles, plus de remous en surface et la tentative intérieure de sa main n'avait eu de prolongement, même tardif, sur cette couche impavide. La lanoline étouffait tout, son corps, ses pensées les plus simples. Il ne réfléchissait plus, il n'attendait plus que le moment où la substance atteindrait sa bouche.

Déjà, il ne pouvait plus lire ce qui était écrit sur l'écran et en riait tout seul, mais brièvement, deux trois secondes. Il préférerait rêver. Rêver, c'était abolir l'effort, se laisser doucement aller et, à nouveau, les tribus de Roux apparaissaient là-bas, tout au loin, en pointillés minuscules. Des pointillés inoffensifs auxquels personne ne prêtait attention, qu'on négligeait même. Mais ils allaient se multiplier, grandir, et alors ce serait la stupeur, l'affolement. Et puis il rêva de Lien Rag, son père, qui revenait lui aussi pour l'aider, de Jdrou sa mère, si jeune, bien plus que lui, si belle. Derrière, suivaient le Kid, son père adoptif, et Yeuse, et il s'inquiétait de n'apercevoir nulle part son demi-frère Liensun. Comment se faisait-il ? Mais voilà que dans le ciel surgissait une masse ovale énorme. Bien entendu Liensun avait choisi son dirigeable pour aller plus vite, pour les devancer tous. Toujours prétentieux, Liensun, toujours désireux d'être le premier. Si seulement il avait pu sortir ses bras, mais il ne fallait même pas y songer. Une main ? Peut-être une main et encore ! Mais ils le trouveraient, en dépit de tout, on le sortirait de ce trou de la banquise où il s'était malencontreusement enlisé. Peut-être était-ce une partie du corps gélatineux de Jelly qui le retenait, mais Jelly était son amie, n'est-ce pas ? Non, il avait dû s'empêtrer dans le cadavre d'un phoque qui avait gelé et emprisonnait ses pieds. Il sortit de sa rêverie brusquement lorsque

le niveau de lanoline atteignit sa bouche.

CHAPITRE IX

Au bout de plusieurs nuits, plutôt de temps réservé au sommeil, Gus réussit à relier les écrans aux caméras des cryo-magasins. Il dut se glisser dans des endroits impossibles pour joindre des fils, démonter des relais radioélectriques à moitié dévorés par les loupés. Dans ces minuscules émetteurs-récepteurs, la modulation et la détection étaient assumées par une sorte de quartz végétal, mou, mais très performant. Et les hybrides de toute nature en étaient aussi friands que s'il s'agissait de bonbons. La plupart de ces relais, même les plus cachés, avaient reçu leur visite. Gus, patiemment, les reconstituait et, pour éloigner ces sales bêtes puantes, il badigeonnait la petite boîte d'une substance qui empestait.

Il était au pupitre, lorsque, une fois de plus, les énormes quartiers de cette viande inconnue apparurent. Quel animal avait bien pu donner de telles pièces de boucherie ? Une seule aurait nourri une famille pendant des années. Il réussit à orienter deux des caméras et à pénétrer par le regard dans quelques secrets de ces immenses magasins où devaient attendre les scaphandres. C'était l'endroit idéal pour les entreposer. Puisqu'ils étaient construits pour le vide sidéral, c'était normal de les laisser dans un surgélateur où la température avoisinait le zéro absolu. Mais où étaient-ils ?

Il finit par éteindre l'écran. Il n'allait pas réveiller les autres pour l'instant et préféra rentrer se coucher. En passant devant la cabine de Kurts il tendait toujours l'oreille. Gueule Plate chantonnait dans son sommeil.

Chez lui il fit sa toilette, but un verre, s'approcha du hublot pour vérifier que les volets étaient bien clos. Il détestait que les cadavres implosés du cimetière extérieur viennent cogner au verre blindé. Et c'est alors qu'il vit le scaphandre qui flottait à quelques mètres de

lui, inaccessible. Il en fut tétanisé, sa gorge se serra au point qu'il eut du mal à respirer. Il s'effondra sur ses bras, s'assit pour contempler l'objet de ses rêves les plus chers. L'objet ressemblait à un assemblage de boudins annelés mais devait être d'une efficacité totale. Il ne voyait pas très bien le système respiratoire mais supposait que c'était l'espèce de sacoche carrée que l'inconnu portait dans son dos et, du coup, il réalisa que le scaphandre était habité par un cadavre. Depuis combien de temps ? Qui était-il ? Il s'approcha lentement, avec une sorte de respect, pour coller sa figure au hublot, essayant de distinguer le visage puisque l'objet se présentait à l'oblique, le casque vers le bas, les jambes hautes.

Sa nuit fut exécrable. Il se releva dix fois et chaque fois le scaphandre était là. Il retournait sur sa couchette, émettait des plans tous plus fous les uns que les autres. Comment happer ce scaphandre, l'attirer encore plus près, le faire pénétrer par le hublot ? Impossible.

Le lendemain matin, Lien Rag, sur sa demande, vint aussi l'observer et resta muet, émerveillé, oubliant le contenu pour ne rêver que sur le contenant.

— Tu te rends compte, disait Gus.

Kurts les avait cherchés et arrivait, furieux, prêt à passer son inquiétude en récriminations mais il s'immobilisa et se laissa fasciner à son tour.

— Il est sorti, il a évolué dans le vide...

— Il en est mort, dit Kurts d'une voix mal assurée.

Lien Rag se retourna :

— Qu'essayes-tu d'insinuer, que le scaphandre était de mauvaise qualité ? Il aurait implosé. Que l'appareil respiratoire s'est détraqué ?

— Et si on l'avait jeté dehors pour qu'il se voie mourir lentement, en dehors du monde, seul, terriblement seul...

Ils regardèrent Gus, horrifiés.

— Pourquoi pas ?

— Ou alors, dit Kurts, lui aussi a voulu arraisonner une navette, mais il n'y est jamais arrivé... Sa réserve d'air a fini par s'épuiser sans qu'il puisse retrouver le sas de sortie.

— Où est le sas, demanda Lien Rag, et de combien d'autonomie disposent ces scaphandres ? Je propose qu'avant de partir à leur

recherche on retrouve ces informations capitales.

— On peut toujours, proposa Kurts, utiliser le sas d'expulsion des déchets. Ce ne serait pas très agréable, mais qu'importe !

— Et si c'est un sas à sens unique, murmura Gus. On pourra sortir mais on ne pourra jamais revenir. Notre copain, là, dehors, c'est peut-être ce qu'il a voulu faire...

Au loin, la chèvre-garou s'impatiait en poussant des cris de femme délaissée et Kurts levait les yeux au ciel.

— Je suis à bout, éclata-t-il, à bout. Elle n'arrête pas. Cette nuit elle m'a réveillé en me léchant le visage... Non, mais vous vous rendez compte ! Elle est cinglée, oui.

— Que veux-tu, ricana Lien, elle adore le fils et reporte son affection sur le père. Je trouve qu'elle a de jolis yeux avec de longs cils palpitants. Et puis quelle poitrine, hein ? Elle ferait des jalouses dans un concours de beauté.

Kurts, furieux, alla délivrer Gueule Plate, prit son fils dans ses bras. Le petit s'habitua à la lumière et sa pupille emplissait tout son œil. Il avait forci et grandi.

La nourrice arriva et se frotta amoureusement à l'ancien pirate.

— Je vais faire le café, déclara-t-il en collant Kurty dans les bras de Lien Rag, et il fila vers la cuisine, mais l'hybride le suivit en trotinant allégrement.

Gus disparut, revint avec des jumelles spéciales et obtint une image agrandie du scaphandre. Il voyait la tache blanchâtre d'un visage, deux autres plus sombres, craignait que ce ne fût là celles de deux yeux ouverts avec effroi sur l'éternité. Il cessa d'utiliser les jumelles.

— Donne, dit Lien Rag.

— C'est un spectacle plutôt pénible..., commença Gus.

Lien Rag comprit pourquoi. C'étaient bien deux yeux grands ouverts. Il essaya de ne pas s'attarder sur leur effrayante fixité, regarda la bouche avec attention. Elle aussi était grande ouverte, dans un dernier réflexe de vaine inspiration. L'inconnu avait de belles dents blanches.

— Son visage est glabre. Je me demande si la barbe aurait pu repousser. On dit que durant plusieurs jours après la mort les poils continuent de pousser.

— Je préfère aller boire mon café que d'écouter des choses aussi

funébres, déclara Gus.

— Attends... Je vois quelque chose au-dessus du front... Ce sont des cheveux. Des cheveux fins, très blonds, me semble-t-il. Hé, il y a une mèche sur le fond du casque. Ce type portait des cheveux longs. Tu crois que c'était une mode ?

Gus accepta de reprendre les jumelles et put vérifier tout ce qu'avait découvert son cousin.

— Les photos qu'on a pu voir, les films, montrent qu'ici on portait les cheveux courts. C'était même une société assez conformiste avec, d'un côté les hommes rasés et le cheveu tondu, de l'autre les femmes déployant tous leurs charmes.

— Une femme ? fit Lien Rag. Une femme seule dans le vide sidéral ? Mais qu'est-elle allée faire au-dehors, dans ce scaphandre ?

— Aurait-elle été bannie de façon cruelle, comme je le supposais tout à l'heure ? Parce qu'elle était une dissidente, une rebelle, ou tout simplement une criminelle ?

— Accusée d'adultère, qui sait ?

Lien Rag reprit Kurty qu'il avait déposé, juste le temps d'observer le cadavre du scaphandre, sur la banquette de Gus. L'enfant se lova contre sa poitrine.

— Alors, vous ne déjeunez pas aujourd'hui ? vint s'enquérir Kurts, toujours suivi de Gueule Plate qui protesta en voyant l'enfant dans les bras de Lien Rag qu'elle paraissait détester.

— Dans le scaphandre, c'est une femme, dit Gus. Tiens, regarde.

Lien Rag, agacé, dut reposer Kurty au sol pour que la chèvre-garou lui fasse sa toilette à grands coups de langue, se demandant si c'était bien hygiénique. Ces loupés devaient charrier des tas de microbes dans leur organisme et, de toute façon, cette longue langue étroite dans cette bouche féminine l'écœurait, en général.

— Oui, c'est une femme, dit le géant. On dirait même une jolie femme... On a envie d'aller lui fermer les yeux, ajouta-t-il avec émotion.

Il resta piqué devant le hublot et soudain déclara qu'il lui trouvait un air de ressemblance.

— C'est curieux, mais j'ai une impression de déjà-vu.

Gus reprit les jumelles et observa les traits de l'inconnue derrière la vitre bombée du casque :

— J'ai eu autrefois la photographie de ma mère, morte jeune, et

je trouve que cette femme lui ressemble...

Kurts se retourna, regarda Lien Rag :

— Mais voilà, elle te ressemble aussi, mon vieux... Est-ce qu'il s'agirait d'une Ragus ?

CHAPITRE X

Immobile, figée sur place, Ann Suba ne songeait même pas à crier. La longue masse sombre ressemblait à un dirigeable, mais elle savait que ce n'était pas le *Ma Ker* et qu'il n'existait pas d'autres appareils de ce type dans le monde. Dans la lumière qui venait de chez elle, elle distinguait de grandes auréoles blanches, parfois roses, sur les flancs de la chose. Et puis elle dut se rendre à l'évidence, cette sorte de baudruche ovale enflait et désenflait, tandis qu'un panache de vapeur s'élevait. Un animal qui respirait, une baleine. Une de ces baleines volantes mythiques qui avait quitté sa banquise pour venir accoster là, à son étage. Elle aperçut l'œil vif, un peu plus loin et, levant le regard, elle découvrit l'espèce de cockpit transparent qui surmontait le fabuleux cétacé.

— Les Hommes-Jonas, dit-elle à mi-voix.

Le cockpit basculait en arrière et une silhouette en sortait, mince, luisante. L'homme se laissa doucement glisser sur le flanc rugueux portant des traces de ventouses, de calmars géants, ou de coquillages parasites.

L'homme était intégralement nu et s'approchait de la baie, souriant avec sérénité. Ann commença par reculer, intimidée par cette beauté surnaturelle d'un corps parfaitement lisse, semblable à celui d'une otarie ou d'une loutre marine.

Il fit signe d'ouvrir et elle resta immobile quelques secondes avant de lui indiquer comment entrer par le côté. Il fut bientôt dans son bureau et la lampe fit éclater des centaines de points brillants sur son épiderme huilé.

— Vous êtes Ann Suba, et je suis Hiel. Il fallait que nous venions ici et nous l'avons fait. D'autres planent à proximité, mais nous avons besoin de votre aide pour débarquer dans le plus grand

secret.

— C'est de la folie. Désormais ils sont tous armés. Vous arrivez trop tard.

Il y eut une sonnerie lointaine, puis une autre plus rapprochée et, peu après, des gens coururent dans la galerie. Une femme frappa à sa porte :

— Ann Suba ? Ann Suba ? C'est l'alerte rouge. Nous sommes certainement attaqués par les Tibétains.

— J'arrive, cria la physicienne.

Hiel cessa de sourire :

— Nous avons commis des erreurs. Ce fut un long voyage et nos amies sont lasses. Nous avons dû être repérés, car nous avons vu de puissantes lumières sur le plateau.

— Ils sont partout. Vous ne pouvez pas rester ici. S'ils découvrent... la baleine, ils vont lui tirer dessus.

— Je reviens.

Il sortit sur la passerelle et tout aussitôt fut rejoint par plusieurs personnes, des femmes et des hommes. Le cockpit se referma sans bruit et le prodigieux animal s'éloigna avec une lenteur majestueuse, sans provoquer le moindre bruit ou déplacement d'air. Et puis, d'un coup, il disparut de la vue.

— Il faut que je réponde à l'alerte, prenne mon poste. Cachez-vous à côté, dans la chambre.

— Essayez d'amener ici ce Rigil et ce Charlster. Nous saurons les rendre inoffensifs.

— Ce n'est pas si simple, dit-elle, en se dirigeant vers la porte. Je vous en prie, ne bougez plus désormais.

Dans la galerie, il n'y avait plus personne et elle courut jusqu'au point de rassemblement, fut accueillie par le regard furieux du chef de niveau.

— Nous devons nous tenir prêts à repousser une attaque contre les échafaudages. Nous allons vous distribuer des armes et vous attendrez l'ennemi à l'intérieur des cavernes.

— Mais voyons, dit Ann, comment arrivera-t-il à ce niveau si les mêmes opérations se déroulent à chaque palier ? Comment accéderait-il à une telle hauteur ?

On se retourna vers elle. Certains paraissaient choqués qu'elle émette des réserves, d'autres, sans oser approuver, paraissaient

heureux qu'elle ait eu le courage de le faire. Le chef de niveau, un jeune homme d'ordinaire renfermé, rougit violemment et se mit en colère.

— Nous devons exécuter le plan général prévu dans le cas présent. Nous n'avons pas le temps de le discuter. Il fallait émettre vos remarques lorsqu'il a été établi.

— C'était en comité restreint du collectif, dit-elle avec calme... Je n'y participais pas.

— Un comité restreint pour éviter les fuites.

— Quelles fuites ? M'accusez-vous d'être une sorte d'espionne ? Et comment ferais-je, s'il vous plaît, pour communiquer mes renseignements à l'extérieur ?

Les murmures qui s'élevaient auguraient d'une dissension dans le groupe. Certains, furieux, émanaient de gens disciplinés et prêts à obéir sans protester, mais beaucoup paraissaient approuver l'attitude de l'ancienne directrice du collectif. Le chef de niveau devint pâle et inquiet.

À cet instant Rigil et sa suite déboulèrent d'un escalier voisin.

— La voilà, dit le nouveau maître de la colonie... Ann Suba, suivez-moi.

Épouvantée, elle le vit se diriger vers son propre bureau, faire signe à son état-major de rester au-dehors. Il s'installa dans son fauteuil, croisa les bras, le visage menaçant :

— Fermez la porte, approchez... Vous êtes en communication télépathique avec Liensun, n'est-ce pas ?

— Vous me paraissez bien agité pour un chef responsable de mille Rénovateurs. Je ne comprends pas ce que vous insinuez...

— Vous êtes en communication mentale avec ce garçon qui, à bord de son dirigeable, erre au-dessus de nos têtes depuis quelques heures. Comment fait-il pour leurrer nos détecteurs, nos radars, nos asdics ? Qu'utilise-t-il ? Des images projetées par sa seule volonté psychique, des objets réels diffusant une certaine chaleur ? Vous allez immédiatement me dire comment il s'y prend.

— Liensun n'est pas au-dessus de nos têtes. Il doit séjourner là-bas, dans la nouvelle colonie qu'il a créée sur la banquise du nord Pacifique. Vous ne paraissez rien savoir sur l'autonomie des dirigeables et leur pilotage. Bien sûr, il est venu dernièrement, mais pour cet aller et retour il était dans les limites de ses réserves en

huile. Il n'aurait pu nous survoler depuis sans risquer de tomber en panne sèche... Il lui a fallu rejoindre sa colonie. De plus, entre-temps, il y a eu une forte tempête de vent que le *Ma Ker* n'aurait pas supportée sans dommages. Tout le reste n'est qu'une élucubration de votre mégalomanie. Vous, vous voyez des ennemis partout.

— Prenez garde, Ann Suba, vous m'insultez et en période critique c'est très grave. Nous pourrions vous condamner à l'exil, vous chasser de cette colonie. Ça vous plairait, de devenir la prisonnière des Tibétains qui nous assiègent ?

— Il n'y a ni Tibétains, ni dirigeable. Vos appareils se sont certainement détraqués. Ou alors, c'est une fausse alerte imaginée par vous et Charlster pour tester l'efficacité de votre plan de résistance. Dans ce cas, vous avez le droit de tout imaginer, même des hallucinations collectives provoquées par l'ennemi.

— Il ne s'agit pas de manœuvres, Ann Suba, nous sommes réellement cernés. Les écrans n'en finissent pas de diffuser des images étranges, inconnues, des sortes d'objets fuselés qui effrayent les opérateurs et tous les témoins. De quoi s'agit-il ?

— Mais je l'ignore, fit-elle avec force. Je ne suis plus rien dans cette colonie. J'étais en train d'obéir aux ordres en me présentant à mon chef de niveau, pour prendre part à la défense passive. Que voulez-vous d'autre ? Dans votre plan, il fallait prévoir l'impondérable. D'abord avez-vous seulement identifié vos agresseurs ? Peut-on même parler d'agresseur alors que jusqu'à présent il ne s'est absolument rien passé ? Vous parlez des Tibétains et puis de Liensun...

— Nous savons que Liensun a rencontré secrètement le Grand Lama... Le bruit s'est répandu dans la Compagnie, et le petit groupe de Rénovateurs qui se sont obstinés à survivre dans Evrest Station l'ont su, nous ont envoyé un message radio. C'est très estimable de leur part et nous pensons qu'ils cherchent à rentrer en grâce... Les lamas possèdent certains pouvoirs surnaturels et peuvent, avec l'aide de Liensun, projeter des fantasmagories...

Il se leva et vint vers elle comme un yak mâle furieux. Il la saisit aux épaules et la secoua avec violence.

— Allez-vous parler à la fin, espèce de putain ! Ce Liensun que vous avez attiré dans votre couchette pourrait être votre fils, et vous le protégez...

Il la projeta contre la paroi rocheuse où elle se cogna violemment la tête. À demi inconsciente, elle vit alors sortir de sa chambre Hiel, l'Homme-Jonas.

CHAPITRE XI

Le premier réflexe de Farnelle fut de descendre jusqu'au réseau et de le remonter, en direction de Port Harri Station. En chemin, elle croiserait bien des trains, des convois, une draisine individuelle ou un loco-car, serait recueillie. Mais alors qu'elle commençait de rejoindre les voies, elle s'immobilisa, luttant contre ce réflexe conditionné par la société actuelle. Tout éloignement des rails paraissait insupportable, ressemblait à une tentative de suicide. Mais si elle obéissait à cet instinct enraciné en elle, dans ses gènes, elle courait à une mort encore plus certaine. Les Aiguilleurs, toujours froids et machiavéliques, lui laissaient le choix. Aller le long du réseau et se faire tuer accidentellement, par exemple par un objet lourd qui se détacherait d'un convoi de marchandises, ou tenter sa chance sur la banquise. Une chance réduite à quelques heures, même avec la combinaison isotherme la plus efficace. La sienne devait posséder une autonomie de trois, quatre heures. La chaleur diffusée par le système donnait une atmosphère intérieure d'une dizaine de degrés. Ensuite la température chuterait rapidement. Viendrait l'épuisement puisque, malgré son entraînement, elle ne pouvait prétendre franchir des kilomètres. Elle avait perdu une heure de chauffage à attendre Wantchey.

Pourtant elle remonta sur la colline des congères, redescendit et commença de marcher vers le sud-est.

Elle avait franchi quelques centaines de mètres lorsqu'elle découvrit les traces, deux légères rainures dans la glace qui la firent sourire. Même le traîneau de Wantchey laissait l'empreinte de deux rails bien parallèles. Celles-ci devaient dater de plusieurs jours, n'avaient pas été effacées par le vent.

Au bout d'une demi-heure le système d'évacuation de la

condensation tomba en panne et elle dut déboucher les ouïes obturées par des glaçons. Elle réduisit encore le chauffage, mais dut évacuer avec une petite pompe manuelle l'humidité qui avait coulé jusque dans ses bottes spéciales. C'était désagréable, de patauger dans un fond d'eau. Dès lors, il lui fallut marquer de fréquents arrêts, tous les quarts d'heure, pomper l'eau et remonter la température pour ne pas laisser refroidir ses muscles durant le temps de repos. Elle suivait les deux traces de traîneau, évitant de penser qu'elle risquait de s'égarer loin de tout centre habité. Il lui semblait pourtant se diriger vers le sud-est, mais ce n'était qu'une appréciation subjective.

Deux heures plus tard, alors qu'elle s'immobilisait pour souffler un peu, le chauffage s'arrêta. Pourtant, elle avait cru l'économiser, le maintenant très bas durant l'effort. Et tout de suite elle eut l'impression que l'eau dans ses bottes commençait de se glacer. La pompe connaissait des difficultés. En fait, c'était toujours les ouïes qui s'obturaient et il était malaisé de les déboucher les mains gainées de tissu isolant. Elle se retourna, pour la première fois. La colline aux congères avait disparu et elle était à la fois fière d'avoir parcouru une si longue distance, et terrorisée que le réseau fût désormais hors d'atteinte. Il lui fallut résister à une panique violente qui d'abord lui fit esquisser quelques pas sur le chemin du retour.

— C'est de la folie. J'ai dû parcourir dans les six, sept kilomètres. Ce type, qui m'a vendue aux Aiguilleurs en même temps qu'il me vendait l'adresse de Wantchey, a raconté qu'en traîneau il fallait une heure. Combien de kilomètres franchissent des chiens d'attelage en une heure ? Avec un traîneau bien chargé ?

S'occupant l'esprit avec des calculs compliqués, elle reprit sa route et marcha jusqu'à être certaine que ses orteils devenaient insensibles. Ils commençaient de geler. Elle ne parvenait plus à les faire bouger à l'intérieur de ses bottes, où toute l'eau de condensation s'accumulait. Elle pompait pourtant souvent mais rien n'y faisait. Elle finit par comprendre que le niveau de l'eau dépassait ses pieds et remontait le long de ses chevilles. La pompe s'engorgeait, cessait de rejeter du liquide et elle s'imaginait avoir asséché ses bottes. Elle dut l'actionner longtemps pour évacuer toute cette sueur, et ce produit de la condensation, surtout. Sa respiration aurait dû normalement s'évacuer par un filtre spécial,

mais ce dernier était sans doute défectueux et la vapeur de son air vicié n'atteignait jamais l'extérieur.

Bientôt elle se mit dans la tête qu'elle n'atteindrait jamais la ferme aux caraculs. Qu'elle mourrait là, sur la banquise, et que jamais personne ne retrouverait son corps. Même si les loups, les goélands ou les rats l'épargnaient, il serait lentement recouvert par les tempêtes de glace, érodé par la grêle. Elle se répandrait en infimes particules sur toute la surface de la banquise.

— Je ne verrai pas les agneaux caraculs, se répétait-elle avec désespoir, comme si elle n'avait vécu que pour contempler ces petits animaux à la fourrure luxueuse. Ça doit être joli, un agneau caracul, avec ses frisettes.

Elle remarqua qu'elle s'arrêtait toutes les minutes et s'exposait le même laps de temps au froid. Il lui fallait, au contraire, marcher sans arrêt. Plus lentement, mais sans jamais marquer de pause, car viendrait le moment où elle n'aurait plus la force d'avancer le pied. Elle resterait debout quelques instants, peut-être un quart d'heure avant de s'accroupir, puis de s'allonger. Elle avait lu bon nombre de récits sur la mort de voyageurs égarés sur la banquise.

Alors, elle marcha à tous petits pas glissés, entre les deux rails laissés par le traîneau. Parce que ces deux lignes parallèles la réconfortaient, apportaient à son comportement de Femme du Chaud l'apaisement, et même plus, l'absolution de ce péché abominable commis envers la société ferroviaire et son credo.

En plein délire, remplie d'une reconnaissance éperdue envers ce qu'elle prenait pour un réseau salvateur, elle pleurait et riait à la fois, trébuchant tous les cinq pas, lorsqu'elle vit le loup, assis justement entre les deux « rails » et qui la regardait. Elle s'arrêta si brutalement qu'elle oscilla d'avant en arrière avant de porter une main lente à son arme.

— Tu m'attendais, hein ?

Elle ne parvenait pas à sortir le pistolet de son étui et le loup ne bougeait pas. Il avait même penché la tête sur le côté droit d'un air quelque peu moqueur.

— Tu te fous de moi, hein ? Parce que tu t'imagines qu'à la fin c'est toi qui gagneras et que tu me croqueras. Tu ne feras pas une bonne affaire. Je suis très osseuse, tu sais...

L'animal redressa la tête, bâilla et puis il s'allongea, mit son

museau entre ses pattes à la fourrure blanche et grise.

— Tu as de la veine que j'arrive pas à dégainer, mais tu n'as rien perdu pour attendre... Tu es tout seul ? Tu as quitté ta meute ?

Elle eut un rire nerveux.

— Je n'ai jamais vu un loup presque blanc, à part les pattes... Tu es quoi, un albinos ? Les autres t'ont exclu de la bande ?

D'un coup elle reprit contact avec la réalité et se pencha légèrement en avant :

— Es-tu vraiment un loup ? Mais dis donc, mais dis donc, toi...

L'animal dressait ses oreilles, la regardait avec presque de l'inquiétude.

— Tu... tu serais un chien ?

Elle avait esquissé quelques pas enthousiastes mais se souvint que les chiens de traîneaux étaient souvent sauvages, ne connaissaient que leur maître. Cet éleveur de renards argentés lui avait conseillé d'être ferme, de frapper si jamais elle possédait un attelage.

Se souvenant des quelques provisions qu'elle transportait, oh ! des produits très caloriques sous une forme réduite, elle se débarrassa de sa fourrure, essaya de fouiller dans sa poche arrière, finit par attraper un étui, grimaça en regardant la composition :

— Sucre, vitamines, je me demande...

Elle approcha, tendant l'espèce de barre couleur chocolat au bout de son bras. Le chien resta dans la même position, levant vers elle des yeux résignés. Il n'aimait que le poisson gelé, n'avait jamais mangé autre chose et ce qu'elle lui offrait ne lui disait absolument rien, mais par amabilité il consentit à donner à cette barre deux ou trois coups de langue.

— Mais dis donc, on est un bon chien, nous autres, un gros bon chien gentil, hein ?

Il grogna légèrement pour marquer les limites à ne pas franchir dans la niaiserie et elle se le tint pour dit.

Elle remarqua le collier d'attelage, le harnais, se souvint-elle ensuite. L'animal était superbe, bien nourri, mais paraissait désespéré.

— Tu viens de chez Wantchey ? Tu t'es échappé ? Est-ce que tu consentirais à me conduire chez lui ? Ça n'a pas l'air de t'emballer mais je ne peux quand même pas rester là, sur cette banquise

déserte, à te contempler et te faire la causette.

Le chien parut réfléchir et finit par se lever. De son harnais pendait une lanière en cuir et dans un réflexe elle la saisit. Il parut assez satisfait de cette initiative et consentit à marcher en direction du sud-est, comme s'il rentrait tranquillement chez son maître.

CHAPITRE XII

La neige avait commencé de tomber à leur réveil et Gus, toujours matinal, avait trouvé une couche de dix centimètres devant sa cabine, dans la coursive. Un brutal refroidissement au moment d'une forte accumulation de vapeur d'eau était à l'origine du phénomène et l'infirmier, qui jusque-là ne connaissait que les tempêtes de grêle, sur Terre et dans le satellite, fut fasciné par cette blancheur douillette qui recouvrait un sol sali par des générations d'occupants. Un courant d'air poussait les flocons dans toutes les directions et même dans la grande cuisine communautaire. Il s'en voulut de laisser une trace continue à côté des empreintes de ses gants mais avait fortement envie de boire du café et de déjeuner.

— Étonnant, non ? fit Lien Rag en le rejoignant. Je me souviens d'un film d'autrefois...

— Tu crois que les Ophiuchusiens avaient programmé différents climats pour rompre la monotonie d'un séjour de plusieurs siècles ?

— Possible, dit Lien Rag en essayant de dégager les plaques chauffantes. Il ne fait pas très froid. On a envie de se rouler dedans. Les gosses jadis...

Joignant l'acte à l'évocation du souvenir il confectionna une boule qu'il envoya dans le visage de Gus. Ce dernier cria que c'était de la triche, puisqu'il avait les mains occupées, se barricada derrière un énorme congélateur, pour riposter. Ce fut Kurts qui reçut la boule destinée à Lien, dans l'œil.

— Bande d'imbéciles, hurla-t-il, ça vous amuse !

Gueule Plate le suivait, se gavant de cette substance légère et froide, croyant que c'était du sucre en poudre.

— Irrémédiablement stupide, déclara Kurts en frictionnant son orbite. Je me demande si elle ne va pas transmettre son imbecillité à

Kurty, par le canal de son lait.

La chèvre-garou eut un rire de femme chatouillée et repartit auprès de son nourrisson. La neige cessa de tomber vers midi, enfin ce qu'ils déclaraient être midi. Ils durent soudain faire face à une mini-inondation quand la température remonta, très vite, et évacuer toute cette eau.

Ils travaillaient sur les logiciels remontés des bas-fonds, avaient déjà fait des découvertes importantes sur les terminus de la Voie Oblique. Il y en avait trois : Concrete Station, le Gouffre aux Garous et Canada Salt, dans le nord de la Panaméricaine. Ils purent retrouver un film sur le Gouffre aux Garous et apprendre ce qui s'était réellement passé alors qu'une navette remplie de Roux atterrissait. Elle avait pris feu et son moteur avait provoqué l'explosion du réacteur du terminus, lequel s'était enfoncé sous la glace et même dans la terre. Mais les navettes avaient continué d'apporter des chargements de Roux, puis de Garous, avant que cette liaison ne soit interrompue.

— Il n'y a pas de film sur Canada Salt ? demanda Kurts.

— Rien ne figure au catalogue de l'ordinateur, mais peut-être est-il conservé sous une autre appellation, dans une autre rubrique.

— Souvenez-vous de notre aïeule Ragus, celle des *Mémoires d'une femme de langue française*, elle prétendait que son père était originaire du Canada, insista Lien Rag. Il faut retrouver ce film, s'il existe.

Un autre logiciel se rapportait à la régularité des navettes, à leur approche du satellite et à leur accrochage. Kurts déclara qu'il voulait bien se consacrer à son étude dans les jours à venir, mais ils devaient d'abord établir un inventaire précis de leurs trouvailles.

— Celui-ci est un gigantesque plan d'ensemble sur le circuit de régénération des eaux usées, dit Gus. Nous ne pouvons le négliger car nous ne pouvons pas quitter ce satellite du jour au lendemain. Il nous faudra des semaines, peut-être des mois pour préparer notre évasion dans de bonnes conditions. Nous aurons besoin d'eau et d'un bon fonctionnement général du satellite.

Kurts n'en paraissait pas convaincu. Lui ne voyait que le départ, la conduite de la navette, le retour à Concrete Station. Il paraissait avoir oublié Bal, la mère de son fils, comme si un sortilège avait brusquement été brisé. Lien Rag, qui l'avait vu transformé en une

sorte d'amoureux transi, n'osant pas utiliser sa force, s'efforçant de se montrer humble, ne comprenait plus ce revirement. Peut-être était-il dû à ses nouvelles responsabilités de père, à leur amitié, au fait d'avoir rejoint la partie du satellite la plus confortable. Dans les bas-fonds, la chaleur humide, la présence de cette jungle maléfique, pouvaient avoir eu une influence néfaste sur son caractère. Mais, du coup, il était pressé de rentrer sur Terre et, un jour, il expliqua qu'il voulait retrouver son clone Roux, l'empêcher d'utiliser sa locomotive géante.

— Je regrette vraiment cette faiblesse. Nous étions bien naïfs de croire que nous allions revivre à travers nos doubles. Quelle déception ! Ils n'ont même pas essayé de nous contacter, enfin d'essayer... Comme si nous n'existions pas.

— Un moment de délire total, se justifiait Lien Rag, nous ne savions pas ce que nous faisions. En transformant nos clones en répliques de nous-mêmes, nous occupions notre temps, nos cerveaux, calmions notre terreur, gardions l'espoir de retourner en bas.

Et puis un soir, Lien Rag mit la main sur un logiciel d'astronomie rempli de références à des dizaines de films, de clichés, contenus dans les archives du S.A.S. Grâce à l'ordinateur, il put en retrouver quelques-uns et offrir à ses compagnons un fabuleux spectacle. Des photographies de la Terre prises depuis le satellite.

Une partie de la nuit ils passèrent et repassèrent les mêmes images, situant certaines stations, certains réseaux, devinant les contours des anciens continents.

— L'inlandsis européen, s'extasiait Lien Rag.

— La banquise du Pacifique... Plus bleutée que le reste... Et ce point, ici, c'est le volcan du Titan, celui que le Kid devait exploiter par la suite pour fonder sa Compagnie.

— Là, c'est la Dépression Indienne, et Concrete Station doit se trouver par là.

D'une main tremblante, Kurts désignait un autre point : Gravel Station où l'attendait sa locomotive géante.

Ils en pleuraient et ne pouvaient se résoudre à se coucher. Gueule Plate, obligée de veiller avec eux puisqu'ils ne se séparaient jamais de l'enfant, protestait à sa façon, comme une mégère qui

accueille son mari alcoolique. L'enfant, lui, dormait comme un bienheureux.

— Nous y reviendrons, nous y reviendrons bientôt.

Ils n'en dormirent presque pas et le lendemain se réveillèrent avec des visages sinistres, chacun se demandant si ces images n'appartenaient pas à un passé révolu. Pour revenir en bas le chemin était long, difficile, et encore fallait-il en trouver le départ.

— Ces images sont du début de la société ferroviaire, affirmait Kurts qui connaissait la plupart des réseaux du monde, mais Lien Rag n'était pas tout à fait d'accord, agrandissait certains clichés et montrait des lignes droites, des lignes en croix.

— Une cross station.

— Mais non, c'est une fracture de la glace, c'est une crevasse profonde.

Ils discutaient à perte de vue. Gus recherchait dans le Grand Nord des indices précis, avait cru situer le Gouffre aux Garous mais manquait de preuves. Pourtant, Canada Salt était visible, lui aussi, et un autre film le prouva.

— Les rebelles les premiers, ceux de Sugar, ont dû atterrir là et se répandre sur la Terre entière pour partager le sort des rescapés... Les autres, ceux de Salt, les orthodoxes, les acharnés du Postulat abominable, ont dû attendre avant d'arriver en masse. Il leur fallait une formation technique pour accéder aux réseaux. Ils la recevaient dans ce centre d'entraînement que nous avons découvert. Ils devenaient les Aiguilleurs.

— Jusqu'à présent nous n'avons rien découvert sur Ophiuchus IV, remarqua Gus. Mais nous n'avons pas effectué de recherches rationnelles.

— Nous ne trouverons rien, affirma Kurts. Quand les colons de ce satellite se sont installés, ils savaient qu'ils ne reverraient jamais leur planète d'origine. Ils n'allaient pas entretenir la nostalgie, prendre le risque que ceux qui ne pourraient jamais oublier essayent de retourner là-bas. Donc, censure complète sur les images, les livres, tout ce qui pouvait rappeler le paradis perdu, à supposer que c'était un paradis.

— Oui, mais les produits de là-bas existent toujours, les réserves de nourriture, les cochmouths, les pois mixtes, les énormes quartiers d'animaux fabuleux qui attendent dans les cryos...

— Il fallait tout de même prévoir un ravitaillement sur des décennies.

— Mais qu’espéraient les gouvernants d’Ophiuchus ? Qu’ils crèveraient, à la fin ? Pourquoi ne pas avoir prévu de leur laisser un espoir, même lointain, de retour ?

— Qui vous dit qu’ils ne l’ont pas fait, avec l’intention bien arrêtée de ne jamais tenir parole ? Un tel rapatriement aurait coûté une telle fortune que le niveau de vie des Ophiuchusiens restés sur la planète aurait sûrement chuté.

CHAPITRE XIII

Avant de reprendre totalement connaissance, Farnelle sut d'abord qu'elle avait chaud. Du moins, elle ne souffrait plus du froid, et dans son corps le sang circulait normalement, sauf à l'extrémité de ses pieds, mais c'était assez habituel chez elle. Ses orteils remuaient dans ses bottes et l'eau de condensation qui y séjournait était tiède. Outre cette impression de réchauffement elle respirait une odeur bizarre, connue, mais qu'elle ne pouvait identifier. Une odeur assez fade qui lui répugnait.

Elle ouvrit les yeux avec prudence et vit au-dessus d'elle une verrière. Pas une verrière de station, celle-ci était à deux mètres cinquante environ. Certainement une verrière de serre mais il n'y avait ni odeur d'humus ni d'engrais. Et soudain s'interposa la tête d'un animal qui lécha la visière de sa cagoule et gémit. Elle le reconnut et se souvint. L'animal l'avait guidée alors qu'elle le tenait par la courroie de cuir. Puis elle était tombée et dans un dernier réflexe avait passé la boucle de cette courroie à son poignet. Le chien l'avait tirée. Elle avait perdu plusieurs fois connaissance mais, chaque fois qu'elle se réveillait, le chien continuait à la haler, se fatiguant, haletant, mais sans défaillir.

— Tu m'as sauvée, murmura-t-elle. Bon chien... Mais où sommes-nous ici ?

Elle tourna la tête et vit un autre chien bizarrement allongé sur le flanc, dans un liquide sombre. Elle s'accouda et vit que c'était du sang. La tête de l'animal avait éclaté et plus loin il y en avait d'autres. Tout autour d'elle, leurs cadavres gisaient dans des mares rouges.

Oubliant sa faiblesse, elle s'assit, tourna lentement sur elle-même. Plus de vingt chiens, peut-être trente, tous abattus d'une

balle en pleine tête. Des chiens magnifiques, blanc et gris, blanc et noir, l'un était presque blanc avec juste une patte noire au bout, comme s'il portait un escarpin verni.

— Ils sont tous morts ? demanda-t-elle au seul chien survivant.

L'animal s'assit, la fixa en gémissant faiblement.

— Tu as vu la tuerie ?

Il faisait chaud dans cette serre. Mais comment avait-il pu l'y faire pénétrer ? Elle chercha et aperçut un sas destiné aux animaux. Il l'avait tirée par là, dans une ouverture de cinquante sur cinquante. Elle commença par défaire ses bottes, dénuda ses pieds humides. Le chien baissa la tête, flaira ses orteils et les lécha, ce qui la fit rire :

— Tu me chatouilles. Mais ça me fait du bien... Puisque je sens ta langue, c'est qu'ils n'ont pas gelé.

Lorsqu'elle essaya de se lever elle n'y parvint pas et, pourtant, elle voulait quitter cet endroit, fuir ce massacre animal. Elle lorgnait vers un sas réservé aux humains, sur sa droite.

— Qui a fait ça, tu le sais ? Tu as réussi à t'enfuir, toi, et tu as suivi une piste que tu connais bien, en direction de la colline aux congères, parce que ton maître Wantchey y va souvent... C'est ça, n'est-ce pas ? Il est où ton maître ?

Le chien s'allongea, cacha son museau dans ses pattes et se mit à gémir à nouveau. Elle se traîna vers un montant en matériau composite qui soutenait la verrière et, s'aidant de ses mains, réussit à s'agenouiller.

— Quand je pense que, sans toi, je serais morte en cet instant...

Elle ne pouvait tenir debout et dut s'asseoir. Ça reviendrait, il fallait le temps et la patience, simplement. L'odeur du sang lui donnait envie de vomir. Il faisait tiède dans le chenil, c'était un chenil, à voir les petits boxes, les écuelles. Et puis il y avait une odeur plus ancienne que celle du sang, celle des poils mouillés.

Le chien la surveillait avec inquiétude. Comme s'il craignait qu'elle ne veuille partir. Elle lui parla avec douceur et il finit par venir auprès d'elle. Elle s'aïda de lui pour avancer sur ses genoux, se cramponnant à son harnais. Devant la porte du sas il s'immobilisa. Elle gratta le givre pour regarder, découvrit un tunnel étroit et, au bout, un autre sas.

— C'est par là qu'il faut aller ?

Toujours à genoux elle ouvrit le sas mais il refusa de la suivre, habitué à ne pas franchir les limites de son domaine. Là-bas ce n'était pas pour lui, mais pour les hommes.

— Viens, dit-elle.

Pour lui montrer qu'il l'attendrait, il se coucha devant le sas. Se soutenant aux arceaux du tunnel elle réussit à marcher. Les premiers pas lui arrachèrent des cris, puis les muscles s'adaptèrent et elle atteignit le deuxième passage thermique. Elle hésita beaucoup avant d'ouvrir d'un coup. Une chaleur puissante et la même odeur fade, au centuple, la prit à la gorge. Elle bascula en avant, se rattrapa à une sorte de barrière, contempla, hallucinée, les moutons abattus, les petits agneaux, les mères et les enfants, plus loin, les béliers. Des centaines de bêtes, dans cette serre-bergerie. Elle titubait dans une rivière de sang coagulé, réalisait qu'elle était pieds nus, en avait jusqu'aux mollets, avançait entre les parcs, essayait de ne pas regarder, mais en vision marginale le chiffre ne cessait d'augmenter. Des centaines d'animaux précieux abattus à la mitraille et abandonnés. Il faisait très chaud et déjà la putréfaction était à l'œuvre, gonflait les ventres.

D'autres serres, d'autres carnages, des caillots monstrueux, gélatineux qui tremblotaient sous ses pieds, s'échappaient ou crevaient libérant le plasma.

Un tunnel et les wagons d'habitation, avec la chaufferie alimentée automatiquement en petits morceaux de bois réguliers tombant d'une trémie quand le thermostat d'ambiance libérait le fond. Elle hésita devant la porte du premier wagon, faillit buter contre le corps d'un jeune garçon qui gisait sur le dos, les yeux ouverts. Son visage cuivré se boursoufflait déjà, comme son abdomen. Elle l'enjamba et découvrit une petite fille de huit ans environ, accroupie sous une table, crut qu'elle vivait :

— Ne crains rien... Tu es sauvée maintenant.

Elle saisit son bras mais le lâcha avec un cri. Il était d'une raideur effrayante. La petite bascula sur le côté.

Elle avait reçu une rafale tout le long du dos, des reins à la nuque.

Dans la cuisine il n'y avait personne et elle poussa un soupir de soulagement, s'assit à la table vissée dans le plancher, regarda autour d'elle. Un évier gouttait, preuve que le système

d'alimentation en eau de fonte marchait, un réfrigérateur fonctionnant sur le froid extérieur l'attira. Il y avait une casserole pleine d'une soupe verte qu'elle flaira, des pois cassés au lard fumé.

Elle alluma la cuisinière à bois, mit la casserole à chauffer. Elle n'osait pas aller voir dans la pièce à côté, la salle commune, certaine d'y trouver le reste de la famille. Elle avait besoin de restaurer ses forces, pas de vomir la bile qui envahissait son estomac. Elle prépara du café, trouva du pain, du beurre et du fromage, de la viande fumée.

Lentement, avec application et méthode, elle se nourrit pendant une bonne heure. Elle avala de la bière et ensuite de la vodka, prépara un verre qu'elle laissa plein sur la table, ouvrit la porte de la salle et vit le couple, certainement Wantchey et sa femme. Ils devaient être d'origine indienne tous les deux. Donc, sur ce territoire depuis des milliers d'années. Chez eux.

Elle referma la porte, avala son verre d'alcool, retourna au chenil. Le chien attendait devant le sas et remua sa queue lorsqu'elle entra. Elle chercha, trouva le poisson gelé dans un caisson communiquant avec l'extérieur, donna à manger à l'animal.

— Maintenant, tu vas me suivre, dit-elle, je ne peux pas retourner seule là-bas sinon je deviendrai folle. Il faut que tu m'accompagnes.

Tout d'abord il refusa, puis accepta. Le sang des moutons le fit gronder. Il grogna tout au long du parcours, se pencha vers le jeune homme mort, le lécha, en fit autant pour la fillette. Dans la cuisine, il gratta à la porte de la salle commune jusqu'à ce que Farnelle lui ouvre.

Tout le temps où il resta là-dedans, à hurler comme un loup, elle le passa à la table, les mains sur ses oreilles. Elle aurait voulu boire un peu de vodka mais ne voulait pas entendre cette lamentation de l'animal.

Il finit par revenir dans la cuisine et elle alla fermer la porte, le fit asseoir sur une chaise de façon qu'il soit à la même hauteur qu'elle, tandis qu'elle buvait du café.

— Il doit y avoir une draisine mais ils l'ont certainement sabotée. Je suis donc coincée ici. Il faut que j'aie le temps de réfléchir un peu avant de prendre une décision. Il est possible que Jdrien soit venu ici acheter des chiens, pour circuler librement dans

ce territoire sans se faire remarquer des Aiguilleurs.

Le chien regardait du côté de l'évier et elle lui donna à boire mais sur la table :

— Peux-tu me dire ce que je dois faire ?

Le chien regardait en direction de l'autre porte, vers les bergeries, et commençait à gronder doucement. Il sauta de sa chaise et gratta avec rage à cette porte.

— Quelqu'un ? Quelqu'un vient d'entrer là-bas ?

CHAPITRE XIV

Alors qu'il allait la frapper de son poing, Rigil sentit son bras paralysé par une force inconnue, tandis qu'une main d'acier se plaquait sur sa bouche. Hiel recula en l'entraînant et, dans les yeux de son persécuteur, Ann vit naître une terreur sans nom. Il ne voyait pas son agresseur, respirait une odeur bizarre, celle de l'iode et du sel. Il tenta d'envoyer ses mains au-dessus de sa tête mais ne rencontra qu'une matière huileuse sur laquelle ses doigts glissèrent.

— Ne criez pas, et je vous libère, dit Hiel d'une voix douce.

Rigil inclina la tête, se retourna, découvrit l'être à la peau huileuse, complètement nu.

— Mais qui...

— Un Homme-Jonas, Rigil. Un Homme-Jonas... Les baleines survolent la falaise. Ils sont venus vous demander de mettre un terme à vos projets d'expérience sur le Soleil.

Rigil se déplaça sur le côté pour regarder aussi Ann d'un air scandalisé :

— Vous essayez de me faire croire...

— Ce n'est pas une légende, Rigil. Ils existent bel et bien...

Les autres sortaient de la chambre, se rassemblaient autour d'eux.

— Vous n'existez pas, dit Rigil. C'est une mascarade, encore une idée extravagante de Liensun, pour m'impressionner, mais je ne suis pas un naïf, moi...

— N'appellez pas, dit Hiel, ou nous serons forcés de vous réduire au silence. Nous allons vous emmener avec nous, ainsi que le professeur Charlster. Oh ! ne craignez rien. Nous vous débarquerons plus tard certainement en Compagnie de la Banquise, à proximité de Titanpolis. Mais vous ne pouvez rester ici à préparer

la mort de millions de personnes.

Il s'adressa à Ann Suba, lui demanda s'il y avait moyen de communiquer avec d'autres personnes et désigna le téléphone posé sur son bureau.

— Voulez-vous appeler Charlster ?

— Il ne viendra pas. C'est lui qui doit le faire.

— Je refuse, dit Rigil avec morgue. Vous êtes fichus. Vous n'êtes pas assez nombreux pour nous résister. Des baleines volantes, des Hommes-Jonas et quoi encore ?

— Ne niez pas la réalité, Rigil, dit Ann. Vous les avez vus aussi bien que moi quand nous étions sur la banquise.

— Jamais... C'était une invention...

Il narguait les nouveaux venus :

— Je n'ai qu'à crier et vous serez arrêtés, mis dans nos cellules et les baleines, si baleines il y a, n'auront qu'à retourner sur leur banquise. Ici elles ne trouveront pas de plancton pour se nourrir, ni du krill.

Les Hommes-Jonas restaient silencieux. Incrédule, Rigil envisageait malgré tout que ce pouvait être vrai et il avait raison. Les baleines devraient quitter très vite cette région de montagnes.

— Voulez-vous appeler Charlster ? fit Hiel poliment.

— Faites-le vous-même.

Alors, Ann Suba se mit en colère, alla ouvrir le tiroir d'un meuble, en tira un pistolet de commando :

— Rigil, je n'ai aucune indulgence pour vous. Je ne vous tuerai pas mais je vous logerai une balle dans l'épaule.

— Vous n'oserez pas, à cause de ma suite qui est devant la porte.

— Imbécile, dit-elle.

Elle visa le mur sur la droite et appuya sur la détente. Il y eut un bruit un peu mou et la roche s'effrita.

— Pistolet de commando à silencieux incorporé. Vous ne vous y connaissez même pas en armes.

Elle s'approcha de lui, appuya son arme sur son omoplate :

— Que décidez-vous ?

— Charlster ne viendra pas. Il est très occupé, là-haut, dans son laboratoire. De crainte d'une attaque il met les bouchées doubles, avec ses assistants. Il croit avoir trouvé le moyen de propager les ultrasons jusqu'aux strates de poussières.

— Il viendra si vous insistez, si vous dites que vous avez trouvé ici les archives de Ma Ker.

Le regard de Rigil se fit sournois et elle se serait giflée pour cette imprudence.

— Les archives de Ma Ker ? Julius aurait donc laissé des indications sur l'expérience de Jarvis Point ?

— Non, c'est juste un prétexte, décrochez et appelez-le.

À cet instant, on frappa à la porte et une voix étouffée demanda Rigil. On avait repéré d'autres objets volants inconnus au-dessus de la falaise.

— Dites-leur de rejoindre le quartier général.

Rigil déglutit, mordit sa bouche et puis se décida à lancer cet ordre d'une voix neutre. Il y eut un flottement puis une rumeur qui s'éloignait dans la galerie.

— Maintenant, appelez Charlster.

— Il ne répondra même pas, j'aurai un de ses adjoints.

Hiel intervint :

— Nous n'avons plus guère de temps. Il disait vrai, en doutant de notre réalité. Les Solinas doivent rapidement retourner sur la banquise, dans les mers intérieures, pour s'alimenter. Elles ont fait des provisions de graisse mais le voyage a été plus éprouvant que prévu. Si ce professeur ne vient pas, nous embarquerons Rigil. Avant le jour, bien entendu.

Cette fois, Rigil craignit vraiment d'être déporté au loin et prit le téléphone, forma le numéro du laboratoire. Il obtint un collaborateur de Charlster, insista pour avoir le maître mais, visiblement, c'était impossible. Il les regarda avec fatalisme :

— Comme je l'avais dit, il travaille et ne veut pas être dérangé.

— Il travaille, ou baise ses assistantes ? demanda Ann Suba.

— Oh ! c'est choquant dans votre bouche.

— Moins que les vices de ce vieux porc et charlatan qui a échafaudé une théorie mais n'est pas capable de la mettre en pratique. Ses équations elles-mêmes sont incompréhensibles.

Rigil parlait au téléphone, donnait des raisons, évoquait les archives de Julius Ker :

— Dites à Charlster que nous avons une chance de mettre la main dessus cette nuit, mais que j'ai besoin de lui pour les trier. Il paraît que Julius Ker avait consigné toutes les données sur la

préparation de l'expérience et les suites..., qu'il avait réussi à propager les ultrasons dans une atmosphère reconstituée autour d'un rayon laser... Enfin, quelque chose dans ce goût-là.

Dans son désir de gagner du temps, le dictateur brodait à l'infini, sans même se douter qu'il approchait de la solution adoptée par Julius, là-bas sur la banquise, à quelques variantes près.

— Ils sont allés le chercher, dit-il, en masquant le micro de sa main.

Ann regardait ces hommes et ces femmes, troublée par leur étrange beauté. Leurs corps évoquaient ceux des poissons mais étaient humains. Les femmes étaient belles, sans défauts, avec des attaches fines, des muscles discrets frissonnant sous cette peau lisse et brillante. Elle aurait aimé toucher leurs corps. Ils n'avaient pas honte d'exhiber leurs sexes et c'était elle qui éprouvait de la gêne à se laisser envahir par une certaine émotion lascive.

— Oui, Charlster, les archives de Julius conservées par Ma Ker... Il ne faut pas négliger ça. Les alertes ? Oh ! rien de grave, je suppose, mais ça fait un exercice de répétition qui n'est pas superflu... Oui, nous vous attendons.

Il regarda Ann, eut un sourire désagréable :

— Oui, elle accepte de collaborer. C'est elle qui m'a parlé de ces archives mises au rebut quand Ma Ker est morte. Plus personne n'y songeait. On pensait qu'elles avaient été perdues à la suite de leurs nombreuses pérégrinations... Nous vous attendons.

Il reposa l'appareil. Ann Suba avait écouté avec soin, n'avait pas eu l'impression que l'homme se soit servi d'un code pour avertir le savant d'un danger.

— Je vais aller voir si tout est calme, annonça-t-elle... Juste une inspection dans ce niveau.

— Je préférerais que vous restiez avec nous, dit Hiel. Ces gens-là ne m'inspirent pas confiance. Nous n'avons pas l'habitude de traiter avec ce genre d'êtres humains qui ne songent qu'à la destruction de leurs semblables.

Du coup, Rigil protesta :

— Nous cherchons à redonner à l'humanité souffrante la lumière et la chaleur du Soleil. Nous sommes des êtres qui ne peuvent vivre perpétuellement dans le froid...

— Il est possible que Charlster arrive accompagné. Je le verrai

venir et je vous avertirai. Je frapperai deux, puis trois coups, pour que vous m'ouvriez...

Elle regarda Rigil, sondant son visage, essayant de deviner s'il avait préparé un piège mais ne décela rien de particulier, sinon une sorte de résignation.

CHAPITRE XV

Gueule Plate était malade. Gueule Plate s'était gavée de pois mixtes dont elle avait déniché toute une réserve en fouinant partout, selon son habitude. Elle vomissait n'importe où, se traînait lamentablement et Kurty hurlait car son lait n'était guère nourrissant.

— J'espère que sa montée de lait n'est pas arrêtée, fulminait Kurts, en essayant de nourrir son fils avec du lait en poudre que ce dernier n'appréciait pas.

Gus préférait passer ses journées dans la salle de contrôle plutôt que d'assister à ces tracas horripilants, de les subir. Il avait tellement regardé le logiciel consacré à l'astronomie qu'il avait fini par faire des découvertes passionnantes. Il existait, quelque part dans les autres mémoires de l'ordinateur, une carte détaillée de satellites géostationnaires en fonctionnement à l'époque où cette carte avait été dressée. Ce qui ne voulait pas dire que ces engins étaient encore en activité.

Les Ophiuchusiens avaient eu besoin d'en dresser la nomenclature à un moment donné et Gus ne comprenait pas pourquoi, pas plus que Lien Rag qu'il avait interrogé.

— Est-ce par besoin ? Pour les visiter et essayer de chiper des renseignements techniques ? Ou même des appareils qu'ils n'auraient jamais été capables de fabriquer ?

— Possible, consentait Lien Rag avec réticence. Mais souviens-toi de certaines hypothèses que nous avons formulées à la suite de la découverte de l'abominable Postulat. Souviens-toi. L'application stricte de cette décision impliquait obligatoirement une continuité dans le climat glaciaire de la Terre, nous sommes bien d'accord ?

Gus approuvait tout en pianotant sur les claviers pour retrouver

la nomenclature des satellites, ce qui énervait Lien Rag. Il prit un ton revêche qui n'impressionna nullement le cul-de-jatte :

— Pour garder ce climat il faut continuer à occulter le Soleil.

Il hurla :

— Nous sommes bien d'accord ?

— Bien sûr, fit Gus, toujours affairé. Il faut occulter le Soleil, c'est-à-dire garder l'homogénéité des strates de poussières lunaires qui enferment la Terre dans une sorte de cocon étanche... Tout à fait d'accord, mon vieux, pas la peine de s'énervé.

— Nous pensions qu'ils commandaient depuis S.A.S. des sortes de diffuseurs colmatant les brèches. Mais ne pouvant opérer dans toutes les directions ils avaient donc besoin de relais.

— De relais, répéta Gus.

— Nous pourrions essayer de trouver comment ça fonctionnait, non ?

Gus arrêta de jouer avec les pupitres et se tourna vers lui :

— Dis donc, si tu étais un rebelle de S.A.S., solidaire des rescapés humains qui se les gèlent en bas sur Terre, que ferais-tu, si tu avais la possibilité d'arrêter justement ce colmatage, cette continuité, cette homogénéité, enfin ce que tu voudras ?

— Je saboterais le matériel.

— Et comment ? Tu irais te balader dans le vide sidéral pour faire sauter les relais ?

Lien Rag soupira :

— Il suffirait de priver l'ordinateur de certaines données... Hé, dis donc, tu crois que les Trues, par exemple, auraient été dépositaires d'un logiciel s'occupant tout spécialement de cette opération ?

— C'est ce que j'essaye de te faire comprendre depuis un moment.

— Il y a une centaine de logiciels dans le container, de mini-logiciels très riches... Il nous faudra encore pas mal de temps pour en vérifier le contenu.

— Oui et non. Si on s'organise tous les trois, ça pourrait aller très vite.

Mais il était difficile de s'organiser avec Kurty, Gueule Plate, les variations de température et les alternances irrégulières du jour et de la nuit artificiels.

Ils dressèrent l'inventaire rapide des logiciels récupérés, dans un laps de temps correspondant à une semaine terrestre, mais sans entrer dans le détail, notant les références, les renvois.

Quand le container fut vide ils se regardèrent tous les trois en silence, une colère sourde les paralysant. Ce fut Kurts qui finit par exploser :

— Avec le temps passé à rechercher un truc imaginaire, nous aurions trouvé le moyen de mettre la main sur les scaphandres, et peut-être même celui d'arraisonner une navette.

— Soyons clairs, répliqua Lien Rag, pourquoi avons-nous suivi la Voie Oblique, nous sommes-nous retrouvés dans ce satellite, sinon pour essayer de comprendre pourquoi ces poussières lunaires de merde continuaient à nous faire vivre dans des abris puants. Notre seule mission, c'était ça, et pas autre chose. Je dirais même plus. C'était notre mystique à tous les trois, la base même de notre révolte contre la société ferroviaire qui règne en bas... À quoi nous servirait de retourner chez nous sans en avoir le cœur net ?

— Le logiciel en question, s'il existe, n'est plus dans le S.A.S., déclara Gus, avec conviction. Ou bien, il est verrouillé dans les données stockées dont nous ignorons le code d'accès... En ce qui me concerne, je pense qu'il est entre les mains de la caste des Aiguilleurs.

— C'est ça, fit Lien Rag, et depuis la Terre ils commandent à tout un réseau de satellites et de relais pour que les strates ne puissent se disperser... J'ai fréquenté les Aiguilleurs, à mon corps défendant. Ce sont souvent d'excellents techniciens mais ils ne sont pas capables d'avoir conçu un pareil système.

— Il existait avant, ils ne font qu'appuyer sur le bouton... Peut-être qu'une toute petite élite comprend le fonctionnement de l'ensemble mais le reste l'ignore, doit même vénérer les grands maîtres Aiguilleurs pour leurs connaissances, considérer celles-ci comme des dons surnaturels.

Lien Rag se souvenait du conseil oligarchique dirigé autrefois par Lady Diana et qui regroupait les principaux patrons des grandes Compagnies. Ce conseil existait depuis fort longtemps et veillait à ce que les secrets du monde glaciaire soient bien gardés. Il ne pensait pas que le Kid ou Floa Sadon aient jamais été admis aux réunions. Ou alors, ils n'avaient jamais été mis dans les confidences totales.

— On pourrait activer le S.A.S. depuis la Terre ? demanda Gus.

— Si l'on disposait des équipements radio suffisants, du même type que ceux dont les anciens Terriens se servaient avant la Grande Panique. Grâce à des satellites, ils diffusaient des émissions radio et télé de n'importe quel point du globe à un autre. Nous n'avons jamais réussi à retrouver leur savoir-faire...

— Attends, fit Gus. Ça me rappelle quelque chose. Moi, je suis le dernier arrivé dans ce satellite et j'ai vécu sur Terre bien après votre départ. Il y a des gens qui réussissent à acheminer un message radio en un temps record, ce sont les Néo-Catholiques... Je me souviens qu'on en parlait. Peut-être même Yeuse me l'a dit, sans que j'y prête alors une grande attention... Le nouveau pape, assurait-on, dictait ses ordres à la Compagnie de la Sainte Croix en un temps record. On parlait de relais installés à distance régulière mais, à la réflexion, je me demande si ces gens-là n'ont pas retrouvé les techniques anciennes.

— À moins qu'ils n'utilisent, eux aussi, un satellite... fit Lien Rag. Il y a, paraît-il, à Vatican II, une bibliothèque extraordinaire qui n'est pas accessible au commun des mortels. Moi-même j'ai vainement essayé d'être autorisé à y consulter les ouvrages. Contrairement aux Aiguilleurs, les religieux et autres prêtres sont souvent des savants authentiques...

— Tu veux dire, soupira Kurts, que le logiciel en question peut se trouver chez eux ou chez les Aiguilleurs ? Qu'il existerait une complicité tacite entre ces deux puissances occultes ? Qu'est-ce qu'on en a à faire pour l'instant ? Nous nous égarons. Bien sûr, nous sommes venus ici dans l'espoir de retrouver le Soleil, si j'ose dire, mais nous y avons sacrifié une bonne partie de notre vie. Dix-sept ans. Tu ne trouves pas que c'est bien suffisant ?

— Nous retournerions là-bas les mains vides, comme le fils prodigue de *La Bible* ? Comme tous ces gens qui sont partis avec insolence faire fortune dans une autre Compagnie et qui rentrent chez eux encore plus démunis, malades, humbles ? Jamais de la vie ! Moi, je veux savoir.

— Moi aussi, ajouta Gus avec force.

Kurts leva les yeux au ciel et là-dessus Gueule Plate entra dans la pièce en hurlant comme une femme soûle.

Ils se précipitèrent et découvrirent qu'une bande de loupés avait

envahi la cabine où dormait le nourrisson.

Ils durent se battre comme des fous pour les disperser. La chèvre-garou, aux prises avec un loup-garou bipède, ruait de toutes ses forces, cherchant à fracasser sa formidable mâchoire. Ils durent abattre les assaillants à coups de laser.

— J'avais pourtant fermé à double tour, dit le pirate en vérifiant la serrure à code. Pas possible que ces imbéciles aient pu trouver le chiffre. Ou alors...

Ils examinèrent les trois cadavres gisant au sol, les deux autres hybrides avaient réussi à s'enfuir. Lien Rag désigna le bipède :

— À part sa gueule de carnassier il est à peu près humain...

— Jusqu'à présent ils ne savaient pas compter, affirma Kurts. Et pour trouver un code il faut se plonger dans des recherches incroyablement ardues...

Gueule Plate consolait son nourrisson en larmes en le pressant contre ses seins, leur jetant des regards courroucés comme s'ils étaient coupables de négligence.

— Il va falloir les prendre avec nous dans la salle de contrôle, décida Kurts.

Ils se résignèrent et Gueule Plate manifesta sa joie en gambadant gaiement parmi les écrans, les pupitres et tous les appareils fragiles. Lien Rag se demandait si cette chipie n'avait pas provoqué elle-même l'incident pour prouver combien son nourrisson et elle se trouvaient en danger loin du trio.

Ce furent des jours et des nuits de travail fastidieux pour avoir l'assurance que des scaphandres spatiaux se trouvaient bien dans les cryo-magasins. Il en existait peut-être ailleurs, mais l'ordinateur restait muet sur le sujet. Pourtant ils avaient dressé un inventaire des stocks de matériel, établi des comptes serrés, sans jamais parvenir à une véritable certitude.

— Nous ne pouvons tous aller là-bas, dit Lien Rag. Il faut que quelqu'un reste auprès de l'enfant...

— Nous pourrions, proposa Gus, établir le camp de base dans l'ancienne école maternelle. L'endroit est assez calme, les loupés ne trouvent pas grand-chose à dévorer dans le coin et Gueule Plate et Kurty seraient à proximité. On se relaierait au besoin pour les surveiller.

— Il faudra relever la température des cryos, évacuer le froid,

établir l'équilibre thermique, mais comment pénétrer dans cet enfer glacé ? Nos combinaisons isothermes sont insuffisantes. Et, dans les stocks, il n'y a rien d'équivalent.

— D'autre part, comment affronter les êtres qui paraissent tapis dans ces immenses entrepôts, quelles armes utiliser ?

Dès lors, ils se consacrèrent uniquement à la réalisation de cette expédition.

CHAPITRE XVI

Dans la salle où gisait le corps de Wantchey, elle avait aperçu une carabine de chasse accrochée à la cloison du wagon d'habitation. Elle la décrocha, constata qu'un chargeur était engagé dans l'arme. Le chien grondait toujours et elle le calma d'un murmure. Il accepta de rester derrière elle, tandis qu'elle ouvrait les portes, pénétrait dans les bergeries des caraculs massacrés. Si quelqu'un se trouvait dans la ferme d'élevage, c'était dans l'ancien chenil. Et, d'ailleurs, le chien recommençait à montrer les dents sans cependant émettre le moindre son.

Elle essaya de voir à travers les parois transparentes, mais un givre déjà ancien les recouvrait à l'intérieur et elle dut se résigner à faire glisser la porte. Un être vêtu d'épaisse fourrure lui tournait le dos. Il se retourna vivement, apeuré. Le chien s'approcha de lui, puis se coucha, tandis que Farnelle tenait l'inconnu en joue.

— Ne bougez pas.

— Je ne suis pas méchant, dit l'homme. Mon nom est Povunk. Qui a tué les chiens ?

— Vous êtes Esquimau ?

— Je viens voir Wantchey pour l'attelage promis. Celui-là devait devenir mon chef de meute. Je l'ai choisi tout petit et Wantchey l'entraînait. Il s'appelle Ouwga.

À ce nom, le chien remua la queue et gémit de bonheur d'être enfin désigné.

— Wantchey est mort avec les siens, ainsi que les moutons et les agneaux caraculs. Ceux qui ont tué les chiens ont tué les hommes et les moutons.

Povunk regarda autour de lui avec désespoir :

— J'ai besoin d'un attelage jeune. Le mien a vieilli et je dois

rejoindre ma tribu dans le Grand Nord. Il y a des mois que j'attends ce moment mais il fallait que les chiens soient bien entraînés et ça demande du temps. Wantchey est le meilleur éleveur que je connaisse. Il m'a déjà fourni mon attelage actuel voici dix ans, mais maintenant ces chiens sont trop âgés... Il a fourni des attelages à des centaines de gens mais les Aiguilleurs ont fini par le savoir. Ils l'ont guetté des années avant de l'abattre. Ils surveillaient les départs des Esquimaux vers le Grand Nord, ne demandaient pas mieux que les tribus abandonnent ce territoire. Ils le veulent pour eux, eux seuls.

Il s'agenouilla pour taper à petits coups affectueux sur le crâne d'Ouwga qui en fermait les yeux de plaisir. Ce n'était pas une caresse, pas plus qu'une réprimande. L'homme établissait les limites de leur future collaboration et le chien paraissait absolument d'accord :

— Je ne peux pas te prendre puisque ton attelage est mort et que tu devras attendre qu'on t'en trouve un autre. Je ne sais pas où... Mais il faudra que j'aille très à l'ouest pour trouver. Mais peut-être qu'il y aura des vieux pour m'en vendre un.

— Je suis traquée par les Aiguilleurs, dit Farnelle, en déposant la carabine contre la paroi transparente.

Elle expliqua comment le chien l'avait sauvée en la traînant jusqu'ici. L'Esquimau hochait la tête comme devant une chose toute naturelle.

— Je ne peux pas quitter la ferme par les rails. Il faut que vous me conduisiez quelque part.

— Mes chiens sont vieux. Il faudrait trop souvent marcher et vous n'aurez pas la force.

— Si de temps en temps je peux m'asseoir dans le traîneau, oui.

Povunk secouait la tête, peu convaincu.

— Venez manger et boire quelque chose, dit-elle. Il faudrait ensuite s'occuper de la famille Wantchey.

L'Esquimau n'eut pas un regard pour les caraculs baignant dans leur sang mais s'agenouilla devant le cadavre du garçon, ouvrit sa fourrure et détacha une amulette de son collier. Une dent d'animal, pensa-t-elle. Il en fit autant pour le cadavre de la petite fille et pour les parents. Farnelle lui offrit de la soupe aux pois et du café qu'il avala avec appétit. Il demanda aussi de la vodka qu'il jeta dans le fond de sa gorge.

— On va mettre les corps dans la glace, dit-il.

— Je vais vous aider.

Il creusa au-dehors une grande fosse à l'aide d'une bêche spéciale, détachant des blocs carrés de la banquise. Lorsqu'il eut disparu presque entièrement dans le trou, il remonta et, ensemble, ils transportèrent les cadavres.

Povunk mangea encore une fois puis dit qu'il allait donner du poisson gelé à ses chiens qui attendaient dehors, à l'autre extrémité des installations. Craignant qu'il ne lui fausse compagnie, elle l'accompagna.

— Je ne vais pas détacher les animaux, dit-il, car les Aiguilleurs peuvent revenir. Nous allons dormir et demain nous déciderons.

— Nous décidons d'abord, dit-elle.

Il sourit :

— Nous allons dormir, toi et moi, dans la même couche. Tu verras, je suis un bon mari, vaillant comme deux.

Farnelle, saisie, le regarda comme s'il devenait fou.

— Tu veux dormir avec moi ?

— Oui, et puis demain tu viendras... J'ai une grande famille et tu seras bien reçue par ma vraie femme qui restera toujours la première, mais toi tu seras la seconde et tu tanneras les peaux, tu soigneras les chiens et tu creuseras le trou de pêche.

— Bien sûr, fit-elle, j'en meurs d'envie... On va d'abord se préparer à manger.

Durant le repas, fait de viande de mouton et de pois, elle essaya de lui expliquer ce qu'elle faisait dans la Province de la Baie d'Hudson. Il mangeait et buvait de la bière. Il se leva même pour mettre en marche la télévision que Wantchey louait à Port Harri Station, certainement.

— Je veux que tu me dises si tu as entendu parler d'un certain métis de Roux, qui se nomme Jdrien. Il est l'ennemi des Aiguilleurs et cherche à savoir ce qui se passe exactement dans cette Province et dans Salt Station.

— Salt Station, on ne peut pas y aller, répondit l'homme en regardant son film sentimental et buvant de la bière.

Farnelle se leva et tranquillement alla récupérer sa carabine dans le chenil. Le chien n'avait pas quitté celui qui aurait dû devenir son maître et elle en fut mortifiée.

Elle revint dans la cuisine, épaula et tira dans la télévision qui implosa avec un bruit terrible. Des flammes s'en échappèrent. Povunk, qui s'était jeté sous la table, n'eut que le temps de se précipiter pour éteindre le début d'incendie avec une nappe. Elle le regardait, impassible, son arme à la main. Ouwga assis, perplexe, les regardait l'un après l'autre.

— Tu vas peut-être te rendre compte que j'existe, dit-elle. Tu vas répondre à mes questions. Ensuite tu iras dormir, mais tout seul, est-ce bien entendu ?

L'Esquimau hocha la tête avec un sourire ravi :

— Tu dois pourtant être bonne dans la couche... J'ai jamais vu une femme comme toi. J'ai entendu parler d'un métis de Roux mais je n'en parlerai que lorsqu'on sera couchés ensemble.

— Où est-il ?

— Il est quelque part, tiens !

Farnelle hocha la tête et se dirigea vers l'autre partie du wagon :

— Hé, attends, cria-t-il, que vas-tu faire ?

— Tuer le chef de ton attelage, pour commencer, et puis peut-être un ou deux chiens.

— Il est prisonnier des Aiguilleurs à Salt Station. Il s'est introduit là-bas grâce à des cousins, les Ayukalu, et surtout Caribou. Il nettoyait les égouts. On dit qu'il serait ressorti pour rencontrer deux frères qui traitent la laine des moutons et tirent de la graisse du suint, mais ensuite ils ont tous disparu. Caribou pense que ce métis est chez les Aiguilleurs.

— Tu connais des Roux, dans la région ?

— Pas dans la Province, mais dans le nord, oui. Il y a d'importantes tribus qui piègent les animaux pour les peaux.

— Tu vas m'y conduire.

— Mais il fait nuit.

— Justement, personne ne nous surveillera. On va prendre des provisions et nous irons voir les Roux.

— Mais ils sont à deux journées de traîneau et, je te l'ai dit, mes chiens sont vieux... Et moi, j'ai besoin de dormir auprès d'une belle femme comme toi et demain je serai prêt à aller où tu voudras.

— Ce soir. Nous nous arrêterons pour nous reposer et tu me construiras un bel igloo. Moi, ici, la pensée de ces pauvres gens assassinés m'empêcherait d'être bonne au lit, tu comprends ?

Il comprenait parfaitement et il commença à choisir quelques provisions dans les réserves de Wantchey, n'oublia pas le poisson gelé.

Au début, Farnelle put se prélasser dans le traîneau tandis qu'il courait à côté de l'attelage. Owgwa suivait derrière, inquiet, ne sachant ce qu'on allait faire de lui.

Puis elle dut aussi courir, comme Povunk, mais ne put conserver le rythme et il ralentit pour qu'elle marche normalement. Le chien ne la quittait plus, comme s'il avait fait son choix définitif sur son maître futur.

À plusieurs reprises, ils traversèrent des lignes secondaires et même un réseau plus important. L'Esquimau lui expliquait que les rails transmettaient tous les passages. Les Aiguilleurs voulaient savoir où allaient et venaient les nomades du Nord.

Comme ils traversaient une zone de congères il décréta que c'était le bon endroit pour construire un igloo et dormir, mais elle affirma qu'elle pouvait aller plus loin et que, désormais, ils se contenteraient de manger de la viande fumée et gelée. Elle continua donc à marcher en essayant de mastiquer des morceaux de mouton très durs. Les chiens commençaient de se fatiguer tandis qu'Owgwa au contraire paraissait en pleine forme. Povunk le regardait avec regret, imaginant le bel attelage que cet animal aurait pu conduire.

Elle dut s'avouer vaincue et son compagnon commença la construction d'un igloo. Elle fut frappée par la rapidité avec laquelle il éleva cet abri dans lequel il se glissa le premier, après avoir régalé les chiens de poisson gelé. Il ne voulait pas en donner à Owgwa mais d'autorité elle servit son brave sauveur.

Dans le tunnel d'accès à la salle petite et ronde elle fut surprise par la chaleur qui régnait là. Elle ôta sa cagoule protectrice. Il y avait une odeur d'huile de poisson, celle de la lampe posée dans une niche.

Povunk l'attendait, souriant, totalement nu et visiblement prêt à toutes les folies, alors qu'elle n'en pouvait plus. Les quelques degrés au-dessus du zéro paraissaient suffire à cet étrange bonhomme qui attendit avec impatience qu'elle ôte au moins sa combinaison. Résignée, voulant dormir, elle le fit, s'étendit sur les fourrures, ferma les yeux et ne se rendit compte de rien.

CHAPITRE XVII

À bord du *Ma Ker* l'inquiétude régnait, les occupants craignant pour la vie des leurs au moment où les baleines volantes et les commandos du Président Kid s'apprêtaient à investir la colonie des Échafaudages.

Zabel accompagnait Liensun et ne restaient à Rooky, l'autre colonie des Rénovateurs, qu'une demi-douzaine de volontaires n'ayant aucun être cher qui les préoccupât.

— Nous n'arriverons jamais, disait Zabel, on se traîne.

Le dirigeable avait dû éviter une zone de turbulences, effectuer un immense détour vers le sud. Liensun avait espéré profiter de la queue d'une tempête pour se laisser porter vers le nord, mais les vents ayant brusquement cessé de souffler, ils s'étaient trouvés en pénurie d'huile, avaient dû comme autrefois se comporter en véritables pirates pour s'en procurer. Une nuit, ils avaient investi une petite station perdue pour puiser dans ses réserves.

Les baleines ne pourraient pas prolonger indéfiniment leur extravagant voyage et devraient très vite retrouver les mers intérieures de la banquise du Pacifique, mais les commandos du Président Kid disposeraient, eux, du temps nécessaire et de l'armement le plus sophistiqué. Les Tibétains leur faciliteraient le passage et leur apporteraient une aide logistique, et le garçon pensait que les Aiguilleurs joueraient un rôle occulte dans cette affaire.

— Ils n'ont pas envie que les glaces fondent et que leur empire s'écroule avec.

Il y avait des membres de l'équipe qui commençaient d'estimer qu'on était allé trop loin dans l'opposition aux Rénovateurs.

— Même si Rigil et Charlster sont des excités, nous ne devons

jamais oublier notre raison d'être : le Soleil. Notre ennemi, c'est le Kid, qui installé sur cette banquise avec des millions de gens nous oblige à des scrupules qui nous empêchent d'aller au bout de notre programme. Il ne faut plus s'allier avec lui. Il faut le prévenir que, quoi qu'il arrive, nous voulons que nos enfants retrouvent le Soleil et qu'il devra y songer, renoncer à ses ambitions... Les Aiguilleurs sont nos plus grands ennemis et, en quelque sorte, vont intervenir contre les nôtres en favorisant les commandos de ce gnome.

— Vous n'êtes plus d'accord avec moi ? demanda Liensun, écœuré.

— Il s'agit de protéger la vie des nôtres, d'empêcher la destruction de la colonie des Échafaudages. Nous ne voulons pas qu'ils meurent et que ces installations magnifiques, construites avec tant de dévouement, d'abnégation, soient perdues pour nous.

— Mais alors, que voulez-vous ?

— Attaquer les deux convois des commandos... Bloquer la vallée d'accès aux Échafaudages. Nous pouvons provoquer des avalanches monstres pour couper ce réseau. Avec nos bombes, nous pouvons le faire.

Lui, pensait à Ann Suba et essayait en vain de le cacher à Zabel qui était fort jalouse de cette femme, même si elle affirmait avec dédain qu'elle aurait pu être sa mère. Elle devinait que son ami lui portait encore des sentiments complexes, ce n'était peut-être pas de l'amour ou du désir, mais il gardait la nostalgie de leurs heures d'intimité, voyait peut-être Ann Suba avec les yeux de l'enfance.

— Nous pouvons empêcher les trains d'atteindre la Vallée des Échafaudages, c'est vrai. Mais nous allons donc donner à Charlster la possibilité de réussir son coup.

— Proposons-lui notre aide en échange du renoncement provisoire. Demandons-lui, exigeons un moratoire d'un an, par exemple.

C'était une proposition raisonnable. À condition que Rigil soit destitué et que Charlster se trouve seul, désormais. Sous la surveillance d'Ann Suba, par exemple.

— Nous ne voulons pas devenir des renégats, clamaient les protestataires, et si nous sommes les complices de ce qui se prépare, nous serons honnis dans le monde entier. Ceux des Échafaudages seront considérés comme des martyrs de la cause.

On approchait du Tibet et il fallait établir un ordre du jour. Les convois du Kid avaient dû bénéficier de toutes les complicités voulues. Dans le fond, personne ne souhaitait le retour du Soleil, même pas les plus miséreux qui souffraient de froid et de faim dans des endroits hostiles. La chaleur, la lumière n'amélioreraient pas leur sort comme ça, d'un coup de baguette magique.

— Les Hommes-Jonas, essayait de leur dire Liensun, sont des gens très pacifiques qui essayeront de discuter jusqu'au bout avec Rigil et Charlster. Je suis même inquiet pour eux car ils sont très purs dans leurs intentions et ne soupçonnent jamais la trahison chez les autres.

— Ils vivent en dehors des hommes, s'écria quelqu'un, comment pourraient-ils les connaître ? Je pense qu'ils ont méprisé l'humanité au point de faire alliance avec les baleines. Ils nous ont ignorés durant des siècles. Maintenant ils s'inquiètent de nos ambitions mais n'est-ce pas trop tard ?

Liensun n'aimait pas qu'on parle ainsi de ces êtres extraordinaires :

— Considérez-les comme des médiateurs. Je suis certain qu'ils n'auront commis aucune violence et qu'ils sont prêts à mourir plutôt que de provoquer des drames.

C'était la nuit et la navigation se faisait à l'estime. Guhan avait capté un émetteur d'Evrest Station sur lequel il avait établi la route des dernières heures mais, par moments, l'intensité de l'émission baissait jusqu'à ce que le son disparaisse tout à fait. Ils devraient attendre l'aube pour surprendre les deux trains des commandos, s'ils étaient déjà dans la petite Compagnie.

Vers cinq heures du matin, Guhan vint avertir Liensun qu'il avait un contact avec la colonie des Échafaudages.

— J'ai eu un opérateur à l'écoute mais il a refusé de me préciser si c'était bien la colonie. Mais j'ai reconnu sa voix. J'ai suivi un stage avec lui et c'est même un ami. Rigil risque de refuser le dialogue.

Liensun l'accompagna dans le petit habitacle radio. Ils durent insister beaucoup pour établir une autre liaison et Liensun avertit le technicien de se préparer à un enregistrement.

— Voici mon texte : « Nous sommes dans votre ciel pour vous aider. Deux trains de commandos puissamment armés sont entrés dans la petite Compagnie et roulent vers la vallée pour vous

détruire. Nous sommes prêts à intervenir. Grâce à notre appareil, nous pouvons provoquer des avalanches telles que les accès seront totalement bloqués. La hauteur de glace que nous ferons tomber sera énorme et impossible à déblayer avec des moyens ordinaires avant des mois. En échange je vous demande de libérer Ann Suba. Je demande aussi une négociation sur d'autres aspects de la situation. Je rappelle d'ici deux heures. »

Ils commencèrent à prendre de l'altitude de façon à ne pas provoquer l'indignation des Tibétains, et survolèrent les hauts plateaux d'où ils pouvaient surveiller le trafic ferroviaire à proximité de la vallée resserrée, semblable, à cette hauteur, à une faille étroite où l'on imaginait mal des installations, un réseau.

Ils repérèrent deux étranges convois dans le sud, à plus de cent kilomètres des Échafaudages. Deux convois immobilisés sur une voie de garage. Liensun ordonna qu'on aille les survoler et qu'on les photographie.

Une demi-heure plus tard, ils étaient à l'aplomb des deux trains que Liensun identifia comme étant d'origine banquisienne, avec leurs locomotives ultramodernes et leurs wagons aérodynamiques. Ils paraissaient attendre l'ordre de continuer leur route. Ce fut un des garçons qui découvrit la draisine tibétaine cachée à proximité. Une draisine des gardes-frontières qui accompagnait le groupe d'attaque mais s'efforçait de ne pas se mettre en évidence.

À l'heure du rendez-vous, le dirigeable approchait de la colonie et ce fut la voix de Charlster qui s'éleva :

— Liensun ? Ici Charlster. On m'a communiqué votre message. Pouvez-vous me prouver que c'est la vérité ?

— Nous avons pris en photographie les deux convois bourrés de commandos très entraînés au combat. Ils détruiront les Échafaudages, les entrées de cavernes, avant de se lancer à l'assaut. Ils sont capables de survivre sur la banquise des jours et des nuits, aussi votre place forte n'est pas un problème pour eux. Pourquoi Rigil n'est-il pas au rendez-vous ?

— Rigil est indisponible.

— Je veux parler à Ann Suba.

— Faites-moi parvenir ces photographies.

— Charlster, nous n'avons guère de temps, si nous désirons...

Quelqu'un lui tapa sur l'épaule et tendit le bras.

C'était Guhan, incapable de sortir un seul mot de sa gorge serrée par l'émotion. Elles étaient juste en face, cinq baleines volantes, fantastiques. La plus petite était comme un dirigeable de taille moyenne. Toutes avaient derrière le crâne un cockpit profilé en matière transparente. Lorsqu'elles rejetaient l'air, un geyser de vapeur montait vers le ciel blême.

— Charlster, vous êtes aux prises avec les Hommes-Jonas, n'est-ce pas ? Et Rigil est entre leurs mains ?

— Oui. Nous tenons Ann Suba et nous négocions l'échange. Sinon, nous utiliserons la force.

— Charlster, ce sont des gens pacifiques et non armés. Ils voulaient vous convaincre de retarder l'expérience et nous vous demandons la même chose, un moratoire d'un an.

Dans le *Ma Ker* l'émotion était à son comble et même l'équipe de quart en oubliait la manœuvre, si bien que le dirigeable commençait de rouler un peu trop. Il fallut arracher le timonier à sa contemplation émerveillée pour qu'il reprenne la barre. Les baleines volaient en formation très large et l'une d'elles descendait lentement vers la Vallée des Échafaudages.

— Charlster, négociez vite avec les Hommes-Jonas... Il faut que nous coupions la vallée.

— Je ne crois pas à ces idioties... Ce sont des dirigeables camouflés, c'est un de vos tours. Il n'y a jamais eu de baleines volantes ni d'humains vivant en symbiose...

— Alors, il n'y a pas de Soleil ni d'autres moyens de vivre que le train. Si vous les niez, vous niez notre propre idéal. Ces gens-là ont suivi une autre voie et ont réussi sans dommage pour les autres. Inspirez-vous d'eux, Charlster, sinon vous serez détruit. Les forces du Président Kid se rapprochent et ces gens-là ne sont pas des pacifistes. Loin du Président, ils disposent d'une autonomie totale... Acceptez le moratoire, Charlster, acceptez de libérer Ann Suba et de laisser repartir les Hommes-Jonas.

Visiblement les baleines donnaient des signes d'épuisement et, sur la droite, l'une d'elles restait pratiquement immobile. On distinguait d'énormes cicatrices, souvent circulaires, sur ses flancs, des parasites monstrueux.

— Charlster, je suis prêt à débarquer avec les photographies pour vous convaincre. Mais ne risquez pas la vie de tous les colons.

Souvenez-vous que je suis allé vous délivrer du train-pénitenciaire 34.

CHAPITRE XVIII

Dès qu'elle eut abandonné son bureau, Ann Suba suivit la galerie déserte, du moins elle le crut, pour s'embusquer à un croisement d'où elle pourrait surveiller l'arrivée de Charlster, mais d'un seul coup, plusieurs hommes se jetèrent sur elle. Une main se plaqua sur sa bouche, l'étouffant à moitié, et elle fut traînée jusqu'à une pièce où l'attendait Charlster, furieux :

— Vous avez tout manigancé... Oh ! je sais comment vous vous y êtes prise. Vous avez utilisé des appareils pour saturer nos radars et détecteurs d'images, d'objets qui n'existent pas. Vous nous avez envoyé ce qu'on appelle des spectres. Pour nous effrayer, enfin... pour effrayer mes collaborateurs, car moi je sais de quoi il retourne. Les effrayer avec des apparences monstrueuses. L'un d'eux a même cru voir un poisson géant en train de flotter dans les airs.

Elle essaya de parler, mais la main d'un de ses agresseurs pesait toujours sur sa bouche et Charlster ne tenait peut-être pas à ce qu'elle raconte ce qu'elle avait vu.

— Vous retenez Rigil, avec des complices. Nous allons vous échanger, donnant, donnant, mais je veux les noms de ceux qui se sont regroupés autour de vous.

Il fit un signe et la main qui l'étouffait la libéra. Elle dut reprendre son souffle avant de parler et le savant en profita pour la mettre en garde :

— Juste des noms. Pas de mensonges. N'essayez pas de nous faire croire ce qui n'est pas... Il n'y a rien dans notre ciel, aucun danger ne nous menace, sauf une bande de fous rassemblés autour de vous.

De toute manière elle n'aurait rien pu dire, le temps de régulariser sa respiration. Elle secouait la tête avec véhémence mais

personne ne s'en souciait. Une jeune fille, une fan de Charlster, entra en criant que ça continuait, qu'il y avait une demi-douzaine de ces choses bizarres, allongées, et qu'on avait même pris des photographies.

— Ce sont des baleines volantes, hurla Ann, et ce sont les Hommes-Jonas qui ont Rigil.

— Taisez-vous, stupide femme. Vous ne savez qu'inventer, ça n'existe pas.

Mais Charlster ignorait une chose. Il était trop longtemps resté dans son train-pénitencier et n'avait songé qu'à ses théories et à jouer le fou, oubliant de s'intéresser à l'actualité. Par contre, parmi les gens présents, plusieurs savaient que l'évolution des baleines, fulgurante, avait fait de ces animaux des bêtes capables de ramper sur la banquise et, plus tard, à même de voler dans les airs. Et ils regardaient le vieux professeur avec gêne. Ann en profita pour faire un historique complet de cette fabuleuse histoire.

— Ils sont là parce que le Kid les a mis en garde... Ils sont dans mon bureau. Une baleine a accosté à mon niveau, sans bruit, avec douceur, et ils ont débarqué. Si vous attendez, d'autres le feront à d'autres étages et vous serez submergés.

— Professeur, dit un homme d'une quarantaine d'années. Ann Suba n'invente pas cette histoire de baleines... Il vaudrait mieux vérifier. En téléphonant à Rigil par exemple, pour qu'il nous dise la vérité.

C'est alors qu'on apporta un message et que Charlster parut soudain effrayé, l'espace de quelques secondes. Il fixa Ann de façon différente, comme s'il la suppliait.

— Liensun est revenu pour nous avertir que deux trains de commandos banquisiens vont pénétrer dans la vallée, pour nous détruire. Il propose son aide... Il attend la réponse pour dans deux heures.

— Soyez franc, professeur, cria Ann Suba, il y met des conditions, très certainement.

Tous ceux qui se trouvaient dans cette salle taillée dans le rocher regardaient le professeur, et même la jeune fille sentit comme un changement dans leur façon de se comporter. Elle faillit se mettre en colère, dire que Charlster n'avait pas à se justifier mais le vieillard hocha la tête :

— Il y a une condition... Vous... C'est tout, pas autre chose.

— Je ne vous crois pas. Il doit demander une suspension de...

Soudain, la porte s'ouvrit et ils entrèrent tranquillement. Hiel, d'abord, puis Rigil, pâle et presque honteux, tous les Hommes et les Femmes-Jonas, nus, luisants, silencieux. Charlster eut un geste de recul, presque de fuite devant l'inadmissible. Il aurait continué de nier mais un murmure admiratif de ses propres troupes l'en dissuada.

— Nous sommes venus vous dire que nous repartons, dit Hiel, et nous vous rendons votre ami. Nous allons demander à cette femme de venir avec nous. C'est une longue traversée et nos amies les Solinas commencent par avoir le mal de la banquise. Nous vous demandons de renoncer à vos folies. Le Soleil peut réapparaître, mais laissez aux gens le temps de s'y habituer, donnez-leur l'envie de le revoir, ne le leur imposez pas.

Hiel se tourna vers Ann Suba :

— Venez-vous ?

Elle secoua la tête :

— Je dois rester... Des commandos banquisiens vont nous attaquer et ce n'est pas le moment de fuir. Mais vous, n'attendez plus, je vous en prie.

Ils repartirent et Ann Suba les suivit, puis tous les autres. Le jour allait bientôt se lever et toute la colonie, derrière les baies donnant sur les Échafaudages, à chaque niveau, avait pu voir les baleines.

Charlster resta seul dans la caverne et grimaça de voir que la jeune fille avait suivi les autres. Il remonta pour lancer sa réponse vers Liensun.

Une baleine venait de se séparer de ses compagnes, tout là-haut et, gracieusement – l'animal était énorme mais ses évolutions étaient d'une légèreté merveilleuse –, plongea vers la vallée lugubre. Les Rénovateurs en eurent les larmes aux yeux. Dans cette faille rebutante de laideur et de solitude, perpétuellement plongée dans un crépuscule du matin au soir, le cétacé leur redonnait la joie de vivre, celle de retrouver d'autres temps, des immensités marines où ces animaux, autrefois, étaient les rois de leur milieu ambiant. Ils rêvaient tous d'eau tiède et salée, de cette présence millénaire. Savoir qu'un être aussi énorme pouvait vivre en symbiose avec des

hommes les réconfortait.

Ann Suba aurait voulu frôler chaque corps nu d'une caresse pure mais ils glissaient, au-dehors, sur l'échafaudage, sans frissonner, sans même se rendre compte de la rigueur du froid tibétain. La baleine se rapprochait, évoluant dans les limites des deux parois rocheuses qui formaient la vallée. Un train charbonnier passait et ralentissait : sans aucun doute, le chauffeur et le mécanicien n'en croyaient pas leurs yeux.

La baleine accosta et Ann Suba regarda son œil gauche rempli de rêves. Les Hommes-Jonas escaladaient le flanc rugueux, entaillé par cent ans de vie difficile, de heurts avec les irrégularités sous-marines de la banquise, de luttes contre les prédateurs de toute nature, des plus infimes aux plus gigantesques, comme les calmars des fosses océanes.

Ils étaient tous à l'intérieur, dans le ventre douillet de cette mère gigantesque, et le cockpit en matière organique transparente se referma. La Solina se sépara de la passerelle d'un frémissement caudal, gagna sans nervosité le milieu de la vallée et s'éleva, s'éleva jusqu'à ce que les Rénos ne puissent plus la suivre.

Le dirigeable était à cent mètres au-dessus du plateau et Liensun se préparait à descendre en bout de filin. Il emportait les photographies des deux trains commandos.

— Tu ne devrais pas, disait Zabel. Ce sont des fourbes. Il aurait suffi de bloquer la vallée. C'est pour Ann Suba, seulement pour elle, que tu prends ces grands risques.

Il protestait, disait qu'il voulait d'autres promesses. Mais elle n'y croyait pas. On essayait de rapprocher au maximum le dirigeable du plateau, sans avoir à utiliser les ancres ou les harpons, mais les ascendances provoquaient des perturbations effroyables. Il dut se laisser treuiller d'une grande hauteur avec le risque que l'appareil soit soudain soulevé ou rabattu de plusieurs mètres, mais tout se passa bien et ils le virent courir en direction du dôme de l'observatoire. Il devait les rejoindre assez vite pour aller bombarder les montagnes voisines et provoquer de formidables avalanches.

Dans l'observatoire, on le fouilla avec une certaine brutalité qui le fit protester, avant de le conduire auprès de Charlster. Il jeta les photographies sur sa table de travail. Le savant avait vieilli et paraissait sous le coup d'une grande émotion. Il regarda les

photographies des deux trains de commandos, releva soudain la tête pour fixer le garçon dans les yeux :

— Je les ai vus et tous les ont vus... les Hommes-Jonas, les baleines... C'est effrayant... Effrayant, car les gens vont rêver... C'est ça, rêver, oublier notre mission, rêver... Moi, je ne rêve pas...

Liensun lui demanda à voir Ann Suba.

— Oh ! elle est là, elle a refusé de les suivre et du coup la voilà portée aux nues. Habile, très habile...

— Charlster, il faut un moratoire.

— Vous n'y songez pas, alors que nous sommes sur le point de réussir. Venez...

Il l'entraîna dans un laboratoire voisin, montra un tableau où étaient représentés en schéma simpliste la Terre, les poussières lunaires, le fameux nœud spatial et aussi une série de petits points, enfin une croix. Il pointa son doigt maigre sur cette croix en regardant Liensun.

— Vous savez ce que ça représente ? Un satellite, un satellite gigantesque, je ne suis même pas parvenu à le mesurer mais je m'en occuperai. Je procède avec des échos radars. Ce satellite commande toute une série de relais qui surveillent l'enveloppe de ces strates de poussières lunaires qui nous environnent...

— Le satellite commanderait quoi, exactement ?

— Chaque fois que nous avons réussi à ouvrir une lucarne dans ces strates, elle s'est rebouchée à plus ou moins long terme. Et quand on examine les films, les études faites au cours de ces colmatages, on se dit que la mécanique céleste ne peut expliquer tout et qu'il y a une intervention systématique. Et je suis maintenant persuadé que c'est à partir de ce satellite que tout se passe.

— Vous l'avez découvert depuis peu, alors ?

— J'y songeais depuis longtemps mais, ici, j'ai pu avoir d'autres précisions, effectuer des calculs, disposer d'une écoute systématique des ondes millimétriques émises par certains métaux, certains matériaux. Et nous avons fini par localiser cet engin fantastique... Je crois que nous n'osons pas vérifier ses dimensions exactes car cela dépasse notre imagination. Comment accepter l'idée qu'un engin d'une telle ampleur puisse se trouver au-dessus de nous ? Une chance, que nous habitions ces montagnes du Tibet, car nous n'aurions pu avoir ces résultats...

— Abrégez, professeur, que voulez-vous faire ?

— Si nous détruisons ce satellite nous n'aurons plus de lucarnes obturées. Nous pourrions procéder par paliers. Une lucarne ici, une autre pour l'Africana, pour la Panaméricaine. La voilà, la solution douce, le retour lent et prudent vers le Soleil.

CHAPITRE XIX

D'après Povunk, c'était l'une des plus importantes tribus de Roux du Grand Nord. Elle occupait une zone de congères où elle s'était creusé des abris contre les vents violents. De plus, une bonne partie des individus étaient métissés et moins armés contre le froid. Povunk négociait avec eux, parfois, et il la présenta comme étant l'amie d'un certain Jdrien, métis disparu chez les Aiguilleurs.

Le nom de Jdrien provoqua un rassemblement qui le sidéra. Il ne s'attendait pas à une telle réaction et alla en demander la raison à Farnelle. Lorsque celle-ci se mit à parler en langage roux, il se sentit de trop.

— C'est votre Messie qui a disparu depuis plusieurs jours, plusieurs semaines même. Je suis venue de loin pour essayer de savoir où il se trouve mais j'ai des difficultés à retrouver sa piste.

On lui demanda si elle était métisse et elle secoua la tête, dit qu'elle avait eu deux enfants métis avec des Roux d'une tribu du Sud, très loin.

— D'après les Ayukalu, il serait dans Salt Station, mais comment le savoir ? Personne ne peut s'introduire là-bas et vous, les Roux, encore moins que les autres. Les Aiguilleurs y vivent dans une température très élevée et y connaissent tous les plaisirs.

Le chien Ouwga ne la quittait plus, ayant compris qu'il ne serait jamais le chef de l'attelage destiné à Povunk. D'ailleurs, ce dernier se détournait de lui, achetait de la viande de phoque qu'il faisait cuire sur un réchaud dans l'igloo qu'il venait de se construire. La femme n'était pas prête à repartir et il voulait rester encore un peu avec elle. Chaque nuit il avait partagé sa couche. La première nuit elle avait dormi profondément tandis qu'il s'affairait sur elle. La seconde elle s'était battue comme un homme, l'avait griffé et mordu,

couché sous elle pour finalement lui faire l'amour. Il en était resté béat.

C'était une sacrée femme et il ne désespérait pas de la ramener chez lui. Peut-être qu'en lui proposant la première place elle ne refuserait pas.

Farnelle apprenait que les Roux avaient déserté la Province de la Baie d'Hudson car les Aiguilleurs les ennuyaient trop. Ils ne retournaient là-bas que pour vendre les peaux et acheter du sel, de la nourriture, de l'alcool.

— La nouvelle va se répandre rapidement, disaient les Roux. On enverra des coureurs qui feront le tour des tribus, très vite. Mais que pouvons-nous faire ?

— Un grand rassemblement vers Salt Station. Les Aiguilleurs n'aimeront pas vous voir aussi nombreux. Vous vous installerez sur les réseaux, partout.

Elle préviendrait Lady Yeuse et celle-ci enverrait des observateurs. Les Aiguilleurs seraient paralysés. Mais que deviendrait Jdrien, le temps que toutes les tribus se déplacent vers le sud ?

Le soir, elle mangea du phoque cru avec les Roux, du cuit avec l'Esquimau mais n'apprécia ni l'un ni l'autre. C'était gras et ça empestait le poisson. Autant manger celui des chiens qui avaient l'air de se régaler.

Des coureurs étaient déjà partis dans toutes les directions. Ils allaient franchir des distances incroyables, deux cents kilomètres, souvent en une petite journée. Elle alla se coucher dans l'igloo de Povunk mais le repoussa sans lui laisser le moindre espoir. Il débita alors toute une litanie sur les avantages offerts par la place de première épouse, mais elle dormait déjà.

Elle ne pouvait rester là et devait rejoindre un endroit plus chaud. Dans l'igloo c'était supportable à condition de garder sa combinaison isotherme, mais Povunk parlait d'aller choisir des chiens ailleurs. Les Roux se mettraient en marche avant quarante-huit heures en direction de Salt Station, la nuit seulement, se cachant le jour à l'approche de la cité des Aiguilleurs. Bien sûr, les détecteurs biologiques risquaient de les repérer mais leur nombre imposant se refermant autour de cette agglomération créerait certainement des réactions curieuses. Les Aiguilleurs ne pourraient

pas les tuer tous. D'autant moins que, d'après Povunk, ces Aiguilleurs se montraient souvent plus indulgents avec le Peuple du Froid qu'avec les autres ethnies.

Dans un village esquimau, en bordure de la Province de la Baie d'Hudson, son compagnon trouva à négocier un bel attelage et lui proposa le sien.

— Ils sont vieux mais ils te serviront encore quelques mois.

C'était tout ce qu'elle demandait, mais l'apprentissage ne fut pas de tout repos. Jusqu'à ce qu'elle proposât de remplacer le vieux chef par Ouwga. Ce dernier, malheureux, jaloux, frustré de la voir avec d'autres chiens, hurlait à la mort constamment, mais dès qu'il fut en tête de l'attelage tout s'arrangea. Les vieux chiens aux crocs et aux griffes usés ne pouvaient montrer leur sale caractère à ce robuste patron d'un an et ils se soumirent tous. Farnelle, dès lors, n'eut aucune peine à conduire son attelage. La mort dans l'âme, Povunk la quitta un matin, renouvelant ses propositions habituelles. Elle le regarda disparaître vers le sud, préférant se perfectionner encore un peu avant d'en faire autant.

Les Esquimaux du village commençaient de parler des tribus de Roux qui descendaient vers le sud. Jamais on n'avait assisté, dans ces régions désertes, à un tel déplacement de milliers d'individus. Les Esquimaux garderaient le secret, satisfaits que leurs ennemis héréditaires, les Aiguilleurs, soient à leur tour sinon menacés, mais du moins concernés par cette invasion.

Un matin également elle quitta la tribu, emportant du poisson gelé et de la viande de phoque, courant à côté du traîneau. Les vieux chiens, stimulés par la fougue de leur jeune chef, démarrèrent fortement mais au bout de quelques kilomètres ralentirent l'allure.

Bien avant la nuit, elle se construisit un abri, une sorte d'igloo maladroit dans le flanc d'une grosse congère qui ne ressemblait en rien aux chefs-d'œuvre que Povunk bâtissait. Elle donna à manger aux chiens, admit Ouwga auprès d'elle, se dégoûta de la viande de phoque qui, dégelée, était trop huileuse. Dans la nuit, Ouwga la quitta pour rejoindre la meute, la privant de sa bonne chaleur.

Trois jours et trois nuits d'enfer avant d'apercevoir le fameux village esquimau qu'on lui avait donné comme but, où s'amorçait une voie secondaire conduisant à une cross station sur le réseau central. On lui avait assuré que les Aiguilleurs ne mettaient jamais

les pieds dans le coin. La seule fois où leur police avait voulu intervenir, les rails avaient été déboulonnés et la patrouille était restée trois jours coincée dans ce hameau perdu, à attendre l'équipe de la voie.

Il existait un igloo communautaire où elle fut admise et où elle put se reposer vingt-quatre heures, en attendant l'omnibus qui ne desservait l'endroit que deux fois par semaine. Elle revendit son attelage une misère mais garda Ouwga avec elle. Le chien regarda ses compagnons âgés s'éloigner avec le traîneau, leva les yeux vers elle, attendant un encouragement qui ne vint pas. Le soir il refusa ses poissons gelés, et de même le lendemain matin. Elle devait se rendre au terminus pour prendre le train déjà formé. Il la suivit à regret et elle comprit :

— Viens, Ouwga.

Elle s'accroupit pour l'embrasser sur sa truffe chaude :

— Maintenant, tu es libre.

Elle continua sans se retourner. Avant de s'installer, elle acheta du bois fossile à une vieille Esquimaude pour alimenter le poêle du wagon et des boulettes de poisson au soja. Le wagon était plein à craquer et elle dut se faufiler jusqu'à sa couchette. Le voyage durait deux jours et une nuit. Elle déposa sa charge de bois et ses provisions au fond de son espace étroit, à l'étage d'un wagon déjà enfumé par le mauvais tirage du poêle et les cigares des voyageurs. Une Esquimaude donnait le sein à ses jumeaux badigeonnés d'huile de phoque. Tout le wagon empestait.

Lorsque ce fut son tour d'alimenter le feu, elle transporta son bois, regarda avec inquiétude l'espèce de bidon rougi par la chaleur intense qui oscillait sur ses trois pattes en partie dessoudées. Il y avait un risque d'incendie certain, et des catastrophes de ce type n'étaient pas rares sur les voies secondaires. Elle profita de l'aubaine pour faire réchauffer ses boulettes de poisson au soja qui grésillèrent avec une odeur désagréable. Elle se força à manger, retourna s'allonger tandis que la mère des jumeaux n'en finissait pas avec sa berceuse. Toute la nuit, même endormie, elle la fredonnait, et Farnelle se retournait d'un bloc, fortement agacée.

Dans le hameau, elle avait en vain essayé d'envoyer un télégramme à Lady Yeuse. Le préposé s'était absenté pour aller pêcher du poisson et ne devait revenir qu'après son départ.

Dans la cross station de taille moyenne, elle loua un compartiment-étuve pour se décrasser et se débarrasser des odeurs, mais elle dut endosser à nouveau sa combinaison tachée d'huile de phoque et de graisse de poisson, se fit remarquer dans la cafétéria où elle alla prendre un solide déjeuner. Les gens s'écartèrent prudemment en grimaçant. Elle put envoyer son message selon les instructions que lui avait données Yeuse. L'adresse était celle d'une boutique de luxe de New York Station et le texte paraissait tout à fait anodin.

Elle décida d'attendre la réponse sur place, loua un compartiment dans un traintel convenable.

Elle put abandonner sa combinaison à un service de nettoyage, une fois qu'elle se fut procuré des vêtements neufs. Cette cross station, dirigée par la Traction, était confortable, bien chauffée. La vie y paraissait agréable et dans la banlieue elle découvrit des wagons-habitations entourés d'un jardinet où poussaient de véritables fleurs.

Un journal paraissait et la une était consacrée à la mise en cause des Aiguilleurs. L'éditorial mettait les habitants en garde contre certaines nouvelles diffusées par les grands médias de la Compagnie, affirmant que la caste possédait la plupart des moyens de communication et ne cessait de comploter contre la présidente Lady Yeuse, dont l'auteur de l'article vantait les mérites et les décisions.

Dès le lendemain, elle passa régulièrement aux messageries pour savoir si la réponse à sa dépêche était arrivée, mais il était possible que Yeuse ne soit pas à New York Station pour le moment. Elle voyageait beaucoup dans toute la Concession, inspectait les Provinces, les projets en cours de réalisation, s'intéressait à la vie des gens, surtout des voyageurs permanents, ceux des trains de travail intérimaire ou des grandes usines comme les aciéries, les filatures, les usines de transformation. D'après le journal, elle veillait à ce que le minimum calorique alimentaire soit respecté, ainsi que les seize degrés de chauffage. Elle ne promettait rien, mais espérait que d'ici deux ans ces chiffres pourraient être augmentés de dix pour cent.

Le troisième jour, alors qu'elle pénétrait dans les messageries, quelqu'un lui prit le bras. Agacée, croyant à quelque privauté

masculine, elle faillit se dégager lorsqu'elle reconnut Yeuse, sous son capuchon de fourrure noire.

CHAPITRE XX

Dans quarante-huit heures, ils quitteraient les installations confortables de Sugar pour se diriger vers Salt. Tout était prêt, la liste des appareils et du ravitaillement était complète. Pour résoudre le transport de Kurty, il avait été décidé de bâter la chèvre-garou, mais ça n'avait pas été une mince affaire. Il avait fallu hurler, menacer, promettre, supplier, la gaver de sucreries, pour qu'elle consente à transporter le bébé sur son dos dans un sac spécial. Le bébé d'un côté, de la nourriture de l'autre. Ainsi que des médicaments. Mais au moment du départ ils se rendirent compte que Kurty avait des boutons sur le visage et le corps.

— Gueule Plate a trop mangé de sucre, affirma Kurts.

Ils l'en avaient gavée pour l'amadouer et le lait trop sucré avait détraqué Kurty qui restait fragile. Gus échappa à ces soucis ménagers en continuant l'examen des micro-logiciels trouvés chez les Trues, et le soir, il s'endormait, lorsqu'une série d'images le tirèrent de sa somnolence.

— Mais qu'est-ce que c'est ?...

Il dut retourner en arrière pour avoir une documentation précise, pour la première fois, sur le départ des dissidents de Sugar en direction de la Terre.

Une phrase surtout avait retenu son attention :

« Une formation de vingt personnes, hommes et femmes, puissamment armés, ont réussi à se frayer un chemin jusqu'au sas principal. Neutralisant les gardes, ils se sont emparés des scaphandres et, tandis que le gros de la troupe défendait cette issue vers la liberté, six volontaires interceptaient une navette s'approchant du satellite. Ils réussirent à y pénétrer, mais au moment de venir chercher leurs compagnons barricadés dans le sas

ils comprirent que leur résistance avait cessé. Les assaillants leur tiraient dessus, équipés de scaphandres et même deux d'entre eux se propulsèrent dans l'espace, équipés de scaphandres à jets directionnels. La navette dut s'écarter suffisamment pour les fuir mais durant trois jours elle tourna autour du satellite, espérant que d'autres rebelles se manifesteraient. Ils durent se résigner à descendre sur Terre et, pour encourager ceux qui restaient, un volontaire sortit dans le vide pour tracer avec une bouteille d'oxygène liquide les mots suivants : SUGAR FOR EVER. Après quoi, ils s'éloignèrent, ne furent plus qu'un point, puis il n'y eut plus rien. »

Gus se repassa plusieurs fois ce récit, relevant les indications les plus précieuses : le sas principal, les scaphandres disposés dans cet endroit, la navette, les scaphandres à jets directionnels et enfin le défi lancé aux Ophiuchusiens restés fidèles au Postulat abominable : SUGAR FOR EVER.

Ce défi avait dû rester longtemps à flotter dans le vide, irritant l'état-major du satellite, prouvant que des hommes avaient décidé de rejoindre les survivants terriens confinés dans leurs misérables installations ferroviaires.

Il se coucha très tard, ne dormit pas très bien et le lendemain montra le texte à ses compagnons.

— Les rebelles occupaient donc Sugar, constata Lien Rag.

— J'imagine, dit Kurts, leur navette s'éloignant du satellite. Ils devaient le regarder avec désespoir, je suppose. Ils abandonnaient leurs amis, leurs familles et tous leurs compatriotes, même si la plupart leur étaient hostiles.

Lien Rag revivait aussi ce moment extraordinaire. Et ces mots qu'ils laissaient : SUGAR FOR EVER.

— Je suppose qu'avec un manichéisme assez naïf ils devaient estimer que Sugar, c'était le bien et Salt, le mal..., dit-il. Mais en s'éloignant ils voyaient les lettres géantes tracées à l'oxygène liquide...

— À l'envers, dit Kurts distraitement.

Lien Rag le regarda :

— Mais oui, à l'envers. Ils s'éloignaient et qu'est-ce qu'ils voyaient : REVE ROF RAGUS... Enfin, approximativement, car les lettres n'étaient pas tournées dans le bon sens mais, avec un peu

d'imagination... Je suppose que les six volontaires ont dû alors décider que ce Reve rof Ragus leur servirait désormais de signe de reconnaissance, de code. Une fois sur Terre, ils ont adopté le nom de Ragus pour se désigner. Possible qu'ils aient aussi pris Reve ou Rof comme prénoms...

— C'était une navette pour les Roux, précisa Gus, mais ils avaient les scaphandres spatiaux et le voyage fut relativement bref. Ils ont dû se poser dans une base automatique, celle de Canada Salt. Cette base, il avait fallu l'aménager... Des techniciens avaient dû être envoyés depuis le satellite. Peut-être que, parmi les six, il y en avait un qui savait.

Ils imaginaient l'arrivée dans une base glacée, uniquement conçue pour les Roux. Ce n'est que plus tard qu'on chauffa les terminus comme Concrete Station, lorsque les gens de Salt décidèrent de prendre en main le système ferroviaire.

— Comment ont-ils pu survivre, puis se mêler aux Hommes du Chaud ? Dommage qu'il n'y ait aucune date précise, regrettait Gus.

— Au début, les stations étaient minuscules, terrées dans des sortes d'igloos avec juste quelques éléments transparents formant le toit. Une locomotive à charbon réchauffait le tout. Le charbon ou le bois était directement puisé sous la glace, parfois à des profondeurs effrayantes, et les mineurs prenaient des risques insensés. Les gens qui habitaient là se montraient impitoyables envers les étrangers qui débarquaient chez eux. Le rationnement en vivres et en chaleur faisait qu'on refusait systématiquement d'écouter les nouveaux venus. Ils n'avaient qu'à passer leur chemin... de fer. Les trains qui se présentaient restaient sous surveillance durant tout arrêt en gare.

Kurts avait de grandes connaissances sur l'histoire de la société ferroviaire. Grâce à ses pillages, il avait constitué une bibliothèque importante sur le sujet. Il continua à leur fournir des précisions sur ce qui avait dû se passer lorsque les six « Ragus » avaient quitté le terminus de la Voie Oblique.

— Il leur a fallu marcher vers une station ferroviaire. On ne sait pas s'ils étaient au complet, s'ils sont restés ensemble ou s'ils se sont dispersés. Imaginez leur déception lorsqu'ils ont dû apercevoir cette minable station enfouie dans les glaces, desservie par une simple paire de rails. Comment ont-ils réussi à se faire admettre, à négocier leur embarquement dans un train, encore fallait-il qu'il y ait un

service régulier. Les grands réseaux occupaient la partie de la Terre comprise entre les deux tropiques avec, plus tard, une extension vers le nord et le sud. Il y avait des réseaux indépendants en Europe, Sibérie, Afrique, mais parfois reliés par des lignes construites par des particuliers à la recherche de produits énergétiques.

— Construites avec quoi ?

— N'importe quoi, même des rails en bois. Vous savez, ce n'était pas très dur de forer la glace. En quelques jours on atteignait les anciennes richesses. Une dizaine d'hommes armés de pioches et de pelles suffisaient mais le risque restait les éboulements. En a-t-on retrouvé des cadavres de mineurs amateurs un peu partout ! Plus tard, les glaces se sont tassées, consolidées, et les galeries ont mieux résisté. Par contre, elles exigeaient un plus gros effort, des machines pour les creuser. Le bois a été le matériau le plus recherché. D'abord comme combustible et ensuite pour toutes sortes de fabrications, y compris les abris. Nos Ragus ont dû en baver.

— D'autres ont dû les rejoindre, estima Lien Rag. Parfois ils devaient attaquer les réguliers de Salt, s'emparer d'une navette, disparaître dans l'espace.

— Tous les méchants de Salt finissaient par les envier, ricana Gus, et ils désertaient, rejoignaient les gentils de Sugar, si bien qu'un jour il n'y eut plus d'opposition. Les gentils avaient gagné.

— Non, fit Lien Rag, agacé par ce persiflage. Tu oublies les Trues, qui sont la preuve que la guerre civile se poursuivait longtemps et que ceux qui, au dernier moment, ne purent ou n'eurent pas le courage de rejoindre la Terre, subirent d'importants revers et durent se réfugier dans les endroits les plus minables du satellite... Et les Aiguilleurs. Il a fallu contrer les Sugar et le commandement a envoyé les Aiguilleurs pour continuer la lutte sur Terre.

— Est-ce que par hasard tu t'imagines qu'ils sont restés fidèles à l'idéologie de l'abominable Postulat ?

— Certainement pas. Ils se sont fabriqué une autre idéologie, lorsqu'ils ont découvert que, grâce aux glaces et aux rails, ils pouvaient dominer, devenir les privilégiés d'un monde invivable. Donc les glaces devaient devenir éternelles sur notre Terre. Et le Soleil devenait l'ennemi. Les Ragus, d'où sont certainement issus les Rénovateurs, risquaient d'empoisonner les esprits. Au début, ils les

traquaient comme infidèles et ensuite comme agitateurs. Mais ils n'ont jamais cessé cette guerre civile commencée ici, dans ce satellite...

— Tu sais à quoi je pense ? dit Gus. Si nous réussissons à quitter S.A.S., il faudra le miner et le faire exploser, quand nous serons assez loin. C'est peut-être la solution. Nous n'en avons aucune preuve, mais peut-être que grâce à lui, en l'utilisant comme relais, les Aiguilleurs empêchent les strates de poussières lunaires de se disperser. Imaginez le beau feu d'artifice que cela ferait.

CHAPITRE XXI

Encore sous le coup de l'émotion, Rigil les rejoignit. Il paraissait inquiet, hésitant, regardait Liensun d'un air embarrassé. Charlster, toujours au tableau noir, répétait les mêmes choses au sujet de ce satellite inconnu que le garçon avait peine à imaginer. Il savait qu'à l'université de Titanpolis, la capitale du Président Kid, une section étudiait le phénomène d'après des documents anciens, mais aussi grâce à des calculs. Une nomenclature avait été établie et on disait que le nombre d'objets en suspension au-dessus de la Terre était impressionnant.

— Mais comment le détruire ? demanda Rigil au bout d'un moment.

— Au laser, un laser excessivement puissant.

— Charlster, il y a deux trains qui roulent vers la vallée, dit Liensun.

« Je veux bien bloquer les voies, mais à condition de ne mettre la vie de personne en danger. Et nous n'avons pas tellement de temps pour réussir. De plus le *Ma Ker* essaye de maintenir son point fixe sans utiliser d'ancre ou de harpon et dépense énormément d'huile. »

— Qu'exigez-vous ? Ann Suba ? Je la fais chercher, mais elle a déjà refusé de quitter la colonie avec les... avec ces inconnus de cette nuit.

Rigil et lui commençaient déjà par nier les baleines volantes, les Hommes-Jonas. Un jour ils interdiraient que ces deux noms soient mentionnés, essaieraient de les détruire dans la mémoire des colons des Échafaudages.

Ann Suba arriva tranquillement, eut un regard circulaire pour les installations étonnantes du laboratoire, avant de regarder

Liensun avec le sourire.

— Je suis venu te chercher, dit-il à voix basse, intimidé. Nous avons besoin de toi, à Rooky... C'est ainsi que nous avons baptisé la nouvelle base. Nous avons réussi à créer quelque chose de convenable. On y vit bien...

— J'en suis très heureuse, dit-elle, mais ma place est ici. Les Hommes-Jonas aussi voulaient m'emmener.

Elle eut un petit rire confus :

— Parce que je suis invitée par le Président Kid... Il connaît mes antécédents scientifiques, paraît-il, et aimerait que je travaille dans son université. C'est du moins ce qu'il a dit aux Hommes-Jonas. J'aurais bien aimé voler dans une baleine mais je ne peux quitter la colonie au moment où elle court les plus graves dangers.

— Tu ne veux pas venir dans le *Ma Ker*, soupira Liensun. Il faut que je remonte à bord, maintenant. Je voudrais que cette expérience projetée soit reportée. Continuez vos recherches sur le satellite, professeur, mais ne perdez pas de vue les millions de gens que vos réalisations pourraient condamner à mort !

— Un instant, dit Rigil. Je n'ai pas confiance.

Charlster quitta son bureau et lui montra les photographies des deux trains envoyés par le Kid. Liensun précisa qu'il s'agissait de deux trains blindés d'un type récent, puissamment armés. Il répéta que des missiles viendraient frapper les échafaudages et provoqueraient des éboulements de rochers dans les galeries :

— Vos accès seront bouchés et le réacteur nucléaire risque d'être endommagé par les secousses, même au cœur de la falaise où il est installé. Et si les gaines de ventilation sont obstruées, il s'emballera.

Rigil contemplait les photographies d'un air accablé.

Il n'avait jamais imaginé que la technique ferroviaire puisse désormais produire ce genre de véhicules.

— Bien, nous pouvons suspendre nos expériences un temps.

— Je veux un accord signé, dit Liensun.

— Nous devons réunir le collectif et...

— Un simple accord du professeur Charlster. Quelques mots signés et je remonte à bord du *Ma Ker* pour aller bombarder les hauteurs.

Charlster regardait vers ses appareils, vers le fameux émetteur d'ultrasons et le laser si important qu'il devait à lui seul dévorer

toute l'énergie disponible.

— Charlster, vous me devez la liberté. Je ne veux pas rappeler la dette que vous avez envers moi mais vous ne pouvez me refuser un accord.

— Trois mois, hurla Rigil, pas plus de trois mois, professeur.

— Je veux poursuivre mes recherches sur le satellite, dit Charlster. Il me semble que nous avons là un élément nouveau dont il faudra tenir compte. Le fameux nœud spatial est une réserve inépuisable de poussière lunaire. En fait, il s'agit des restes de cette Lune qui forment une sorte de sphère compacte, mais il s'agit bien de poussières et de minuscules fragments qui continuent à se disperser... « à la demande », pourrait-on dire, pour renforcer les strates fragiles, et au besoin pour colmater les brèches.

— Liensun, ils ne sont pas prêts.

— Il y a les archives de Ma Ker, hurla Rigil. Nous les trouverons et nous ouvrirons une lucarne encore plus grande. Liensun, ne soyez pas aussi exigeant... Après tout, nous pouvons peut-être subir cette attaque sans dommages et les trains seront de belles cibles pour nos lanceurs de missiles.

— Il faudrait encore les installer à flanc de falaise, dit Ann Suba, et vous n'en avez pas le temps. Vous avez toujours attendu une attaque par le haut. Vous n'avez prévu, pour défendre les échafaudages, que des armes de poing et quelques patrouilles...

Rigil leur tourna le dos et fit quelques pas. Charlster se dirigea vers un bureau encombré et rédigea quelques mots qu'il signa de façon tarabiscotée :

— Trois mois, Liensun, pas plus. C'est à prendre ou à laisser.

— Trois mois, répéta le garçon. Et si je décide de ne pas couper les rails par une haute couche de glace ? Ils pourront toujours s'ouvrir un tunnel à coups de laser.

— Trois mois, dit Charlster. Je n'ai vécu que pour réaliser mes hypothèses et ce n'est pas un avorton qui s'intitule président d'une Compagnie ferroviaire qui va me faire reculer maintenant. Il n'a qu'à évacuer ses sujets de la banquise. Toi, Liensun, tu le protèges, tu encourages sa mégalomanie, au lieu, justement, de l'inciter à vider la banquise de ses occupants. Il faudra bien en passer par là à un moment donné, sinon rien ne sera jamais possible.

Ann Suba paraissait approuver ce que disait le vieux fou. Ils

avaient décidé, un jour, qu'il faudrait convaincre les gens sur la nécessité de vivre à nouveau au soleil, mais rien n'avait été mené à son terme. Ils n'avaient songé qu'à survivre, sans cesse délogés lorsqu'ils s'installaient quelque part. Les Rénovateurs des Échafaudages occupaient une position de force et Liensun commençait de les comprendre, même à travers des exaltés comme Rigil et Charlster.

— Très bien, nous nous contenterons de trois mois. Il est temps que je remonte à bord.

Ann Suba l'accompagna jusqu'au dôme de l'observatoire. À bord du *Ma Ker* on avait dû envoyer un harpon pour empêcher le dirigeable de dériver.

— Viens, dit-il encore une fois.

— Non, restez entre jeunes. Ici je vais reconquérir ma place. Ils ont besoin de moi. Mais toi, rejoins les tiens et retournez ensuite à Rooky. Ça doit être un endroit pas trop déplaisant, je suppose.

CHAPITRE XXII

C'était une extravagante caravane qui quittait les niveaux habitables de Sugar pour plonger vers l'axe de liaison central. Ils étaient tous pliés sous le poids des sacs et Gueule Plate marchait en tête avec son nourrisson sur le flanc gauche, en pleurant déjà de fatigue. Il fallait retenir Kurts qui voulait lui flanquer son pied quelque part.

Gus arrivait derrière, traînant son tronc et sa propre charge, suivi par Lien Rag. Kurts, qui fermait la marche, avait fabriqué une sorte de traîneau qu'il tirait derrière lui. Ils avaient décidé d'éviter les ascenseurs qui tombaient en panne sans prévenir, avaient choisi d'aller de niveau en niveau, grâce à des escaliers intérieurs que Kurts connaissait. Ils étaient étroits mais à peu près sûrs, alors que le puits aux ascenseurs était souvent envahi par des troupes affamées de Garous et d'animaux dangereux.

— Pour le premier jour, nous camperons à hauteur de l'axe, avait proposé Lien Rag.

Ils laissaient tout sous clé, avaient utilisé des codes pour verrouiller la salle de contrôle, mais en général, comme ils l'avaient remarqué, les loupés ne venaient jamais quand les humains n'étaient pas là-haut.

Gueule Plate s'assit soudain pour se gratter, et sans Lien Rag, Kurty se serait retrouvé expulsé de son sac. Il fallut faire comprendre à la chèvre-garou qu'elle devait désormais mettre une fin à ses excentricités.

L'ex-pirate estimait qu'ils devraient trouver une cabine confortable à une dizaine de niveaux en dessous, ainsi qu'un point d'eau, si l'installation n'avait pas été saccagée. La stabilité de la pesanteur rendait l'expédition moins hasardeuse et Gus se

souvenait de ses premiers effrois, lors de ses précédentes aventures, lorsqu'il visitait une partie du satellite en compagnie d'un Lien Rag complètement débile.

Le lendemain, ils se présentèrent devant l'axe central et le trouvèrent complètement obstrué par des amas de glace. La température s'était fortement abaissée dans le conduit, et ils durent attendre une journée entière après avoir rafistolé les conduites de chauffage. Gus put se glisser le premier dans le boyau étroit qui était dégagé, l'agrandissant avec son pistolet-laser. Mais derrière, Gueule Plate refusait de suivre et Lien Rag la tirait par-devant tandis que Kurts la poussait au derrière, la piquant au besoin avec un couteau de poche. Elle ruait sauvagement en direction de son visage, mais se blessait aux stalactites de glace et mettait la vie de l'enfant en péril.

La traversée du boyau fut interminable si bien qu'épuisés, ils durent camper dans une immense salle de machines inconnues, après s'être hissés, pour des raisons de sécurité, sur une plateforme. Ce qui inquiétait le plus, dans cette partie de S.A.S., c'étaient les rumeurs indéterminées, ces échos d'une vie mystérieuse et sauvage se déroulant quelque part sans qu'ils sachent si c'était au-dessus, en dessous ou à côté. Toujours sur le qui-vive, ils montèrent la garde durant l'obscurité. Le lendemain ils pénétraient dans l'église de la Rénovation Apostolique d'Ophiuchus, accueillis par une musique d'orgue triomphaliste et un sermon. Ils avaient pensé s'installer là, Gus se souvenant qu'aucun cadavre de loupé ne s'y trouvait lors de sa première visite. Mais il leur fut impossible d'interrompre les orgues et les sermons et ils s'enfuirent jusqu'à l'école maternelle beaucoup plus calme.

La chèvre-garou se lamenta lorsqu'ils lui proposèrent des poignées de germes de blé et de soja, la seule nourriture qu'ils avaient pu emporter pour elle. Ils se réunirent pour le repas du soir, dans un recoin.

— Demain, on va équilibrer les températures des cryos, disait Gus. La dernière fois, je n'ai visité qu'une faible partie de ces magasins, même pas le dixième... Je suppose que les scaphandres sont dans un endroit plus éloigné.

D'après les images des caméras, ils ne pouvaient que supposer leur emplacement. Gus se souvint que dans les dernières paroles enregistrées par Lien Rag, avant qu'il ne plonge dans la folie, il

faisait allusion à un scaphandre relié au satellite par des cordons fournissant l'oxygène.

— Ils ont disparu, dit Kurts. Certainement dévorés par les loupés, et saccagés. Nous ne les avons jamais retrouvés.

Pour vraiment accéder aux magasins les plus lointains il faudrait amener la température aussi proche que possible du zéro Celsius, et l'opération demanderait au moins trois jours, s'ils voulaient éviter les ouragans.

— La bidoche pendue risque de pourrir, non ? s'inquiéta Lien Rag.

— Elle sera longue à dégeler.

— Et les êtres inconnus qui peupleraient ces salles, qu'en faisons-nous ? Souvenez-vous, dit Gus, de cet œil énorme que j'ai aperçu sur un écran, alors que je réanimais une caméra des cryos.

Les deux cousins échangèrent un regard.

— Nous devons tenir compte de cette éventualité, effectivement, dit Kurts. D'autant plus que du temps des Ophiuchusiens, la légende existait déjà... Nous avons retrouvé des récits signalant que des équipes entières avaient disparu dans ces endroits... Rien ne le prouve. Les disparus ont peut-être été liquidés pour d'autres raisons et rejetés dans le vide...

L'opération commença dans une aube artificielle d'un rose tendre. Les diffuseurs de lumière, pour une fois, ne s'étaient pas déréglés et donnaient un arrière-goût des aurores solaires de jadis. Il leur fallut toute la matinée pour fermer les vannes, modifier les circuits.

— Nous ne pourrons pas ouvrir les portes avant après-demain. D'ici là, essayons de nous reposer.

Entre-temps, Gueule Plate avait disparu avec le gosse dans son bât et ils la retrouvèrent au bout d'une heure d'angoisse dans l'église de la Rénovation Apostolique, en train d'écouter avec ravissement la musique des orgues. Elle s'était commodément installée et broutait de temps en temps une bible sur papier véritable. Kurty dormait paisiblement dans son espèce de sac.

Dans la nuit ils se relayèrent pour aller constater la hausse de la température sur les énormes enregistreurs extérieurs. Cette hausse, au début, avait été rapide, mais désormais elle était à peine sensible. Le lendemain matin ils durent réviser leurs prévisions. Un jour

supplémentaire serait nécessaire avant d'ouvrir les portes.

Gus, qui préparait le café, paraissait perplexe et il finit par se confier à ses amis :

— L'autre fois, c'était plus rapide. Je me demande si quelque chose ne freine pas la remontée des thermomètres.

— Quelque chose, ou quelqu'un ?

— Un être doué de raison, en tout cas. La dernière fois, j'ai procédé par surprise. Depuis des mois, personne n'avait pénétré dans les cryos. Aujourd'hui, c'est totalement différent.

— Comment ferait-il ? s'étonna Kurts.

— C'est le froid sidéral qui alimente ces cryos par des sortes de radiateurs utilisant un liquide spécial. Il suffit de détourner le circuit de ce liquide.

— Mais l'énergie ?

— Nous n'avons pas coupé l'électricité. On peut allumer les lampes dans les cryos, si l'on veut.

— Donc, il faudrait isoler complètement les magasins ? demanda Kurts.

— Oui, il faut le faire sans tarder.

CHAPITRE XXIII

Le train charbonnier remontait à vide dans la vallée en direction du nord et, depuis la nacelle, Liensun le surveillait à la jumelle. Ce serait le dernier train. Ensuite arriveraient les deux rames blindées du Kid et plus aucun convoi ne serait autorisé à circuler sur cette ligne secondaire.

— On y va.

Une première masse de glace fut aisément détachée de la paroi par un tir de missile et tomba d'un bloc sur les rails. Très vite, ils naviguèrent vers le sud pour renouveler l'opération. Pour le moment, le plus important était d'interdire la circulation, même avec un faible entassement de glaces, le véritable travail se poursuivrait quand ils seraient certains qu'aucun train ne pourrait plus circuler sur cette ligne.

Depuis son bureau, Ann Suba suivait l'évolution du dirigeable à la jumelle. Liensun était un garçon doué pour le maniement de cet appareil et les allées et venues se faisaient avec une grande précision.

On frappa et Rigil entra dès qu'elle eut donné l'autorisation.

— Ann, je suis venu vous proposer de participer au collectif de ce soir.

Il s'approcha de la baie et resta silencieux devant les acrobaties du *Ma Ker*.

— C'est tout de même un sacré appareil, murmura-t-il, comme s'il regrettait le temps où les Rénovateurs possédaient une importante flotte de dirigeables.

— Liensun fait un bon commandant de bord, ajouta-t-elle.

— Vous pourriez être avec lui.

— Je vous l'ai dit, c'est ici ma place. J'accepte volontiers de

participer à ce collectif, à la condition qu'il soit question d'administration interne. La recherche de ce fabuleux satellite ne nécessite pas une grosse dépense d'électricité et il serait temps que la colonie souffle un peu. Nous avons tous besoin de réfléchir à certaines vérités très importantes, très graves.

— Vous avez certainement raison... Vous savez que sans les archives de Ma Ker, Charlster ne pourra rien entreprendre. C'est un théoricien de génie, mais ce n'est qu'un théoricien. Il travaille dans l'absolu. Il a découvert le nœud spatial avant qu'on puisse le situer avec un télescope électronique, a imaginé la présence de ce satellite, uniquement par le calcul et quelques expériences... Croyez-vous que ce satellite gouvernerait notre monde ?

Elle ne répondit pas. Une énorme masse de neige glissait en haut d'une falaise, formait un épais bourrelet qui enflait à vue d'œil avant de tomber d'un coup. Ce fut comme un rideau blanc qui effaça pour longtemps la paroi d'en face et dont le vacarme roula jusqu'à eux. Le sol lui-même frémit et Rigil sursauta :

— Il va nous bloquer pour des mois.

— Nous pourrions toujours remonter l'un des dirigeables. Il y en a au moins trois en réserve, peut-être même davantage. De toute façon, avec les pièces détachées, même si certaines sont détériorées, nous pourrions en reconstituer un. Je ne sais que penser au sujet de ce satellite. J'ai bien envie de me remettre à mes calculs... Les archives sont dans la caverne des Fresques, mais elles ne sont pas utilisables par un profane et le professeur Charlster lui-même aurait du mal à en tirer un enseignement.

— Vous voulez vous rendre indispensable, ironisa-t-il sans méchanceté.

— Je ne sais pas. J'ai envie de les éplucher... Je pense qu'il faut quand même en finir avec une certaine hypocrisie, celle du Président Kid, par exemple.

Elle désigna la vallée :

— Cet échec – ses blindés ne pourront venir jusqu'à nous nous bombarder – sera un signal pour lui. Nous devrions installer une radio puissante, des relais pour prévenir les Banquisiens que nous ne renonçons pas.

— Les Aiguilleurs capteront cet avertissement et nous tomberont dessus. Eux disposent de moyens si puissants qu'un

barrage de glace ne les arrêtera pas... Mais je suis de votre avis. Chacun doit savoir que nous ne renoncerons pas et que l'avenir de notre Terre, c'est le Soleil.

En face, la poussière de glace n'en finissait pas de retomber et ils ne reverraient pas la paroi avant la nuit.

Le dirigeable continuait son travail des deux côtés de la vallée, au nord comme au sud, car on pouvait très bien détourner les blindés pour les amener en face par un autre réseau.

— Liensun retournera ensuite à cette colonie sur la banquise. Comment l'ont-ils baptisée, au fait ? Je ne me souviens plus.

— Rooky, à cause d'une rookerie de manchots qui leur fournit cette matière précieuse, l'huile, celle qui alimente les moteurs, les chauffages, les diesels alternateurs... Nous devrions les aider à consolider cette base pour aller encore plus loin dans nos projets. Il nous faudra d'autres appareils et nous ne les aurons qu'en vendant cette huile.

— Il est dommage que la voie risque d'être bloquée longtemps, car j'aurais aimé que vous voyagiez jusqu'à China Voksal, voir avec les Rénovateurs de là-bas ce que nous pouvons espérer d'eux. Ils ont des bailleurs de fonds très riches, m'a-t-on dit.

— Vous voulez m'éloigner...

— Non, vous avez séjourné là-bas et vous y avez des amis, cette libraire notamment. Nous ne pouvons vivre coupés de ces appuis importants. Ce sont ces gens-là qui répandront l'idée que le Soleil est sur le point de renaître et mettront les gens en garde contre la fonte rapide des glaces en certains points.

— Les mandarins de China Voksal sont très riches et ouvrent largement leur bourse, mais ce sont des Rénovateurs mystiques, superstitieux et bornés. Je ne me fie pas tellement à eux.

Là-haut, le *Ma Ker* s'immobilisait et, d'un coup, ses lumières brillèrent puis s'éteignirent. Cela, trois fois.

— Ils s'en vont, dit-elle avec un petit tremblement dans la voix, ils rejoignent la banquise.

Rigil appuya son front contre la baie vitrée pour regarder la grosse masse, la Mamelle du Ciel, comme l'appelaient les Tibétains, se fondre dans le crépuscule blafard.

— C'est drôle, mais la pensée de ne plus voir ces sales trains charbonniers aller et venir me désole, dit-il. Ils sont crasseux,

souillent la glace, mais c'était un écho du monde qui nous entoure. Pendant des mois, nous allons vivre seuls, coupés du reste des hommes... Je sais que nous sommes condamnés à vivre ainsi, nous les clandestins. Ce n'était guère plus drôle à Fraternité I et II mais, par moments, j'ai la nostalgie des grandes stations puantes, de la promiscuité des foules, des petites gargotes empestant la graisse et des spectacles minables dans les trains-cabarets.

Il lui communiquait sa nostalgie de ces endroits-là, elle qui avait vécu vingt années de clandestinité. Elle songeait à China Voksal, cette grande métropole asiatic où régnait une très grande liberté de mœurs, où les gens ne songeaient qu'à s'enrichir mais menaient en même temps joyeuse vie.

— Que vont faire les lamas ?

— Peut-être léviteront-ils jusqu'à nous pour nous excommunier, dit Rigil.

Elle faillit lui dire que certains lévitaient vraiment, après des jours et des nuits de prières, que l'excommunication était d'origine néo-catholique, mais elle n'avait pas envie de le vexer inutilement. Elle n'avait aucune confiance en lui mais aurait voulu qu'il fût vraiment revenu à de meilleurs sentiments.

— J'ai déjà donné l'ordre pour que le chauffage redevienne un peu plus normal, dit-il, et ce soir nous organiserons de bons repas dans les différentes cafétérias.

Il la surprenait. Avant de venir chez elle, il avait donné ces ordres-là sans savoir si elle accepterait de le recevoir. Il la quitta et elle passa dans sa chambre, enfila un peignoir de bain pour se rendre aux douches publiques, non loin de chez elle. Elle rencontra des gens heureux de lui sourire, heureux que la paix paraisse s'installer à nouveau dans la colonie.

Le soir, au collectif, on lui demanda de parler de la situation et elle le fit avec franchise. Elle surprit en évoquant la fermeté qu'il faudrait employer pour convaincre les habitants de cette Terre qu'ils étaient toujours décidés à faire revivre le Soleil. Elle attaqua violemment le Kid.

— Sous prétexte d'installer le bonheur dans sa Compagnie de la Banquise et un semblant de démocratie, il plonge les gens dans une béatitude malsaine. Je sais que le niveau de vie de cette Compagnie est le plus élevé du monde, mais qui sait que les habitants se gavent

de tranquillisants parce qu'ils détestent vivre sur une banquise ? Sans besoin de faire appel au Soleil, elle subit des bouleversements souvent inquiétants et le Kid fait construire ses stations à l'intérieur de gigantesques boules de matière transparente. Il affirme qu'en cas de nécessité ces sphères seront totalement étanches et pourront flotter sur les eaux de l'océan Pacifique, mais rien ne le prouve, aucune étude sérieuse n'a été diffusée et je crois que ce n'est qu'une propagande éhontée. Les Banquisiens doivent savoir que nous sommes prêts à aller jusqu'au bout de nos intentions, mais que nous observerons des paliers pour leur laisser le temps de fuir ou de s'organiser.

CHAPITRE XXIV

Le lendemain de l'arrivée de Yeuse, le quotidien local annonçait en deuxième page une forte migration de tribus rousses. D'après le rédacteur, des milliers de Roux descendaient du pôle vers le sud sans qu'on connaisse la raison exacte de ce mouvement collectif.

Yeuse et Farnelle se promenaient sur les quais et commentaient l'article.

— Personne ne se doute de rien car ils paraissent prendre des directions diverses, mais, à un moment donné, et en une seule nuit, ils seront autour de Salt Station. J'ai déjà vu le même phénomène à Hot Station, dans la Compagnie de la Banquise. Jdrien les avait conduits là pour empêcher son frère Liensun de provoquer les émeutes des Rénovateurs. En une nuit, ils ont recouvert les dômes de la station et ce matin-là le jour ne s'est pas levé. Les gens étaient terrorisés, ignoraient que les Roux faisaient écran.

— Je n'ai fait que prévenir une tribu et je suis effarée, inquiète du résultat, confiait Farnelle à son amie. Imagine que Jdrien ne soit pas retenu prisonnier à Salt Station !

— Ils seront obligés de dire où il se trouve si dix, vingt mille Roux les envahissent.

Elles flânèrent dans un centre commercial fait de wagons à étages, s'installèrent dans un pub pour prendre de la bière. Les gens de cette cité paraissaient détendus et heureux.

— Palaga aurait ressuscité mais on ne le voit guère.

Yeuse, comme promis, avait essayé de joindre Gdami à bord de la locomotive géante, quelque part dans l'Antarctique, mais l'enfant n'avait pas répondu. Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Sa mère pensait qu'il passait son temps avec la tribu de Roux de cet endroit.

— Les Aiguilleurs sont aux abois, disait aussi Farnelle, et la

tuerie des Wantchey le prouve. En d'autres temps, ils les auraient fait disparaître de façon plus habile mais ils se sont affolés.

Dans l'après-midi, la radio locale insista davantage sur l'exode inattendu des Roux. Cette fois, le phénomène devenait l'information principale. Les gens se demandaient pourquoi ils avaient quitté les glaces vierges du Grand Nord et se dirigeaient vers les régions plus habitées.

— Ils crèvent de faim, pardi, ricanait-on dans les rues. Là-haut, il n'y a pas grand-chose à bouffer.

— Tant que personne ne se doute, c'est parfait, disait Yeuse.

Partout, dans les cafés, les restaurants, les clients exigeaient que la télévision reste allumée pour suivre les quelques reportages faits depuis les réseaux de voies ferrées. Les tribus suivaient parfois les rails. Ils ne ramassaient pas les ordures, les déchets, n'essayaient pas de disputer l'huile de graissage des aiguillages aux rats. Ils avaient leur fameuse réserve de nourriture, des tresses de viande de phoque gelée sur lesquelles ils enfilait des boules de graisse du même animal. Avec le grand froid, le tout gelait et se transformait en une sorte de bâton noueux.

— On va te chercher, à New York Station.

— Mes adjoints s'occupent de tout, disent que j'ai pris quelques jours de repos.

— Tu leur fais confiance ?

Yeuse soupira :

— Bien forcée. Mais quelques-uns doivent émarger aux fonds secrets des Aiguilleurs, ou sont soumis à un chantage. Pourtant, l'adjoint aux synthèses scientifiques me paraît complètement indépendant de la caste. Peut-être que j'ai tort de le penser, mais j'aime bien cet homme.

Dans la soirée, alors qu'elles avaient beaucoup bu, les confidences commencèrent à apparaître dans la bouche de Yeuse qui se disait bien seule, regrettait de n'avoir aucune présence masculine à ses côtés.

— Certains de tes adjoints sont de jolis garçons, disait Farnelle. Moi, à ta place...

— Impossible de tout mélanger. Je dois garder mes distances même si je me montre assez familière avec certains. Il y a bien des hommes qui me recherchent mais ils ne m'inspirent pas. Au début,

un des membres du Conseil croyait avoir barre sur moi, Jeb Interson. Il croyait me soumettre à ses caprices mais j'ai trouvé le moyen de l'abattre, avec cette histoire de Chemical Company. Il fabriquait des hormones interdites là-bas, en Australasienne.

Farnelle soupira :

— Ces hormones qui me permettaient de rencontrer les Hommes du Froid dans de bonnes conditions. Une pilule, et pendant deux, trois heures, je supportais le froid ou bien, eux, pouvaient survivre dans un endroit chauffé... Si tu savais comme je regrette Cargo *Princess* parfois, pour les Roux qui me rendaient visite régulièrement. Mes deux gosses étaient petits et Gdano n'était pas mort misérablement. C'était une vie très dure, impitoyable...

Un nouveau reportage était diffusé dans le restaurant où elles se trouvaient. On y voyait une longue file de Roux de tous âges, des deux sexes, marcher le long d'une voie ferrée. Le cadreur essayait en vain d'attirer leurs regards mais ils gardaient les yeux fixés devant eux, refusaient de dire les quelques mots d'anglais qu'ils pouvaient connaître au micro du reporter.

— Allons danser quelque part, proposa Farnelle, ça nous changera les idées.

Il existait deux endroits connus en banlieue et le chauffeur de la draisine taxi les conduisit au plus réputé. Elles dansèrent et burent jusqu'à deux heures du matin. Puis Farnelle dit à Yeuse qu'elle était invitée par un copain dans son compartiment et qu'elle avait accepté. Yeuse regagna le train peu après. Des télégrammes l'attendaient. On ne l'avait pas encore reconnue et les messages étaient adressés à la voyageuse Rolz, un nom assez passe-partout. Reiner lui donnait des nouvelles, lui demandait de ne pas s'attarder car les journalistes de New York Station soupçonnaient quelque chose de bizarre dans son absence.

— A-t-on des nouvelles des Roux ? demanda-t-elle au veilleur de nuit qui écoutait la radio locale.

— Ils continuent de déferler... On estime qu'ils sont plus de trente mille à avoir dépassé le 60^e parallèle nord, ce qui représente beaucoup de monde.

Dans son compartiment, elle se coucha, fuma des cigares euphorisants, les mêmes que l'on appelait bouts en Transeuropéenne, rêva de cette époque où Lien Rag était son ami et

où Floa Sadon la trouvait aussi à son goût. Comme elle était légère, alors, passant des bras de l'un dans la couche luxueuse de l'autre. Elle ne regrettait rien mais elle se demandait si elle avait tout fait pour s'attacher Lien Rag.

Elle éteignit et essaya d'entrer en contact télépathique avec Jdrien, comme elle le faisait tous les soirs depuis qu'il avait disparu. En fait, elle ne pouvait que se montrer passive, vidait son esprit de toutes les pensées encombrantes, des préoccupations, pour offrir un terrain accueillant à la moindre émission cérébrale, mais, comme toujours, ce fut une attente inutile.

Le lendemain matin, avant de rejoindre Farnelle, elle apprit par la radio que la vague des Hommes du Froid commençait à diminuer d'importance mais qu'on ignorait toujours leur destination.

CHAPITRE XXV

— Ce garçon est un fourbe, un traître. Il nous a ridiculisés aux yeux des Tibétains et, bientôt, dans toutes les Compagnies, on rira beaucoup de l'échec de nos commandos... C'est très grave, Fields, très grave, car les dirigeants étrangers vont imaginer que nous sommes faibles, que l'on peut nous faire accepter n'importe quel traité. La Panaméricaine peut masser des troupes à nos frontières, nous menacer...

— Voyageur président, Lady Yeuse ne fera jamais ça.

— Qu'en savez-vous ? Le pouvoir donne aux hommes et aux femmes une mentalité tout à fait différente de celle qu'ils avaient à l'origine.

Le Gnome trotta sur ses jambes minuscules jusqu'à la carte immense accrochée à la cloison de son compartiment-bureau, tapageusement avec ses poings sur la petite tache blanche de la Sun Company.

— Quelques mètres de glace et... terminé ! Nos deux trains blindés ultra-sophistiqués bloqués et ces imbéciles de Tibétains incapables de nous aménager un autre itinéraire..., d'envoyer des milliers d'hommes pour débayer en quelques jours !

— Voyageur président, s'indigna le petit secrétaire blême, deux murailles bloquent la Vallée des Échafaudages, au nord et au sud, deux murailles hautes de cinquante mètres et épaisses de cent... Il faudrait des mois, même à des milliers d'hommes, pour en venir à bout, et les Tibétains ne disposent ni de laser ni de lance-flammes assez puissants...

— Nous leur avons prêté de l'argent, promis des marchandises et ils ne tiennent pas parole. Ils garantissaient la libre circulation de nos commandos. Ceux-ci sont immobilisés dans une ridicule petite

station, juste en dessous d'une lamaserie accrochée en plein ciel... À part les chants religieux, les prières, les bouses de yaks pour les distraire, ils doivent s'amuser follement !

Le président retourna à son fauteuil électrique, le fit lentement pivoter sur lui-même en bloquant les roues arrière. Fields n'osait le regarder, fixait la carte d'un air soucieux.

— Nous allons rapatrier les commandos, dit le président. Nous laisserons agir les Aiguilleurs. Eux ne feront aucun quartier. Ils feront venir des machines puissantes pour défoncer cette barrière de glace et détruiront les Échafaudages. Nous, nous aurions plutôt cherché l'intimidation que l'extermination totale des Rénovateurs.

Fields s'efforçait de ne pas afficher une expression trop sceptique. Il connaissait parfaitement les commandos d'élite envoyés dans la Sun Company, et surtout leurs chefs. À des milliers de kilomètres de la Compagnie de la Banquise, ces gens-là n'auraient pas mis de gants pour régler cette affaire. Il y aurait eu bombardement des Échafaudages et de la falaise, puis opération de nettoyage, minage des galeries et, pour finir, tout se serait écroulé sur les Rénovateurs.

— Je veux une opération interne, décréta le Kid. Tous les Rénos fichés seront arrêtés, inculpés d'atteinte à la sécurité de la Banquise, conduits dans le camp spécial de la branche latérale du Viaduc.

— Voyageur président... Cela fait des familles entières, des milliers de personnes. Il nous faudra des dizaines de trains et ce sera considéré comme de la déportation de population. Notre réputation de Compagnie démocratique sera entachée pour longtemps...

— Vous croyez ? Arrêtez ceux qui sont considérés comme les grands meneurs dans chaque station... Mais, au fait, il y a cette fille qui vit dans Hot Station, n'est-ce pas ? La sœur de ce Liensun, comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Il faut que je consulte le fichier électronique...

— Vous devriez avoir son nom en tête, ricana le Kid.

Fields s'approcha du terminal et posa sa question. La réponse arriva très vite :

— Jael... Elle n'est que la demi-sœur de Liensun. Ils ont eu la même mère. Elle habite toujours Hot Station, petit Quai des Oliviers. Elle travaillait dans les serres arboricoles, mais est devenue

si experte dans la culture in vitro que désormais elle occupe un emploi important dans un des laboratoires installé dans la station même. Elle gagne bien sa vie, en profite pour vivre sans souci. Elle sort beaucoup mais n'a pas d'amant attitré.

— Vous la faites arrêter en donnant à cette opération toute la publicité nécessaire. Répandez le bruit qu'elle était certainement la responsable des Rénovateurs pour la Banquise, qu'elle entretenait avec son demi-frère des relations étroites.

— C'est inexact, voyageur président, et je crains que dans son entourage on n'en soit surpris et quelque peu sceptique. Elle s'amuse beaucoup et, depuis des années, n'a pas revu son frère. Elle ignore même où il se trouve à l'heure actuelle.

— Donnez les ordres que je viens de vous détailler, dit le Kid.

Fields s'exécuta par téléphone, puis demanda ce qu'il convenait de faire pour les commandos immobilisés dans la Sun Company.

— Convoquez le représentant...

— C'est un simple marchand qui sert d'intermédiaire. Evrest Station n'a pas les moyens d'entretenir ici un ambassadeur...

Ce que craignait surtout le secrétaire particulier, c'était que le Kid ne le renvoie là-bas pour négocier, une fois de plus. Il détestait les voyages à travers l'Australasienne, surtout à travers les petites Compagnies, toujours dangereuses. Elles changeaient souvent de propriétaires et les accords signés avec les précédents devaient être chaque fois renégociés, au risque d'être retenu comme otage.

— Doit-on les rapatrier ?

Le président retourna à sa carte murale mais, cette fois, en fauteuil électrique, pointa son doigt sur le nord-ouest de sa Concession, non loin de l'inlandsis japonais.

— La nouvelle colonie des Rénovateurs est ici, d'après nos relèvements gonios effectués grâce à la complaisance de certaines petites Compagnies. Il y a aussi les observations des postes de chasse et de pêche, celles des comptoirs et des fermes isolées qui ont relevé les passages de ce dirigeable que Liensun utilise. Tout cela nous fixe avec assez de précision sur l'installation de ces Réno auprès d'une ancienne rookerie de manchots. Jadis, une voie unique la reliait au Réseau des Disparus, à l'ouest de cette étrange agglomération de Tusk Station, mais Liensun a détruit les rails sur une grande distance, depuis le dirigeable. Cela doit représenter

entre trente et quarante kilomètres d'interruption. Nous allons offrir une prime à ces truands de la Bones Company pour qu'ils reconstruisent les voies et se lancent à l'assaut de cette colonie.

— Voyageur président, vous les condamnez à une mort horrible. Les truands de la Bones sont ignobles. Il y a des jeunes gens dans cette rookerie, des enfants vont naître. Ce sera une sale expédition et si, un jour, des révélations vous désignent comme l'initiateur, vous serez mis au ban de l'humanité.

— Par qui, ricana le Kid, Lady Yeuse, quelques sentimentaux ? Je fais de la politique, mon vieux, pas la charité. Offrez des rails en résine bactérienne, plus une prime de dix millions de calories pour ceux qui se lanceront dans l'aventure.

— Cent trente mille dollars ! s'exclama Fields. C'est beaucoup.

— Dix millions de calories. Notre monnaie est la plus prisee en ce moment, ne l'oubliez pas.

— Voyageur président, si nous commençons par la demi-sœur... Liensun sera bien obligé de réagir, de se présenter devant vous et de s'expliquer.

— Je l'enverrai dans une station de travail pour le reste de ses jours.

Fields ne dit plus rien, trop heureux que le Kid abandonne pour le moment cette inquiétante idée d'un accord avec la Bones Company. Il n'aurait pas aimé faire le voyage jusque-là-bas, négocier avec ce ramassis de trafiquants, de truands et de pirates des Rails. Ces derniers ravageaient l'Australasienne et se réfugiaient avec leur butin dans leur repaire, là où autrefois on situait la Corée.

— Que fait-on avec les commandos, il faut les rappeler ?

— Attendons un peu... Dites-leur que leur prime est augmentée de moitié jusqu'à leur retour ici. Essayez de trouver quelqu'un qui puisse démolir ce mur de glace en quelques jours et nous l'expédierons avec son matériel là-bas.

— Il faudrait voir du côté du Grand Chantier, dit Fields.

Le Grand Chantier était celui du Viaduc transbanquisien qui, entrepris depuis quinze ans, reliait un jour la Compagnie de la Banquise à l'inlandsis sud de la Panaméricaine. Chaque fois qu'une arche était achevée, la Compagnie du Kid s'agrandissait d'un nouveau territoire. Le Gnome, immédiatement, faisait lancer des viaducs latéraux qui s'enfonçaient au nord comme au sud,

délimitant des zones très riches en produits de la mer. Mais l'avancée de cette œuvre gigantesque était de plus en plus ralentie par les mers intérieures. Le Pacifique connaissait des réchauffements importants dus à des courants nouveaux, à des volcans sous-marins qui s'étaient réveillés depuis le début de l'ère glaciaire et il fallait constamment adapter la construction des nouvelles sections à ces conditions très dures. Mais, dans les mers intérieures, le poisson abondait, ainsi que les baleines, les phoques. De plus, la chasse aux vieilles épaves devenait très active, des cargos chargés de produits, autrefois rares, surpris par la glaciation, erraient désormais à l'aveuglette. On les traquait car ils représentaient un danger pour le Viaduc mais on vidait aussi leurs soutes.

CHAPITRE XXVI

Lorsque les Aiguilleurs avaient appris que des hordes de Roux descendaient du pôle Nord, ils n'avaient pas immédiatement établi un rapprochement entre cet exode et la présence de Jdrien, le soi-disant Messie des Roux, dont l'état de santé devenait précaire. Il avait fallu le sortir de son cuveau de lanoline, le mettre sous perfusion, et essayer de le rendre conscient.

Palaga, le Maître Suprême, était tenu constamment au courant de l'évolution clinique du garçon. On lui avait aussi parlé des Roux mais, d'un geste, il avait balayé cette nouvelle. Ces primitifs passaient leur temps à nomadiser et parfois l'espoir d'une zone de pêche ou de chasse plus riche les faisait se déplacer en grand nombre.

Ce que voulait le chef absolu des Aiguilleurs était simple. Jdrien, fils de Lien Rag, ne pouvait ignorer ce qu'était devenu son père. On allait le rétablir, et on l'interrogerait une fois de plus, selon les mêmes procédés, jusqu'à ce qu'il comprenne que sa seule chance de survivre était de parler.

— Maître Suprême, dit un matin l'un de ses conseillers, les Roux ont soudainement disparu. On pouvait hier encore les observer à la jumelle dans différents endroits mais, au cours de la nuit, ils se sont volatilisés.

— Ils doivent être plus au sud. Ces animaux peuvent franchir des distances énormes en quelques heures.

— Maître Suprême, la station connaît quelques dérèglements... Toutes les évacuations sont bouchées... La tribu des Ayukalu a disparu.

— Je ne veux pas être ennuyé par des questions aussi vulgaires. Il y a un responsable de ces choses-là...

— Maître, les eaux usées ne pouvant s'évacuer, certains quais sont inondés et les disjoncteurs sautent à cause des rails transporteurs d'énergie qui se retrouvent dans l'eau.

— Arrêtez la production d'eau.

— Dans ce cas, c'est la paralysie totale de la vie urbaine.

— Où est cette tribu chargée de curer les égouts ?

— En fuite, Maître Suprême. Elle craignait d'être accusée par la présidence d'avoir fait disparaître ce métis, Jdrien. Elle a préféré remonter vers le pôle... Tandis que les Roux descendaient, n'est-ce pas curieux ?

— Allons, ne voyez pas de rapport entre deux coïncidences étrangères l'une à l'autre. J'ai à travailler, qu'on règle ces ennuis passagers au plus vite. Trouvez des volontaires qui descendront dans les égouts.

Mais dans l'heure suivante on lui annonça que le trafic avait complètement cessé sur tous les réseaux convergeant vers Salt Station. Cette fois, il pria son chef d'état-major de le rejoindre au plus vite :

— Que se passe-t-il ?

— Des tribus rousses occupent les voies. Toutes les voies. Des milliers d'individus sont assis et paralysent la marche des trains. Nous ne pouvons affronter cette masse avec des moyens ordinaires. Il faudrait les abattre et envoyer des trains-bulldozers pour nettoyer les rails par la suite.

Le Maître Suprême eut un haut-le-corps :

— Vous savez très bien que notre morale nous interdit le meurtre d'un Roux... Nous les méprisons, car ce sont des animaux, mais nous ne devons pas porter la main sur eux. Vous l'avez oublié ?

— Non, Maître Suprême, mais désormais nous devons vivre sur nos réserves, utiliser notre production d'électricité sans recevoir d'approvisionnement en gaz naturel pour la fabriquer.

— Les Roux, que veulent-ils ?

— Il s'agit de ce garçon... Je vous assure, Maître Suprême, qu'ils veulent qu'on leur rende ce Jdrien, leur Messie.

— C'est absurde... Je ne dis pas que dans le sud-est, du côté de la Compagnie de la Banquise, il ne jouisse pas d'une auréole de personnage divin mais ici, à l'autre bout de la Terre ! Comment ces tribus auraient-elles su ? Nous avons pris toutes nos précautions

pour empêcher ce Jdrien d'entrer en communication télépathique avec l'extérieur ou de pouvoir abuser nos sens, de détériorer nos systèmes électroniques, d'influencer nos comportements. Je veux dire celui des gens qui sont obligés de l'approcher. Comment ces tribus sauvages auraient-elles su ?

— Le fait est là. Elles sont partout et j'ai dans l'idée qu'elles occupent nos égouts, aménagés là-dessous dans la glace de la banquise. Ils peuvent supporter de si basses températures qu'ils y séjourneront sans souffrir. Nous avons depuis des années utilisé trop de graisses dans cette cité... La lanoline, par exemple, n'est pas facile à évacuer et les Ayukalu se servaient de chalumeaux puissants. Il a suffi qu'ils désertent pour qu'en quarante-huit heures toutes ces graisses se durcissent et forment une masse difficilement destructible.

— La graisse, dit sentencieusement le Maître Suprême, est notre grande alliée, dans ce monde glacé. Rien ne vaut un bon bain de lanoline pour régénérer un corps fatigué et nos Aiguilleurs s'en félicitent. Il faut qu'ils mangent gras pour résister aux froids extrêmes, nourrir leurs corps.

Le plus étonnant pour son entourage était que Palaga lui-même se montrait d'une grande sobriété, ne mangeant jamais de viande, se contentant de laitages et de légumes. Il y avait des années qu'il avait instauré, pour ainsi dire, ce culte de la graisse sous toutes ses formes, dans la station. Par exemple, il détestait les femmes trop maigres et une fille trop soucieuse de sa ligne n'avait aucune chance d'accéder à un grade supérieur. On chuchotait que Lady Diana, la présidente défunte, observait les préceptes du Maître Suprême et qu'elle était morte confite dans une épaisse couche de lard.

— Il faudrait peut-être arrêter les rejets, dit le chef d'état-major, et modifier pour quelques jours les habitudes, sinon la station sera envahie par plusieurs mètres d'eau et de graisse. Le chauffage ne pourra pas être maintenu...

Palaga fit signe qu'on branche ses écrans qui lui donnaient des images des différents quartiers. Il aperçut les quais déjà noyés, les îles flottantes de lanoline, les détritiques qui couraient entre les wagons d'habitation, grimaça de dégoût :

— Insupportable.

— C'est une des rares fois où les Roux se sont révoltés contre

notre corps, dit le chef d'état-major avec prudence. D'ordinaire ils restent indifférents à notre sujet. Ne dit-on pas que Lady Yeuse serait arrivée incognito dans la Province ?

— Je sais, dit Palaga. Vous croyez qu'elle pourrait avoir une influence quelconque sur les Roux ?

— Cette autre femme que nous essayons en vain d'éliminer depuis l'Antarctique, celle que nous soupçonnons d'être la maîtresse de la locomotive géante, doit travailler pour elle. Nous pensons qu'elle a réussi à nous leurrer et à rejoindre les tribus dans le nord, pour les soulever... C'est la seule explication, puisque ce Jdrien était dans l'impossibilité de faire appel à eux.

— Que suggérez-vous ?

— Qu'on transporte ce Jdrien fort loin et qu'on le fasse réapparaître. Nous prouverons notre innocence et tout rentrera dans le calme.

— Oui, mais j'ignorerai toujours ce qu'est devenu Lien Rag, son père, fit Palaga, agacé.

CHAPITRE XXVII

Il fallut tirer au sort pour savoir qui resterait dans l'école maternelle avec Gueule Plate et Kurty, et Gus fut désigné, à sa grande fureur :

— Je connais les premiers magasins, vous avez besoin de moi. Vous, vous avez tout oublié, après des années de régression physique et même mentale. C'est moi qui ai sauvé ce gosse, l'ai remonté des marécages des bas-fonds, et comme récompense vous m'éliminez de cette expédition qui risque de vous demander plusieurs jours. Je ne suis pas qualifié pour jouer les nounous.

— On ne va pas encore tirer au sort, dit Kurts. Ce qui est fait le reste et nous nous préparons.

L'ouverture des portes, la décompression, durent s'effectuer sur plusieurs heures mais un mini-ouragan s'éleva quand même. Un souffle, venu des lointains, tourbillonna dans la galerie et faillit emporter Kurts et Lien Rag comme des plumes. Heureusement, cette tempête se calma très vite avec l'arrivée d'un brouillard épais, dû à la vaporisation de l'air chaud sur les parties froides des cryos, les cloisons, le sol, les plafonds et les pièces de viande. Malgré les puissants éclairages dont ils s'étaient munis, ils ne pouvaient qu'avancer à tâtons.

— Si on attendait qu'il se dissipe ? proposa Lien Rag.

— Il y en a pour des jours. Il faut avancer en espérant que plus loin on y verra davantage. Mais on va s'encorder pour ne pas se perdre l'un l'autre.

Quelques minutes plus tard, ils erraient sans parvenir à se repérer entre les innombrables étagères contenant des quantités énormes de nourriture, se heurtaient aux fantastiques quartiers de viande sans retrouver leur itinéraire. Leurs combinaisons n'étaient

pas adaptées à cette humidité et ils transpiraient à grosses gouttes, sentaient l'eau envahir leurs pieds. Leurs échanges parlés étaient eux-mêmes déformés par ce film liquide et ils devaient se rapprocher pour se comprendre, s'aidant de mimiques et de gestes. La partie transparente de la cagoule s'embuait souvent et le système prévu ne fonctionnait pas avec l'efficacité voulue.

— Qu'est-ce qu'on a, comme température ? demanda Lien Rag.

— Plus deux.

Des blocs de glace les menaçaient constamment lorsqu'ils s'écrasaient autour d'eux et ils avançaient en essayant de deviner les corniches qui risquaient de céder.

— Si on enlevait nos combis ?

— On sera trempés en une minute et obligés de retourner vers Gus qui rigolera bien.

— Tu le vois là-dedans ? fit Lien en désignant le sol recouvert de dix centimètres d'eau.

Comme ils avaient dû couper l'interrupteur général d'électricité, les pompes ne pouvaient plus aspirer les fonds. Mais cette volonté inconnue, qui s'était manifestée pour empêcher la remontée de la température dans les magasins les plus éloignés, ne pouvait plus utiliser les échangeurs caloriques installés dans le vide sidéral.

Ils découvraient les formidables carcasses, les estimaient entre vingt et trente tonnes. La viande décongelée en surface ne leur inspirait aucune envie, elle paraissait verdir. Trop ancienne, peut-être, ou bien c'était la qualité même qui possédait cette teinte peu appétissante.

— On va par là ?

Une sorte de tunnel frigorifique avec des cases, des niches remplies de containers qu'ils ne prenaient pas le temps de vérifier, cherchant les fameux scaphandres spatiaux. Lien Rag repérait les caméras de surveillance, essayait de se souvenir des images qu'il avait reçues là-haut, dans la salle des contrôles.

Grâce à leur corde, ils restaient proches dans l'épaisseur accrue du brouillard de ce tunnel. Ils n'avançaient qu'en glissant des pieds prudents, les bras tendus devant eux, pour prévenir les collisions. Comment avait-on entassé autant de produits, non seulement de la nourriture, mais aussi tout ce qu'il fallait pour la vie de tous les jours, les pièces de rechange pour le satellite, le tout représentant

des réserves pour des siècles ? Dix, vingt ? Des réserves à peine entamées par le séjour de deux mille personnes durant environ un siècle, mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient donner des chiffres précis.

— Et si les loupés découvraient les portes ouvertes et venaient par ici ? s'inquiéta Kurts.

C'était une éventualité, puisqu'ils paraissaient attirés par toute présence humaine. Peut-être avaient-ils déserté les étages hauts pour les suivre, les guetter, profiter de l'occasion offerte pour se répandre et voler de la nourriture.

Lien Rag aperçut une autre caméra mais elle était hors d'usage, quelque chose l'avait arrachée de son support et elle pendait comme un œil hors de son orbite. Kurts se retourna et grimaça à travers la buée de sa cagoule :

— Qu'est-ce qui a pu l'atteindre, à quatre mètres de hauteur ?

— Ne me le demande pas, je préfère l'ignorer, fit Lien Rag, s'efforçant à un humour qu'il souhaitait rassurant.

— Il faudra bien manger quelque chose, se trouver un coin abrité, une fois que ce tunnel sera terminé.

Oui, mais le tunnel avait des embranchements, d'autres issues, et ils ne savaient lesquelles choisir. Ici, au moins, des blocs de glace ne les menaçaient plus, mais ils ne se sentaient pas très à l'aise d'avancer dans ce rideau d'humidité constante, ne découvrant les choses qu'une fois le nez dessus.

Ils finirent par obliquer à gauche, et Kurts, trouvant une niche vide, s'y réfugia en baissant la tête. Ils s'assirent sur leurs talons, osèrent ouvrir leur cagoule mais l'air aussi mouillé qu'une serpillière les dégoûta par sa consistance et son relent.

— Ça pue bizarre, déclara Kurts, une odeur que je n'arrive pas à identifier... J'ai pourtant envie de boire quelque chose de chaud.

Ils avaient une thermos de thé à laquelle ils burent à tour de rôle. Lien Rag referma très vite sa cagoule, soulagé d'échapper à cette atmosphère inconnue.

— J'y suis, dit Kurts, ça pue le pétrole.

— Le gaz, dit Lien Rag, plutôt le gaz sulfuré...

Kurts approuva de la tête puis eut un petit rire :

— Ça pue comme un rot de gars qui a trop fait la foire et dont le foie est en piteux état.

— C'est pas ragoûtant, ce que tu dis.

Ils se reposèrent une demi-heure, avant de reprendre leur progression. Ils avaient craint que ce tunnel secondaire ne se termine en impasse, mais plus loin il bifurquait sur la droite, rejoignait un entrepôt colossal.

Dans d'immenses cuves transparentes, il y avait des graines.

— Plus gros que le blé, plus petit que le maïs... C'est orange, on dirait.

Kurts effaça la buée qui se formait déjà sur les silos gigantesques.

— Oui, c'est orange, avec un petit... non, trois points blancs... Ça doit venir d'Ophiuchus.

— Jamais vu ces trucs là-haut, dans les réserves quotidiennes, murmura Lien Rag. Alors pourquoi en emporter dans ce satellite et les conserver ? Pour quoi ? Pour qui ?

CHAPITRE XXVIII

Liensun, bien que considéré comme le chef de la colonie, participait aux travaux collectifs et, ce jour-là, c'était le dépeçage des manchots dont on jetait les morceaux dans la chaudière bouillante. La graisse remontait à la surface, était écumée par un aspirateur, conduite encore chaude dans les refroidisseurs installés au-dehors. Elle redevenait huile à une température de dix-huit degrés. Alors, on ajoutait un produit qui la maintenait dans cet état, on la filtrait avant de la stocker. Les déchets de viande, inconsommables pour des gens qui disposaient d'une nourriture plus délicate, étaient placés dans un digesteur pour la production de gaz méthane avec lequel on faisait tourner un alternateur.

Guhan le rejoignit avec un enregistrement d'une radio banquisienne, une petite radio locale située à trois ou quatre milles au sud.

— Allons écouter ça dans le bureau, dit-il avec un air bizarre. C'est curieux que j'aie pu capter cette émission, mais j'étais drôlement intrigué.

— Comment ça ? demanda Liensun.

— Depuis hier après-midi, cette station de radio qui, d'ordinaire, ne diffuse que des avis de tempête, des messages pour les gens isolés dans les postes de pêche et de chasse, s'est mise à émettre les informations générales et sa puissance a été au moins quintuplée.

Liensun s'installa tandis que Guhan préparait le lecteur de cassette. Une voix féminine s'éleva, donna diverses nouvelles avant d'en venir à parler des Rénovateurs :

« Hier matin, une jeune femme de Hot Station, considérée comme la responsable des Rénovateurs pour toute la Banquise, a

été arrêtée et inculpée immédiatement d'atteinte à la sécurité intérieure de la Banquise. D'après ce que l'on a pu apprendre, cette personne, nommée Jael, participait à la mise sur pied d'un complot terroriste. D'autres arrestations sont attendues dans le milieu des Rénovateurs. »

Liensun restait les yeux fixés sur l'appareil. Guhan lui demanda s'il voulait réentendre le texte mais il refusa :

— Il s'agit de ma demi-sœur.

— Je me suis souvenu de ce nom de Jael. Un temps, tu voulais lui demander de nous rejoindre pour installer des serres... et puis, tu y as renoncé.

— Parce qu'elle n'a jamais appartenu aux Rénovateurs, n'a détenu aucune responsabilité. Bien au contraire elle est très bien adaptée au milieu dans lequel elle vit et se fout pas mal du Soleil... C'est un coup du Président Kid, furieux de l'échec de ses commandos. Il me considère comme un traître, un faux jeton, et cherche à me provoquer. L'arrestation de ma sœur est tout à fait arbitraire et il y a d'autres Rénovateurs très inquiets à Hot Station. Mais il savait que le nom de Jael me frapperait.

— C'est pourquoi cette minuscule station diffuse depuis hier des informations et a quintuplé sa puissance. Pour que nous puissions entendre ce communiqué. Que vas-tu faire ?

— Me rendre à Titanpolis. Je vais essayer de rencontrer le Président Kid, pour lui expliquer pourquoi j'ai jugé utile d'empêcher ses commandos d'attaquer, à partir du moment où j'ai obtenu de Charlster et de Rigil la promesse d'attendre, avant de commencer cette expérience sur le Soleil. Il faut qu'on se réunisse. Le dirigeable me transportera à proximité d'une station d'où je prendrai le train pour la capitale.

— Ils t'arrêteront avant d'avoir rencontré le Président.

— Peut-être, mais lui voudra savoir pour quelle raison j'ai bloqué la Vallée des Échafaudages.

L'assemblée générale se divisa sur la question et certains allèrent même jusqu'à dire que Jael devait être considérée comme un otage entre les mains du Président Kid. Qu'elle n'était pas Rénovatrice et que précédemment, dans la question des familles retenues en otage par Rigil lui-même, Liensun s'était plutôt montré peu enclin à discuter.

— Je n'ai pas refusé qu'on aille jusqu'à la colonie mère, fit-il remarquer.

Par une très faible majorité il fut décidé que le *Ma Ker* prendrait l'air une fois de plus pour le conduire à proximité d'une station, mais visiblement l'enthousiasme n'y était pas. On avait un gros travail à fournir pour reconstituer les stocks d'huile, organiser les productions d'aliments.

La météo, d'autre part, n'était pas fameuse et il fallut, dans la nuit, dégonfler un peu plus le dirigeable à cause du vent violent qui se levait. Le *Ma Ker* ne put prendre l'air que le surlendemain et on dépensa une grande énergie pour le regonfler.

Dix heures plus tard, alors qu'il faisait nuit, Liensun fut débarqué sur le Réseau du 160^e, à proximité d'une station automatique qui desservait une voie secondaire. Les voyageurs n'y trouvaient qu'un simple wagon calorifugé, quelques couchettes, un poêle à huile et un peu de nourriture. Liensun s'y installa pour attendre l'omnibus qui devait passer à cinq heures du matin. Avant, il enclencha le signal « stop » pour indiquer au mécanicien qu'il y avait un voyageur, alluma le poêle à huile, réchauffa le contenu d'une boîte. Il dormit très mal à cause de la tempête qui secoua le vieux wagon et retarda son train d'une bonne heure.

Dans l'omnibus, personne ne fit attention à lui. Chacun paraissait engourdi par le froid, une panne de chauffage abaissant le thermomètre jusqu'à moins dix. Liensun ne parvenait pas à se réchauffer dans sa couchette, sous la mince couverture. Il s'endormit, ne se réveilla que lorsqu'un vendeur ambulant proposa du thé et de quoi manger. Autour de la table centrale il ne voyait que des visages hâves de gens pauvrement vêtus. Peu d'entre eux portaient des combinaisons isothermes, surtout des fourrures synthétiques. C'étaient des chasseurs de manchots et de phoques, des pêcheurs de crevettes et de harengs.

Au terminus, une cross station, il dut payer la totalité du parcours, n'ayant pas pris son billet au distributeur automatique. Il préféra ne pas discuter mais était certain qu'il n'y avait pas de distributeur dans le wagon calorifugé. Il acheta un billet pour Hot Station, voulant s'arrêter dans cette station pour essayer d'avoir des nouvelles de sa demi-sœur.

L'express était plus confortable, avec des couchettes moelleuses,

un bon chauffage et des wagons-restaurants, un wagon-cinéma et un wagon-bar. Il vit deux films, mangea dans un coin pour ne pas se faire remarquer, mais il fallut deux jours pour atteindre Hot Station. Il n'avait jamais su que le Réseau du 160^e avait été prolongé aussi loin. Bientôt il ferait sa jonction avec celui du Cancer. Enfin, ce qu'il restait de ce prestigieux réseau abandonné depuis des décennies.

Il était déjà venu à Hot Station, avait même fait de la prison mais il avait changé et laissait pousser sa barbe depuis quelque temps. Par contre il ne possédait aucun titre d'identité.

Dans le central téléphonique des messageries, il obtint l'adresse de sa demi-sœur et constata qu'elle n'en avait pas changé depuis sept ans. Elle habitait toujours petit Quai des Oliviers, ainsi appelé car des arbres de ce type poussaient dans des containers sur ce quai-là. Il faisait très chaud dans la ville et il découvrit d'importantes plantations de toute nature, des jardins publics, des squares aux feuillages drus et luisants. Il n'alla pas jusqu'au bout quand il constata la présence d'un silico-car de la police, immobilisé non loin des trois compartiments de sa sœur.

En ville, il acheta des journaux mais n'apprit pas grand-chose de nouveau. Sauf qu'on ignorait si Jael se trouvait dans Hot Station ou avait été transférée à Titanpolis.

Il ne disposait plus de billets en calories et devrait échanger des dollars panaméricains. Lui faudrait-il une pièce d'identité pour le faire ? Mais il découvrit en façade d'un wagon-banque qu'on achetait les dollars au cours de soixante-dix calories et il s'y risqua. On ne lui demanda rien et il put remplir son portefeuille de monnaie locale.

Il lui fallait renoncer à l'idée d'en savoir plus sur Jael et rejoindre Titanpolis, demander rendez-vous au Kid. En espérant que le Gnome apprécierait sa témérité et ce besoin de se justifier.

Dans le restaurant, en attendant son rapide, on ne parlait que des terroristes rénovateurs et une femme attablée à côté de lui se scandalisait de leur hypocrisie, disant avoir toujours pensé que c'étaient de doux rêveurs, des membres d'une secte inoffensive alors qu'ils préparaient des crimes affreux.

— Ils voulaient faire sauter la banquise, prouver que lorsqu'il ferait plus chaud il en serait ainsi.

— Des fous. On a bien le temps de voir, et le réchauffement n'est

pas pour demain.

— Surtout, rigola un gros bonhomme, qu'on a annoncé un moins quatre-vingts dans le nord de Hot Station.

Quand le rapide fut en gare, il s'enferma dans son single et se coucha. Depuis des années, il n'avait pas connu un tel confort et l'appréciait. Ce train ultramoderne démarra sans bruit, sans oscillations, glissant sur ses rails en direction du sud-est. S'il le voulait, il pouvait se faire servir dans ce compartiment, ou choisir parmi les quelques unités de restauration disponibles, de la plus simple à la plus gastronomique. C'était quand même une vie agréable dans cette Compagnie, lorsqu'on avait de l'argent.

CHAPITRE XXIX

Pour dormir, ils ignoraient si c'était le jour, la nuit, étaient exténués, ils s'étaient réfugiés dans une sorte d'alvéole dont ils avaient fermé l'accès avec une toile métallisée, évitant ainsi que l'humidité n'entre. Ils avaient mangé des rations alimentaires, s'étaient enfoncés dans leur sac de couchage. Dans la nuit, Lien Rag voulut se défaire de sa cagoule car il étouffait un peu, le filtre à air ne fonctionnait pas normalement, mais il la recoiffa bien vite. L'air empestait l'anhydride sulfureux, tel un œuf dur trop ancien.

Ils se réveillèrent, maussades, écœurés, toujours aussi fatigués, les articulations et les muscles rongés par l'humidité ambiante.

— On n'ira pas loin, dit Kurts, en massant ses chevilles à travers sa combinaison, et le pauvre Gus qui s'imaginait qu'il pourrait suivre !

La pensée du cul-de-jatte en butte aux caprices de Gueule Plate ne les amusait plus. La veille encore, ils s'en moquaient, mais auraient donné gros pour retourner auprès de lui.

— Il faut repartir mais impossible d'aller le visage à l'air. Ça empeste de plus en plus.

Deux heures plus tard, toujours dans une brume gluante, lourde, semblait-il, de particules inconnues, ils découvraient d'autres carcasses d'animaux mais, cette fois, elles étaient des milliers, accrochées sur des rails, inattaquées par le dégel, dures comme du roc. Impressionnés, ils n'osaient plus avancer vers les fonds où les remous de brouillard se renforçaient.

— Tu as remarqué, chuchota Kurts près de l'ouïe de sa cagoule, les matériaux sont d'une fabrication inconnue. Ni métal, ni céramique, ni plastique.

— Chitine ? Comme les caméras ?

— On dirait autre chose...

Chacun avait sa préoccupation, son idée fixe, et dans cette étrange atmosphère cela leur apparaissait assez dérisoire, mais ils s'y accrochaient. Kurts vérifiait les structures et Lien Rag pestait contre la puanteur, pensait également aux scaphandres, gémissant qu'ils n'avaient pas prévu de moyen de transport pour les ramener.

— Dans la première partie des cryos, il y avait des chariots, il aurait fallu en prendre un chacun.

— Ils ne seraient jamais passés en certains endroits.

— Comment ramener ces énormes scaphandres qui doivent peser très lourd ? Il en faut six, au moins... En cas de défaut de l'un d'eux. Je n'ai pas envie de replonger dans cette caverne effroyable.

Et toujours ces alignements impressionnants de carcasses, à perte de vue. Ils marchaient pourtant depuis près d'une heure et n'en voyaient pas la fin. Ils allaient lentement, il est vrai, à cause de ce perpétuel brouillard, mais tout de même !

— Tournerions-nous en rond ?

— J'ai pris des repères en prévision, répondit Kurts, et jusqu'à présent nous ne sommes jamais repassés deux fois au même endroit.

— Et ça pue de plus en plus.

Et puis ce fut la première carcasse incomplète. Sur les vingt tonnes de viandes il n'en restait même pas la moitié. On voyait poindre des moignons rougeâtres qui n'étaient pas tout à fait des os. Il aurait fallu en décrocher une pour s'en assurer.

— Tu crois qu'elle a été en partie dévorée ?

— Il y a des traces mais je ne pense pas que ce soient celles de dents monstrueuses, répondit Lien Rag.

— Si tu cherches à me rassurer, fit son ami, c'est l'effet contraire que tu as provoqué...

— Regarde, c'est rongé, mais par un autre élément.

— Un acide ? Contenu dans l'air ?

Du coup, Kurts inspecta sa combinaison avec inquiétude, comme s'il redoutait de la retrouver percée en mille endroits.

— Cet air qui pue l'œuf pourri ?

— Éventuellement, mais je ne crois pas que ce soit la seule cause.

Désormais ils progressaient dans le cauchemar des carcasses

d'animaux fabuleux de plus en plus réduites, dont n'apparaissaient que les structures inconnues, peut-être des os, mais d'une forme ignorée sur Terre, certains paraissant à base triangulaire, d'autres formant des faisceaux d'une douzaine de tigelles. La viande était verdâtre et les ossements rouges, tirant sur le brun.

Bientôt, ce fut un véritable ossuaire, rien que des structures rouges accrochées encore à des rails. Des centaines.

— Quel appétit ! murmura Kurts en regardant autour de lui.

Il s'était immobilisé et Lien Rag vint buter contre lui.

— On s'arrête ?

— On souffle, dit l'ex-pirate. Il me faut mentalement digérer ce que je vois, sinon je deviens cinglé et ce n'est pas le moment. Si vraiment c'est un acide, comment est-il projeté sur cette bidoche, que devient celle-ci, où disparaît-elle ?

Ils avaient beau examiner le sol ils ne découvraient que quelques taches verdâtres, sans plus.

— On devrait patauger dedans, en fait. Donc, même si c'est un acide, quelque chose s'en empare...

— Ou alors, dit Lien Rag, la viande en question s'évapore dans l'air et lui donne cette puanteur.

— L'air serait une véritable mélasse irrespirable. Tu te rends compte, des milliers de tonnes de viande transformées en particules infimes flottant dans l'air ?

— Il y a un peu de ça avec ce brouillard, mais évidemment ce n'est pas de la mélasse.

Kurts se retourna, ayant l'impression que Lien Rag s'enfuyait mais son ami regardait en l'air, essayant de percer de sa vue l'éponge ruisselante de la brume.

— Des milliers de tonnes de provisions pour des êtres inconnus, dit-il. Pas pour des Ophiuchiens. À part le cochmouth et les pois mixtes, les colons de cette planète lointaine se nourrissaient à peu près comme nous. Ils avaient quitté la Terre avec des semences, des clones, clones végétaux, d'animaux... Ils ont reconstitué là-bas la même flore, la même faune. Ils buvaient du thé, du café, mangeaient à peu près la même viande mais je ne crois pas qu'ils aient jamais eu envie de toucher à cette barbaque verdâtre.

— Dans les premiers magasins, elle n'était pas verte, dit Kurts, et même paraissait consommable.

Leurs regards essayaient d'aller droit devant eux, au-delà des volutes grasses d'humidité opaque.

— C'est vers le fond que ça doit se passer.

— Quel fond ? s'énerva Kurts, on dirait que ces cryos sont insondables et d'ailleurs, ici, il ne fait plus très chaud. La température reste en dessous du zéro.

— On continue ?

— Si on avait de la vodka, j'en boirais tout un flacon et j'irais de l'avant, mais comme je n'ai pas de vodka, que je suis encore lucide, bien que mon cerveau ait du mal à s'habituer, je suis plus réticent.

— Et les scaphandres ?

— Oui, les scaphandres... Et si ceux qui mangent ces carcasses en avaient besoin eux aussi, de ces scaphandres ?

CHAPITRE XXX

Sur les écrans, Palaga pouvait suivre la montée des eaux usées dans sa capitale, sa belle capitale de Salt Station, la cité ferroviaire réservée aux Aiguilleurs. Une sorte de sanctuaire, et il savait à quoi il faisait allusion.

Les nouvelles restaient toujours aussi pessimistes. Les tribus bloquaient les réseaux, les égouts. Il aurait fallu faire un carnage épouvantable pour en finir et Palaga se sentait coincé, pris au piège. Tout avait été prévu pour ce genre de situation, sauf le blocage de tous les réseaux, y compris son réseau secret qui lui permettait d'aller et venir en dehors de la station sans se faire remarquer. Les Roux l'avaient découvert, l'occupaient.

— Délivrer Jdrien, encore faudrait-il pouvoir le transporter ailleurs et nier l'avoir enlevé. C'est désormais impossible.

Il exigea qu'on lui donne des informations sur Lady Yeuse qui séjournait dans une cross station appartenant à la Traction. Elle y avait retrouvé cette Farnelle, venue de l'Antarctique, et les deux femmes occupaient leur temps en futilités, boutiques, salons de thé, spectacles et restaurants.

— Dans quel état se trouve le métis ?

— Il récupère assez vite.

— Son psychisme ?

— Nous ne savons pas, il se protège d'un barrage mental très efficace.

C'était désagréable.

— Comment a-t-on pu laisser des milliers de Roux s'installer dans le Grand Nord, je croyais qu'ils n'étaient qu'une centaine ?

— Il n'y a jamais eu de recensement et il est possible que des tribus soient venues de la Sibérienne et de la Transeuropéenne.

L'état-major réuni au grand complet se montrait incapable de résoudre ce problème. On avait pensé faire passer dans les rails un courant de faible ampérage mais les difficultés techniques s'avéraient insurmontables. Il suffirait de neutraliser certains transformateurs pour empêcher les rails de conduire le courant.

— Les Roux n'auront jamais une idée pareille.

— Les Roux, non, mais ceux qui les conseillent discrètement, cette Farnelle et d'autres.

— Les Ragus ?

— Oh ! certainement les Ragus.

Palaga regardait ces grands Maîtres avec consternation. Ils fantasmaient, retrouvaient leur vieille haine contre les Ragus alors que ces derniers, dispersés, pourchassés, n'étaient guère nombreux dans le nord de la Panaméricaine.

Les laissant à leurs discussions stériles, à leur paranoïa pour visionner le compartiment-cellule où se trouvait l'objet de ces événements. Jdrien, allongé sur sa couchette, paraissait dormir mais Palaga le soupçonnait d'user d'une grande activité mentale. Son état physique n'était pas trop mauvais.

— Y a-t-il des interlocuteurs chez les Roux ?

Il se retourna à cause du silence général qui suivit ses paroles.

— Alors ?

— Il n'existe ni chefs, ni responsables. C'est une volonté collective qui les anime.

— Les métis ?

— Ils se plient à la volonté commune.

— Comment pouvons-nous savoir ce qu'ils veulent, dans ce cas ?

— Maître Suprême, c'est l'évidence même... C'est ce Jdrien...

— Nous avons recueilli, dans les égouts, un inconnu blessé que nous avons soigné comme c'était notre devoir. Mais il me faut quelqu'un qui accepte de discuter.

L'état-major effaré conservait toujours le silence. Le prétexte n'était pas très bon, personne ne croirait que ce garçon avait été simplement hospitalisé.

— Nous allons le rendre, donc ?

— Bien sûr. Nous le rendons. Nous n'en avons que faire.

— Nous ne saurons jamais ce qu'est devenu son père, Lien Rag...

Si ce que nous soupçonnons est vrai, s'il a réellement pu emprunter

la Voie Oblique, notre existence même se trouve sous la menace de cet homme, Maître Suprême. Il a, ce faisant, accédé au grand secret que nous protégeons depuis longtemps.

— Personne ne peut plus emprunter la Voie Oblique. Personne, déclara Palaga d'un ton définitif. Ne vous avisez pas d'en parler en dehors de cette réunion.

Son regard flamboyait et ils n'osaient pas le soutenir.

— Il a peut-être essayé, mais dans ce cas il est mort...

— La nouvelle présidente aurait...

— Taisez-vous. Je veux qu'on cesse immédiatement ce genre de discussion. Il faut régler la question de ce jeune homme, faire partir les Roux. Tout cela n'est pas très sain.

Un des grands Maîtres qui s'occupait de l'information proposa de diffuser un avis, indiquant qu'un inconnu métis de Roux, blond, avait été retrouvé inconscient dans les égouts et que l'on recherchait sa famille ou des personnes l'ayant connu.

— Excellent, fit le Maître Suprême satisfait. Diffusez aussi sa photographie.

CHAPITRE XXXI

Lorsqu'ils se réveillèrent, le brouillard paraissait moins dense. Par contre, l'eau – mais était-ce vraiment de l'eau ? – ruisselait partout, le long des parois, au sol, paraissait couler dans un certain sens malgré l'horizontalité du plancher, comme aspirée au loin. La température avoisinait le zéro et cette humidité aurait dû se transformer en neige ou en verglas. Du moins en brouillard givrant. Les deux hommes n'avaient de ces phénomènes que des notions récentes puisqu'ils n'existaient pas sur Terre.

— J'ai vu du verglas dans certains wagons mal chauffés, disait Lien Rag, et même tomber une sorte de neige dans des stations à forte condensation, mais c'est quand même très rare.

Ils avaient établi un véritable campement à proximité d'une rangée de carcasses en partie dévorées. Depuis la veille, enfin ce qu'ils considéraient comme la veille, ils avaient fait marche arrière, ne pouvant plus supporter la vue des ossatures rouges, le vertige qui les prenait face à l'inconnu.

Normalement, ils auraient dû ne pas dormir en même temps, prendre un tour de garde pour surveiller la carcasse la plus proche, voir comment elle était rongée.

— Elle a diminué, dit Kurts qui, refusant d'ouvrir sa cagoule, avalait son café grâce à un petit tube. Je suis sûr qu'elle a diminué. Il manque bien deux ou trois kilos de viande. Cet os triple n'était pas aussi dégagé quand nous nous sommes couchés, on ne voyait pas le point blanc.

Son ami disait vrai. On avait mordu dans cette viande, déchiqueté les fibres verdâtres qui luisaient.

Lien Rag avait entrouvert sa cagoule, du moins l'espèce de hublot, mais ne respirait qu'avec précaution, mal à l'aise, se

demandant s'il n'était pas en train d'empoisonner ses poumons et son organisme. Il avala rapidement son café, mordit dans une sorte de pâte calorique et se hâta de boucler sa cagoule et de respirer à nouveau au moyen du filtre.

— Pas la peine de se concentrer tous les deux là-dessus, dit Kurts. Je vais faire un tour.

Il commença de défaire la corde qui les unissait. Lien Rag ne protesta pas. Il comprenait ce besoin d'indépendance et le brouillard qui s'était levé permettait d'y voir à une dizaine de mètres, alors que la veille encore, au-delà de deux mètres, c'était une purée épaisse.

— Nous restons en communication radio, hein ?

— Dans la mesure où les ondes ne seront pas détournées, dit Lien Rag, assis au sol, les yeux rivés sur la carcasse.

Kurts s'éloigna sur sa droite, examinant les carcasses attaquées, puis finit par n'être plus qu'une silhouette, une tache blanchâtre et il disparut. Lien Rag sentit son cœur se serrer, mais essaya de se raisonner en continuant à surveiller cet os triple qui émergeait d'un tas de viande encore durcie par le froid.

Quel genre d'animal donnait de telles carcasses ? Pourquoi ne voyait-on pas distinctement s'il avait des pattes ou non ? Ce gros boudin boursoufflé de chair se déplaçait-il sur des pieds ou bien rampait-il comme un gros ver, une larve ? Quelle était la couleur de sa peau avant qu'on ne l'écorche ? Avait-il des poils, une tête ? Que mangeait-il ?

Il lui sembla que le fameux point blanc signalé par Kurts était maintenant complètement dégagé. À leur réveil, il formait un trois quarts de cercle et là, il était parfait.

— Je rêve, ou quoi ? J'ai dû dormir les yeux ouverts. Il ne faut pas que je pense à autre chose.

Le temps s'écoula et l'inquiétude vint au sujet de Kurts qui restait trop longtemps éloigné. Et une minuscule ligne blanche apparaissait juste en dessous de l'autre point blanc. La veille, il s'était demandé si ce n'était pas l'air acide qui rongerait lentement les carcasses et il avait peut-être approché la vérité.

Il se leva et s'approcha de la masse de viande, en écarquillant les yeux. Le deuxième point blanc se dégagait lentement en forme de minuscule croissant. Il recula, fouilla dans son sac et en sortit un

long couteau. Il l'approcha du point blanc en formation et, avec une violence inouïe, une force invisible lui arracha la lame qui alla ricocher sur le sol.

Effaré, il la contempla avant d'oser s'accroupir pour l'examiner. Le couteau était tordu à hauteur de la lame. Celle-ci formait un angle obtus visible.

— Qu'est-ce que tu fous par terre ? se moqua Kurts qui sortait du brouillard. Hé, pourquoi ce couteau ?

Lien Rag osa le prendre pour le lui présenter :

— Il y a comme un courant puissant, un rayon invisible qui grignote la carcasse. J'ai voulu interposer ce couteau et voilà ce que j'ai obtenu.

— Allons donc, il s'est tordu en tombant.

— C'est un couteau terrien, pas un objet venu d'Ophiuchus. J'ai ce couteau depuis des années. Il est en bon acier et peut plier, mais non se tordre. Normalement, il aurait même dû casser si quelque chose n'avait agi sur sa composition moléculaire.

Il le lui tendit.

— Essaie toi-même en le tenant à deux mains, dans l'autre sens. Comme ça la lame sera redressée.

Kurts haussa les épaules mais se prêta à l'expérience.

Il poussa un cri de rage, dut se cramponner des deux mains et vit la lame se redresser en quelques secondes.

— Attention, elle fume, elle doit brûler.

— Des micro-ondes, hein ? fit le géant.

— Quelque chose dans ce goût-là.

Lien Rag regarda derrière lui :

— Kurts, toi qui es plus grand que moi, lève le couteau pour essayer de savoir d'où vient ce flux de micro-ondes. Enfin, je suppose que ce sont des micro-ondes.

Dès qu'il leva les bras le couteau lui fut arraché. Il recommença à plusieurs reprises, laissant tordre puis détordre la lame jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir le manche qui commençait de brûler ses gants. Ils durent attendre qu'elle refroidisse pour recommencer. Mais le flux provenait de la paroi d'en face et paraissait jaillir à une certaine hauteur.

— Il faut trouver une rallonge, dit le géant qui, tranquillement, alla détacher un faisceau d'os à une carcasse déjà rongée. Il ligota le

couteau tout en haut de cette botte rouge. Son attache ne résista pas mais ils situèrent approximativement la source des micro-ondes.

— On ne voit absolument rien, dit Lien Rag.

Kurts le jucha sur ses épaules pour qu'il aille y regarder d'un peu plus près.

— Ah ! si... Il y a comme un petit cratère minuscule d'un centimètre de diamètre, même pas, quelques millimètres, légèrement ourlé d'une boursouflure.

— C'est dur ?

Précautionneusement, Lien Rag approcha la lame, rencontra une faible résistance.

— Ni dur, ni mou... On dirait un sphincter. Je trouve même ça répugnant, si tu veux mon avis.

Kurts l'aïda à rejoindre le sol et, pris d'une idée, Lien Rag essaya d'enfoncer sa lame dans la cloison. Le bout pointu du couteau ne dérapa nullement, comme il s'y attendait, et pénétra légèrement dans le matériau.

CHAPITRE XXXII

Lorsqu'elle se présenta devant la masse des Roux, installés sur ce réseau, Farnelle se demanda combien ils étaient. Au moins mille qui formaient un tapis de couleur fauve sur des centaines de mètres. Même un train lourdement chargé lancé à pleine vitesse n'aurait pu se frayer un passage. La motrice aurait écrasé, réduit en bouillie les premiers rangs, se serait mise ensuite à patiner sans pouvoir aller jusqu'au bout. Les Aiguilleurs n'avaient pas osé employer la manière forte. On pouvait se demander si c'était pour ne pas aggraver leur mauvaise réputation, ou parce qu'il s'agissait d'Hommes du Froid.

Farnelle ne descendit pas de son loco-car mais utilisa la petite passerelle circulaire pour sortir à l'air libre et se placer à l'avant du véhicule.

Elle se présenta, rappela que c'était grâce à elle que les tribus avaient été prévenues de la présence de leur Messie dans Salt Station et qu'elle était là pour venir le chercher. Elle ignorait comment son message serait perçu, comment il serait propagé, qui prendrait la décision de la laisser passer ou de lui refuser l'accès à la station des Aiguilleurs.

— On ignore tout des Roux. On parle de mémoire collective, de décision collective mais c'est tout. Jdrien lui-même n'a jamais pu m'expliquer comment ils fonctionnent entre eux, avait raconté Lady Yeuse.

Au début, la présidente voulait se présenter elle-même devant Salt Station mais Farnelle avait attiré son attention sur les risques encourus.

— Ils peuvent utiliser ta démarche contre toi, répandre la nouvelle que tu es sentimentalement liée à un métis de Roux. Dans la Compagnie, ce sera un tollé général. Il faut que tu me laisses faire.

Debout à l'avant de son loco-car, elle attendait. Les minutes s'écoulaient et les Roux restaient immobiles, la regardant. Ils ne discutaient pas entre eux, ne tournaient pas la tête pour interroger leur voisin silencieusement. Elle crut que c'était perdu, lorsqu'un bon quart d'heure fut passé.

Elle s'apprêtait à lancer un autre appel, quand ceux qui bloquaient sa voie se levèrent et s'effacèrent dans la masse des autres. Elle n'en croyait pas ses yeux et, la gorge serrée par l'émotion, était dans l'impossibilité de dire un seul mot. Elle agita le bras, retourna à son poste de pilotage. Lentement, le véhicule démarra, longea ces milliers de fourrures. Ils occupaient le réseau sur près d'un kilomètre mais ce n'était pas un très grand réseau. On disait qu'ailleurs ils paralysaient les rails sur de plus longues distances.

Lorsque les voies furent libres, elle accéléra et constata avec une satisfaction goguenarde que les Aiguilleurs l'avaient dirigée sur une voie prioritaire. Ils auraient pu se montrer mesquins, vindicatifs, en lui attribuant une voie lente, mais ils devaient avoir hâte de sortir de cette situation inextricable.

Salt Station apparaissait dans le lointain mais elle n'y pénétrerait certainement pas, serait immobilisée dans les avant-postes, sortes de redoutes fortifiées que les Aiguilleurs avaient installées pour protéger leur station.

Elle traversa une de ces redoutes sans encombre, apercevant quelques visages dans le poste des aiguillages. Visiblement, ils acceptaient qu'elle pénètre dans la station. Ce qui la rendit nerveuse. Elle les avait combattus, les avait humiliés en se jouant d'eux, que ce soit avec la locomotive géante ou dans le train-ville des ouvriers intérimaires. Dans cette Province, elle avait su leur échapper, et ils ne pardonnaient jamais une trop grande habileté exercée à leurs dépens.

Il y eut enfin un feu rouge qui la rassura en partie. Un accès trop aisé l'aurait effrayée. On ne lui donna la voie qu'après cinq minutes d'attente et elle fut dirigée vers une gare de banlieue tout à fait anodine où l'attendait un simple maître principal, de première classe cependant.

Elle descendit sur le quai.

— J'ai regardé votre émission de télévision, la photographie de

cet inconnu, et je crois l'avoir identifié.

Tout allait se dérouler dans le conformisme le plus hypocrite qui soit. On ne lui demanderait pas comment elle avait franchi le barrage des Roux, ni qui elle était.

Elle pressentait tout cela. Les Aiguilleurs voulaient conserver la face, se comporter comme de bons Samaritains ayant recueilli un garçon blessé.

— Venez avec moi. Ce jeune homme se trouve dans l'infirmerie de cette gare.

Farnelle n'avait jamais vu Jdrien avant que Yeuse ne lui montre une photographie mais c'était bien lui, amaigri et visiblement affaibli. Lui ne la connaissait pas mais il était bien obligé d'accepter cette inconnue qui prétendait le contraire.

— C'est bien lui, dit-elle. Nous vous remercions pour tout ce que vous avez fait pour lui.

— C'était tout naturel.

Il lui désignait une table encombrée de quelques papiers.

— Une décharge, dit-il. Voulez-vous la signer ?

Durant quelques secondes elle hésita puis signa de son nom de Farnelle et le maître principal de première classe n'eut aucune réaction apparente.

— Nous vous souhaitons un prompt rétablissement et de continuer à avoir autant de chance dans l'avenir.

Jdrien inclina la tête, suivit Farnelle jusqu'au loco-car. Elle manœuvra grâce à une plaque tournante et poussa un soupir de soulagement quand ils eurent franchi le sas de la station et aussi le poste avancé.

— Vos amis Roux vous attendent plus loin. C'est grâce à eux que vous voici libéré. Ils ont bloqué la station, y compris les égouts.

Jdrien la regardait avec un léger étonnement :

— Mais qui êtes-vous ?

— Une amie de Yeuse. Nous la rejoindrons à New York Station où elle a dû rentrer dès ce matin. Elle m'avait chargée de partir à votre recherche mais sans le Peuple du Froid je ne serais arrivée à rien.

— Vous dites le Peuple du Froid ? Quels sont vos liens avec lui ?

— J'ai longtemps vécu dans une solitude où je ne voyais venir que des tribus de Roux. J'ai même eu deux enfants métis. L'un est

mort, l'autre a choisi de vivre comme ses frères, quelque part du côté de l'Antarctique. J'espère le revoir un jour, ajouta-t-elle d'une voix mal assurée.

Elle ralentit. Les Roux apparaissaient sur le réseau.

— Je crois, dit-elle, que ce qui va suivre ne me concerne pas... Vous pouvez sortir en empruntant la petite passerelle circulaire.

— Vous avez déjà fait beaucoup pour moi, fit-il, en souriant.

C'était vraiment un bel homme et sa voix lui faisait chaud au cœur. Elle comprenait que Lady Yeuse en fût amoureuse. Il sortit et elle estima qu'elle avait bien mérité une petite gorgée de vodka dont elle avait emporté un flacon. Tandis que Jdrien s'adressait aux Roux, elle en avala deux gobelets coup sur coup. Jusqu'au bout, elle avait craint que les Aiguilleurs n'aient tendu un piège à Lady Yeuse et que furieux ils ne se vengent sur elle.

CHAPITRE XXXIII

Le deuxième point blanc se dégageait totalement des fibres charnues et Kurts, examinant une autre carcasse, découvrait que le même processus s'y déroulait, toujours provoqué par un flux invisible inconnu. Ils n'osaient même plus parler de micro-ondes. Il y avait un flux qui venait pulvériser en quelque sorte la viande et un reflux qui entraînait les particules ailleurs. Où ?

Ils n'osaient pas se poser la question l'un à l'autre mais y songeaient avec effroi.

Lien Rag replanta la pointe de son couteau ailleurs.

Kurts le rejoignit :

— Toutes les carcasses de ce coin sont bouffées en même temps. C'est quoi, ce matériau ?

— Une sorte de cartilage, en partie ossifié. Difficile d'en dire plus. Je ne veux pas dire qu'il est en cours d'ossification car, peut-être, il en est au stade définitif mais c'est tout ce que je trouve.

— Les Ophiuchusiens employaient pas mal de matériaux d'origine organique. Les caméras, les tubes, les conducteurs électriques, sont en une sorte de chitine et d'ailleurs les loupés les dévorent avec une certaine gourmandise, non ?

— Oui.

Il n'osait pas en prélever un fragment pour l'analyser plus tard dans les laboratoires des hauts niveaux.

— Et nos scaphandres ?

— Nos scaphandres, soupira Lien Rag... Peut-être sont-ils construits dans la même matière.

— Nous avons passé quinze ans sans prêter attention à tout ça, murmura Kurts. À propos je ne t'ai pas dit : ma promenade solitaire m'a entraîné assez loin, et je crois que je me suis rendu compte

d'une chose au sujet de ces cryos. Ils sont arrondis. On ne s'en rend pas compte tout de suite, d'abord à cause du brouillard, de la mauvaise lumière et de leur immensité, mais tu sais ce que je crois ? Qu'ils ceinturent complètement cette partie du satellite. Qu'ils forment une sorte d'espace entre le vide sidéral et la partie centrale de S.A.S.

— Pour bénéficier du froid extérieur ?

— Peut-être, mais si on pousse plus loin le raisonnement, on constate que leur forme leur permet d'approcher le cœur même du satellite, le fameux réacteur qui produit l'énergie nécessaire et aussi l'ensemble des mémoires de l'ordinateur central. Enfin, j'ai peut-être commis une erreur dramatique pour moi, mais j'ai voulu savoir quel goût avait cette bidoche. J'en ai recueilli un fragment que j'ai porté à ma bouche.

Lien Rag le regarda en s'efforçant de sourire :

— Tu n'as pas attrapé de bouton, si ça te rassure.

— Ouais ? Et bien cette viande est terriblement sucrée. Et tu veux que je te dise ? Je me demande quel est l'animal doté d'un si gigantesque appétit pour une nourriture sucrée. Où est-il ? Où se cache-t-il ?

Fin du tome 40